







MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE GRAMMONT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

Hamilton, Anthony, Count.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE GRAMMONT,

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

D'HAMILTON,

PAR M. AUGER,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUIVIS

DE LA TABLE DES NOMS PROPRES DES MÉMOIRES DE GRAMMONT

ET D'UN CHOIX

DE SES ÉPITRES EN VERS ET DE LA CORRESPONDANCE.

VOYAGE

DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT,

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE, ETC.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1851.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES D'HAMILTON,

PAR M. AUGER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

On peut dire, sans exagération, qu'Hamilton est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre littérature. Un Anglais, élevé en France à la vérité, mais au milieu de sa famille et de ses compatriotes, et ayant ensuite habité l'Angleterre pendant environ vingt-huit ans, est revenu faire parmi nous, et dans notre langue, l'ouvrage où brillent avec le plus d'éclat ce badinage fin et léger, ce mélange de malice et de grâce, qui semblaient appartenir exclusivement aux hommes spirituels de notre nation. Enfin, le livre d'Hamilton est tel qu'on aurait à peine dû l'attendre du courtisan le plus aimable et le plus enjoué des belles années du règne de Louis XIV; et si nous voulions offrir à un Anglais le modèle de la plaisanterie française, ce seraient les *Mémoires de Grammont*, l'ouvrage d'un de ses compatriotes, qu'il faudrait que nous lui missions entre les mains. Quelques circonstances de la vie d'Hamilton expliqueront en partie les causes qui ont développé en lui un talent si singulier; mais nous aurons toujours lieu d'être étonnés que la nature se soit plu à le lui donner de préférence[1].

[1] Un autre Anglais, D'Hèle, auteur des *Fausses Apparences*, des *Événements imprévus*, et du *Jugement de Midas*, très-jolis opéras

Antoine Hamilton, d'une ancienne et illustre maison d'Écosse, naquit en Irlande [1], vers l'année 1646. Son père était le chevalier George Hamilton, petit-fils du duc d'Hamilton, qui fut aussi duc de Châtelleraut en France. Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande, et grand maître de la maison de Charles Ier. Après la mort de cet infortuné monarque la famille d'Hamilton passa en France, où s'étaient réfugiés le prince de Galles et le duc d'York, son frère. Elle y resta tout le temps que dura la domination de Cromwell, et elle ne retourna en Angleterre qu'en 1660, époque à laquelle le prince de Galles fut rétabli sur le trône de ses ancêtres, sous le nom de Charles II. Antoine Hamilton, qui ne faisait, pour ainsi dire, que de naître, quand on l'amena en France, était âgé de près de quatorze ans lorsqu'il en sortit. Il est vraisemblable que pendant le séjour qu'il y fit il se rendit notre langue familière, par la conversation et par la lecture des bons écrivains. Il ne pouvait perdre entièrement les fruits de cette étude à la cour d'Angleterre. La plupart de ceux qui la composaient avaient accompagné leur roi dans son exil, et en avaient rapporté le goût de nos usages, de nos manières et de notre littérature; et ce goût était continuellement entretenu par la fréquentation des Français que les relations des deux États, les alliances entre particuliers, ou la seule curiosité, conduisaient en Angleterre; enfin on parlait français à Saint-James presque aussi habituellement qu'à Versailles.

comiques, a eu, de même qu'Hamilton, le talent de saisir le ton de la bonne plaisanterie dans une langue qui lui était étrangère. Venu en France en 1770, il y est mort en 1780, âgé d'environ quarante ans.

[1] Voltaire, dans son *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*, dit qu'il est né en France, à Caen. Tous les biographes s'accordent à dire que c'est en Irlande.

Près de deux ans après le rétablissement de Charles II on vit arriver à Londres le fameux chevalier de Grammont, exilé de France pour avoir voulu disputer à son maître le cœur de mademoiselle La Motte-Houdancourt. Après avoir assez inutilement adressé ses hommages à deux ou trois des nombreuses beautés qui brillaient à la cour d'Angleterre, il vit mademoiselle d'Hamilton, et en devint plus sérieusement amoureux qu'à lui ne semblait appartenir. S'il en faut croire le portrait qu'Hamilton a fait de sa sœur, c'était une personne accomplie, et le miracle de fixer l'inconstant Grammont lui était bien dû. Quoi qu'il en soit, la maison des Hamilton fut ouverte au chevalier; et dès lors tous les instants qu'il n'employait pas au jeu furent consacrés à celle qu'il aimait. On sait combien il était fertile en bons mots et en contes divertissants. Antoine, très-jeune encore, mais doué d'une extrême facilité d'esprit, se forma sans doute sous ce grand maître dans l'art de donner un tour plaisant aux choses les plus sérieuses et de l'importance aux plus frivoles, par les grâces piquantes de la narration. Ce fut ainsi qu'il mérita de devenir l'historien du chevalier; mais on peut croire que si le panégyriste dut au héros le fond de quelques aventures assez réjouissantes, et des modèles pour la manière de les raconter, il s'est acquitté avec usure envers lui, en embellissant encore les sujets et les récits, et surtout en les immortalisant.

Le chevalier de Grammont avait pris des engagements sérieux avec mademoiselle d'Hamilton, qui sans cela n'eût peut-être pas souffert ses assiduités; mais dès qu'il se vit rappelé de son exil il ne songea plus à sa promesse, ou plutôt il perdit l'envie de la tenir. Déjà il avait repris le chemin de la France. Antoine Hamilton et George, son frère, coururent après lui, bien déterminés à tirer raison de ce défaut de mémoire. Ils l'atteignirent à Dou-

vres. *Chevalier de Grammont!* lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, *chevalier de Grammont! n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, messieurs, j'ai oublié d'épouser votre sœur.* Il retourna sur ses pas, épousa mademoiselle d'Hamilton, et l'amena aussitôt avec lui en France[1]. Hamilton, qui termine les *Mémoires de Grammont* par ce mariage, n'a eu garde de rapporter cette anecdote. Il nous semble pourtant qu'elle n'aurait point mal figuré parmi les aventures plaisantes de son héros. Au surplus, cette demoiselle d'Hamilton, tant célébrée par son frère, et qui avait captivé l'homme le plus volage, ne plut pas généralement à la cour de France. « Elle avoit pour elle, dit madame de Caylus, le « goût et l'habitude du roi; mais madame de Maintenon « la trouvoit plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi « qu'elle étoit souvent Anglaise insupportable, quelquefois « flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante. »

Hamilton fit de fréquents voyages en France pour voir sa sœur et son beau-frère. Il y a lieu de croire que la tendresse qu'il portait à tous les deux n'en était pas le seul motif, et que son attachement pour un pays où il avait passé les premières années de sa vie y entrait pour quelque chose. Rien ne l'empêchait d'y multiplier et d'y prolonger ses séjours, puisqu'il était sans emploi. Il avait été élevé dans le catholicisme. Charles II, quelle que fût son indifférence pour les religions en général et son attachement pour la famille des Hamilton, n'avait pas pu lui donner du service. Le successeur de ce prince voluptueux et insouciant, Jacques II, à qui son zèle pour cette croyance et ses bontés pour ceux qui la professaient devinrent si funestes, donna bientôt à Antoine un régiment

[1] On a prétendu que cette aventure avoit fourni à Molière le sujet de sa comédie du *Mariage forcé*. Il y a peu d'apparence.

d'infanterie en Irlande et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes de ce royaume. Ce monarque, après un règne de trois ans, ayant été chassé de ses États par sa fille et par son gendre, alla, pour la seconde fois, chercher un asile en France. Nous ne sommes point certain qu'Hamilton ait participé aux généreuses mais inutiles tentatives que les Anglais restés fidèles à Jacques II firent, avec le secours des Français, pour replacer ce prince sur le trône; mais tout porte à le croire, et, à défaut d'autorités, la reconnaissance qu'il devait au monarque et la faveur dont il jouit toujours auprès de lui en répondent suffisamment[1]. Quoi qu'il en soit, Jacques II ayant entièrement renoncé à son royaume, et s'étant retiré à Saint-Germain, Hamilton fut du nombre de ceux qui l'y suivirent. Quelques années auparavant, en 1681, dans un de ces voyages qu'il faisait en France, il avait vu ce même Saint-Germain, l'asile des plaisirs et de la volupté, et il avait été choisi par le roi pour figurer dans *le Triomphe de l'Amour,* ballet de Quinault. Mais les temps étaient bien changés; Hamilton était désormais attaché à un prince dont les malheurs avaient accru la dévotion, déjà très-grande, et qui, toujours traité en roi, voyait, comme de raison, son exemple suivi et même surpassé par les serviteurs qui l'entouraient. Hamilton ne dissimulait pas avec tout le monde l'ennui qu'une pareille cour lui inspirait. En envoyant à une dame son conte de *Zénéyde,* il lui fait de cette cour une description peu attrayante, et se plaint de n'y voir que des jésuites. Il fallait pourtant que la tristesse et la contrainte des autres n'ôtassent à son esprit rien de sa liberté ni de son en-

[1] Les Mémoires de Berwick, à l'endroit où il s'agit des batailles données en Irlande entre les troupes de Jacques II et celles du prince d'Orange, font mention de plusieurs Hamilton, et entre autres d'un *colonel Hamilton,* qui pourrait bien être celui dont nous parlons.



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE GRAMMONT.

uns n'est aucunement incompatible avec les principes religieux. Au reste, s'il a eu en effet le malheur d'être incrédule, les historiens de sa vie nous donnent à peu près la certitude qu'il a abjuré ses erreurs.

Un reproche moins grave, mais dont il est aussi beaucoup plus difficile de le laver, c'est celui de son extrême causticité. Elle est attestée par Voltaire et par la plupart de ceux qui ont parlé de lui. Ses écrits sont loin de démentir leur témoignage. Le ridicule y est saisi et peint avec un art qui ne laisse point de doute sur les merveilleuses dispositions de l'auteur pour ce genre de talent. Au surplus, ce talent est plus ou moins celui de tous les gens d'esprit; et ceux qui ne donnent point aux sots lieu de se plaindre de leurs observations malignes ont nécessairement fait de grands efforts sur eux-mêmes. Hamilton paraît ne s'être jamais fait à cet égard un devoir de l'indulgence; mais si son esprit fut méchant, son cœur passe pour avoir été excellent; et l'un obtiendra grâce pour l'autre.

On prétend qu'Hamilton n'était rien moins que gai, et cependant ses ouvrages le sont beaucoup. Cette opposition du caractère et des écrits a été remarquée dans un grand nombre d'auteurs. On l'a expliquée à l'égard de ceux qui ont étudié nos travers pour les corriger par le ridicule, en disant que l'habitude d'observer les portait au sérieux, et quelquefois le résultat de leurs observations à la tristesse. Le lecteur jugera si cette explication pourrait convenir à Hamilton. Nous ne le croyons pas. On a peut-être pris en lui pour du sérieux ce flegme qui est particulier aux personnes de sa nation, et qui dans tout pays sert à rendre la plaisanterie plus piquante,

Le siècle de Louis XIV fut celui des *Mémoires*. Ordinairement chacun les écrivait pour son propre compte; mais le chevalier de Grammont, si fertile et si brillant

Hamilton, Anthony, Count.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE GRAMMONT,

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

D'HAMILTON,

PAR M. AUGER,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUIVIS

DE LA TABLE DES NOMS PROPRES DES MÉMOIRES DE GRAMMONT

ET D'UN CHOIX

DE SES ÉPITRES EN VERS ET DE LA CORRESPONDANCE.

VOYAGE

DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT,

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE, ETC.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1851.

où M. le comte de Grammont, personnage distingué par la naissance et par les emplois, était représenté comme ayant quelquefois au jeu employé l'adresse à corriger la fortune : bref, il ne voulut point donner son approbation. Informé de ce refus, le comte de Grammont court chez Fontenelle, lui demande en riant de quoi il se mêle de vouloir être plus soigneux que lui-même de sa réputation, lui déclare qu'il prend à son compte tout ce que son historien a débité sur lui, et enfin lui demande sa sanction pour l'ouvrage. Fontenelle ne se fit pas prier davantage. Il pouvait répondre au comte de Grammont ce que le frère de celui-ci, diseur de bons mots comme lui, avait répondu à madame Hérault, qui recevait plus que froidement ses compliments de condoléance sur la mort de son mari : *Le prenez-vous par-là? ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous* [1].

Saint-Évremond et Bussi-Rabutin, qui ont aussi écrit sur le comte de Grammont, s'accordent avec Hamilton pour le peindre comme un homme moins heureux en amour qu'au jeu, ne recherchant dans la conquête d'une femme que le plaisir de l'enlever à un autre, et ne parvenant à persuader aucune de sa tendresse, parce qu'il en parlait en riant comme de toute chose; mais se vengeant cruellement de celles qui ne l'écoutaient pas et de ceux qu'elles écoutaient; corrompant leurs valets, contrefaisant leur écriture, interceptant leurs lettres, déconcertant leurs rendez-vous, en un mot, traversant leurs amours par tout ce que pouvait imaginer et faire un rival artificieux, prodigue et infatigable. Les liens les plus étroits du sang ne mettaient point à l'abri de ses noirceurs.

Quand l'édition serait de Paris, il est difficile de croire que Grammont ait été dans le cas de contribuer à faire approuver par le censeur un écrit qui ne vit le jour que six ans après sa mort.

[1] Voyez les *Souvenirs de madame de Caylus.*

Son neveu, le comte de Guiche, en fut la victime; à la vérité, il avait envers le comte de Grammont le tort de l'avoir supplanté en un jour auprès de la comtesse de Fiesque, qu'il aimait depuis douze ans[1]. Il y avait là de quoi irriter l'amour-propre d'un homme moins persuadé de son mérite.

Hamilton s'est dispensé de peindre l'extérieur du comte, en renvoyant à Bussi-Rabutin, qu'il semble accuser pourtant d'avoir fait un portrait plus agréable que fidèle. Voici ce portrait : « Le chevalier avait les yeux riants, le nez « bien fait, la bouche belle, une petite fossette au men- « ton, qui faisait un agréable effet sur son visage; je ne « sais quoi de fin dans la physionomie; la taille assez belle « s'il ne se fût point voûté. »

Rien n'est plus solidement établi que sa réputation de diseur de bons mots. L'auteur que nous venons de citer prétend que ses mines et son accent donnaient du prix à des choses qui n'eussent été rien dans la bouche d'un autre. Madame de Sévigné parle aussi quelque part de l'air et du ton dont il assaisonnait ses à-propos. Nous allons en rapporter plusieurs; nous craignons bien qu'une suite de bons mots placés les uns au bout des autres, sans beaucoup de liaison entre eux, ne donne un air d'*ana* à cet endroit de notre notice; mais, quel qu'en soit le danger, nous ne pouvons résister à l'envie de recueillir ici quelques-unes des saillies échappées à cet homme extraordinaire, que tant de beaux esprits se sont plu à dépeindre.

Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistait un jour au dîner de Charles II; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servaient à genoux. Le roi fit remarquer cet

[1] Voyez encore l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

usage au chevalier, comme une marque de respect que ne recevait aucun autre souverain. *Sire,* lui dit Grammont, *j'ai cru que vos gens vous demandaient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire.*

On a appelé Voltaire *le familier des princes*. Le titre de *familier des rois* aurait parfaitement convenu au comte de Grammont. Plaire par la familiarité à des hommes qu'on accable de respects est un art qui demande beaucoup de grâce et de mesure. Le comte possédait l'une et l'autre. On parlait devant Louis XIV d'un vieil officier qui venait de faire une belle défense dans une place confiée à son commandement. Grammont, aussi âgé que cet officier, dit au roi, qui était aussi à peu près du même âge : *Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. — Il est vrai*, dit le roi; *mais à notre âge on n'a pas longtemps à jouir de sa gloire. — Sire*, reprit Grammont, *les rois n'ont point d'âge; on compte leurs belles actions, et non point leurs années.* La flatterie n'est pas toujours relevée par tant de noblesse.

Courtisan habile, mais sincère, Grammont était sans pitié pour ceux qui faisaient bassement leur métier. Le roi jouait au trictrac; il conteste un coup à son adversaire, et consulte la galerie. La galerie reste muette. *Ah! voici Grammont, qui nous jugera*, dit le roi, qui le voit venir de loin. — *Grammont, venez nous juger. — Sire, vous avez perdu. — Comment! vous ne savez point encore.... — Eh! ne voyez-vous pas, sire, que si le coup eût été seulement douteux ces messieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause.* Le roi trouva la raison bonne, et se rendit.

La faveur usurpée lui causait un dépit qu'il ne savait cacher à personne. On sait que dans la malheureuse guerre de la Succession presque tous les emplois furent donnés à des hommes sans talent, parents ou amis des

ministres incapables dont Louis XIV s'était entouré. Un jour que ce prince s'étonnait de la profonde stupidité d'un ambassadeur qu'on avait envoyé à sa cour : *Vous verrez, sire,* lui dit Grammont, *que ce sera le parent de quelque ministre.*

Tout le monde connaît sa lettre de compliment à M. de Rochefort, qui venait d'être fait maréchal.

« Monseigneur,

« La faveur l'a pu faire autant que le mérite [1].

« C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

« Le comte de Grammont.

« Adieu Rochefort. »

Cette épigramme épistolaire ne peut se comparer, pour le laconisme, qu'à la réponse qu'il fit un jour à certain marquis dont l'âge ainsi que la noblesse étaient d'assez fraîche date : *Bonjour, vieux comte,* lui dit celui-ci d'un ton leste ; — *Bonjour, jeune marquis.*

Langlée, courtisan subalterne, et homme d'une familiarité de mauvais ton, faisait quelquefois la partie du roi, qui apparemment lui pardonnait ses manières. Ce même Langlée, jouant au brelan avec le comte de Grammont, crut pouvoir traiter le sujet avec aussi peu de façon que le monarque : *M. de Langlée,* dit le comte, *gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi.*

Rien n'est plaisant, dans son apparente naïveté, comme les conseils que Grammont donna au prince de Conti, qui venait d'épouser mademoiselle de Blois, fille naturelle du roi et de madame de La Vallière : *Monsieur,* dit-il, *je me réjouis de votre mariage ; croyez-*

[1] Vers du *Cid.*

moi, ménagez le beau-père; ne le chicanez point; ne prenez point garde à peu de chose avec lui; vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance. On croirait lire un passage des *Mémoires de Grammont;* et si Hamilton n'a point écrit sous la dictée de son héros les conversations qu'il lui fait soutenir, il avait parfaitement attrapé le ton sérieusement comique de ses discours.

Le comte de Grammont disait qu'il ne mourrait jamais, et il était presque arrivé à se le persuader. Dans cette confiance, il se livrait toujours à cet épicuréisme dont Saint-Évremond, *son philosophe,* lui avait donné des leçons; et les exhortations de sa femme, devenue très-dévote, ne pouvaient obtenir de lui qu'il songeât à son salut. Il tomba sérieusement malade, à l'âge de soixante-quinze ans. Le roi, qui savait combien sa foi était légère, lui envoya Dangeau pour l'avertir de sa part qu'il était temps de penser à Dieu. Grammont, s'apercevant du dessein qui l'amenait, se tourna du côté de sa femme, et lui dit : *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion.* Il releva de cette maladie, et ne s'en crut que plus assuré de son immortalité. Il finit pourtant par mourir, le 10 janvier 1707, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il avait eu de son mariage deux filles; l'une fut abbesse de Poussey, en Lorraine, et mourut fort vieille; l'autre épousa le comte de Stafford, et ne laissa point de postérité. Celle-ci, spirituelle comme son père, fut fort liée avec la célèbre lady Marie Wortley Montague. Hamilton, qui était le secrétaire en titre d'office de la famille du comte de Grammont, écrivit, au nom de madame de Stafford, plusieurs lettres en prose et en vers qui se trouvent dans ses OEuvres.

Ninon de L'Enclos a dit du comte de Grammont, que c'était le seul vieillard qui ne fût pas ridicule à la

cour ; Turenne ne voulait vivre que pour le voir vieux ; l'austère Despréaux lui-même fut subjugué par ses grâces, et fit des vers en son honneur [1] ; mais nul ne paraît avoir senti plus vivement son mérite et ne l'a plus souvent célébré que Saint-Évremond : son admiration va jusqu'à l'enthousiasme, son attachement jusqu'à l'adoration. On en jugera par l'épitaphe suivante, qu'il fit bien

[1] *Lettre de M. Despréaux à Hamilton.*

« Je ne devois dans les règles, monsieur, répondre à votre obligeante lettre qu'en vous renvoyant l'agréable manuscrit (*a*) que vous m'avez fait remettre entre les mains ; mais, ne me sentant pas disposé à m'en dessaisir, j'ai cru que je ne pouvois pas différer davantage à vous en faire mes remerciments, et à vous dire que je l'ai lu avec un plaisir extrême ; tout m'y ayant paru également fin, spirituel, agréable et ingénieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à redire que de n'être pas assez long ; cela ne me paroît pas un défaut dans un ouvrage de cette nature, où il faut montrer un air libre, et affecter même quelquefois, à mon avis, un peu de négligence. Cependant, monsieur, comme dans l'endroit de ce manuscrit où vous parlez de moi magnifiquement, vous prétendez que si j'entreprenois de louer M. le comte de Grammont, je courrois risque, en le flattant, de le dévisager, trouvez bon que je transcrive ici huit vers qui me sont échappés ce matin en faisant réflexion sur la vigueur d'esprit que cet illustre comte conserve toujours, et que j'admire d'autant plus qu'étant encore fort loin de son âge, je sens le peu de génie que j'ai pu avoir autrefois entièrement diminué et tirant à sa fin. C'est sur cela que je me suis récrié :

Fait d'un plus pur limon, Grammont à son printemps
N'a point vu succéder l'hiver de la vieillesse ;
La cour le voit encor brillant, plein de noblesse,
Dire les plus fins mots du temps,
Effacer ses rivaux auprès d'une maîtresse ;
Sa course n'est au fond qu'une longue jeunesse,
Qu'il a déjà poussée à deux fois quarante ans.

« Je vous supplie, monsieur, de me mander s'il est égratigné dans ces vers, et de croire que je suis avec toute la sincérité et le respect que je dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« DESPRÉAUX. »

« A Paris, le 8 février 1705.

(*a*) L'*Épître au comte de Grammont.*

avant la mort du comte, à telle fin que de raison. Ce sont des vers de Saint-Évremond; il faut s'attendre à en trouver beaucoup de faibles pour quelques-uns d'heureux.

Passant, tu vois ici le comte de Grammont,
Le héros *éternel* du vieux Saint-Évremond.
Suivre Condé toute sa vie,
Et courir les mêmes hasards
Qu'il couroit dans les champs de Mars,
Des plus vaillants guerriers pouvoit faire l'envie.
Veux-tu des talents pour la cour?
Ils égalent ceux de la guerre;
Faut-il du mérite en amour?
Qui fut plus galant sur la terre?
Railler sans être médisant;
Plaire sans faire le plaisant;
Garder son même caractère,
Vieillard, époux, galant et père :
C'est le mérite du héros
Que je dépeins en peu de mots.
Alloit-il souvent à confesse?
Entendoit-il vêpres, sermon?
S'appliquoit-il à l'oraison?
Il en laissoit le soin à la comtesse.
Il peut revenir un Condé;
Il peut revenir un Turenne;
Un comte de Grammont est en vain demandé :
La nature auroit trop de peine.

Il est curieux de voir quelles louanges Saint-Évremond donnait à son héros, en s'adressant à lui-même. C'est vous qu'on a toujours vu, lui dit-il,

Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité,
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale.

Il ne lui reproche que *ses trop longues amours* pour sa femme *et sa sincère tendresse* pour elle.

On voit que presque toujours les grands seigneurs se sont piqués des mêmes agréments. Grammont s'était formé à tous ces vices brillants dans *le temps de la bonne régence*. Dans ce temps, disait ce même Saint-Évremond,

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisoit tous les désirs;
Tout goût paraissoit légitime :
La douce erreur ne s'appeloit point crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Jamais parallèle n'a peut-être offert des rapports si frappants et si multipliés que celui du comte de Grammont et du maréchal de Richelieu. Qu'on nous permette d'en indiquer ici quelques-uns. Tous deux d'une naissance illustre, ils passèrent leur première jeunesse dans les temps orageux d'une minorité, temps où l'on gouvernait par l'intrigue et par les plaisirs; tous deux se révoltèrent contre l'autorité provisoire; tous deux bravèrent le ministre qui l'exerçait; et pour tous les deux ce ministre se trouva être un cardinal : l'un et l'autre, doués des grâces de l'esprit et du corps et d'une assurance qui les faisait encore valoir, contractèrent à cette époque ces vices séduisants, qu'ils conservèrent, sans être ridicules, jusque dans un âge très-avancé, et qui les firent prendre pour modèles par tous les courtisans d'un long règne. Grammont se porta pour rival de Louis XIV auprès d'une de ses maîtresses; Richelieu enlevait au régent toutes les siennes, et a sans doute plus d'une fois fait payer à celles de Louis XV le prix des bons offices rendus ou de ceux qu'il pouvait rendre. Tous deux,

chers à leur maître, portèrent dans les opérations de la guerre ce mélange de vivacité et de sang-froid, ce tact facile et rapide qui leur procurèrent plus de succès que n'auraient pu faire une méditation profonde et une expérience consommée. Tous deux furent mariés presque de force; tous deux furent volages et perfides en amour; tous deux, conteurs légers, parleurs aimables, se montrèrent d'une extrême incapacité pour écrire même les choses les plus faciles. Enfin, pour terminer ce rapprochement, déjà trop long peut-être, chacun d'eux fut constamment l'idole d'un écrivain célèbre qui l'appelait *mon héros;* et si la prodigieuse supériorité de Voltaire sur Saint-Évremond nuit un peu à la justesse du parallèle, cette différence est en quelque sorte rachetée par la destinée semblable de ces deux auteurs, qui tous deux, pour avoir déplu au gouvernement par la liberté de leurs écrits, se virent obligés de s'exiler, et de passer une longue vie loin du pays qui les avait vus naître. La plupart des rapports que nous avons saisis entre Grammont et Richelieu sont certainement l'effet du hasard; mais il est permis de croire que les autres sont le résultat de l'imitation, et que dans un temps où le livre d'Hamilton était, comme Chamfort le dit quelque part, *le bréviaire de la jeune noblesse*, Richelieu se proposa pour modèle les manières agréables et l'amusante légèreté du héros des *Mémoires*. C'est du moins l'opinion de l'auteur que nous venons de citer. « Richelieu, dit-il, pouvoit se « flatter d'être le meilleur élève du fameux comte de « Grammont, ou plutôt d'Hamilton, son historien. »

Sans doute les *Mémoires* sont un livre d'une lecture continuellement délicieuse; mais la partie de ce livre la plus brillante, la plus franchement gaie, celle qu'on se rappelle et qu'on cite le plus volontiers, c'est incontestablement l'endroit où il s'agit de la campagne de Trin, et

du quartier d'hiver qui la suivit. Pour peu que l'on veuille se rendre raison de la supériorité de cette partie sur toutes les autres, on trouve bientôt qu'elle est due au personnage de Matta, de ce Matta dont l'esprit, ne devant rien à l'étude, n'était gâté par aucune prétention, et en qui le *naturel* dominait et plaisait à tel point, que ceux de ses contemporains qui ont parlé de lui se sont tous servis de ce terme pour le dépeindre et le louer à la fois[1]. C'est à Hamilton surtout qu'il est redevable de l'intérêt qu'il nous inspire. Les *Mémoires* nous le représentent subjugué par le génie du chevalier de Grammont, et admirant de la meilleure foi du monde ses inventions neuves et plaisantes; soumettant toute sa conduite à ses décisions, et dépendant de lui jusqu'à se sentir amoureux d'une femme, parce qu'il lui a conseillé de le devenir. Si quelquefois son bons sens ou sa paresse se révoltent contre la bizarrerie ou la gêne des obligations qu'on lui impose, sa résistance dure peu, et il n'en est que plus docile après. Le seul point sur lequel il lui soit impossible de se rendre, c'est qu'il faille absolument faire la cour à un mari pour plaire à sa femme; et, ce qui le choque le plus dans ce mari sot et pédant, c'est qu'il aime mieux connaître les ancêtres de son épouse que le véritable père de ses enfants. Ce fonds de caractère, si

[1] Matta, ou Matha, selon quelques-uns, était de la maison de Bourdeille, ainsi que Brantôme et Montrésor, dont on a des Mémoires. Hamilton dit de lui : « Il étoit agréable par sa figure, et plus encore par « le caractère de son esprit. Il l'avoit simple et *naturel;* mais le dis« cernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés; plein de « franchise et de probité dans toutes ses manières. » Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, s'exprime ainsi au sujet de Matta : « C'étoit « un garçon d'esprit infiniment *naturel*, et par là de la meilleure « compagnie du monde. » Enfin, Mademoiselle, dans ses *Mémoires*, parle de lui en ces termes : « C'est un homme qui a de l'esprit, fort « plaisant en conversation, et qui joue. »

naïf et si original, est relevé par les saillies de l'esprit le plus fin et le plus enjoué. Il est très-vraisemblable qu'Hamilton lui a prêté presque toutes celles qu'il met sur son compte dans les *Mémoires;* mais c'est en se conformant à l'idée que généralement on avait conservée du personnage, qu'il leur a donné ce tour particulier qui en fait le charme. Il ne pouvait manquer pour cela ni de tradition, ni de modèles; les bons mots de Matta avaient fait fortune; et cinquante-quatre ans encore après sa mort madame de Caylus en citait quelques-uns dans ses *Souvenirs*. On nous pardonnera sans doute de les rapporter ici. Madame la maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite et de piété, avait le défaut d'aimer un peu trop le vin. Un jour se regardant au miroir, et se trouvant le nez rouge, elle se dit : *Où est-ce que j'ai pris ce nez-là? Au buffet*, répondit Matta. Cette même maréchale venait de perdre son père ou son frère; dans sa douleur, elle refusait toute nourriture : *Avez-vous résolu*, *madame*, lui dit Matta, *de ne manger de votre vie? S'il est ainsi*, *vous avez raison; mais, si vous avez à manger un jour, croyez-moi*, *il vaut autant manger tout à l'heure.* Ce discours la persuada, et elle se fit apporter un gigot. Dans un temps d'hiver rigoureux, quelqu'un remarqua que Matta était habillé fort peu chaudement : *Comment faites-vous,* lui dit-il, *pour être si légèrement vêtu? — Comment je fais? Je gèle.*

Matta avait suivi le grand Condé dans le parti de la Fronde. On ne voit point que depuis il ait eu d'emploi marquant. Il mourut en 1674, *sans confession,* à ce que nous apprend madame de Maintenon dans une de ses lettres.

L'un des personnages les plus importants qui figurent dans les *Mémoires de Grammont*, et le dernier dont nous parlerons, est le fameux comte de Rochester, homme

d'une imagination vive et brillante, d'un esprit orné et délicat; mais d'une dissolution de mœurs qui allait jusqu'à la crapule, et d'une causticité qui ne faisait grâce à personne. « En fait de satire, dit Hamilton, la plus im« placable des plumes était la sienne. » Les agréments de sa conversation et la malignité de ses *lampoos*[1] le rendaient tour à tour l'objet des bontés et de la colère de Charles II, qui de temps en temps l'exilait de sa cour pour l'y rappeler bientôt. Il partageait le loisir que lui donnaient ces disgrâces passagères entre l'étude et la débauche. De son propre aveu, il passa cinq années dans une ivresse tellement continuelle, qu'il ne recouvra jamais entièrement l'usage de sa raison. Une pareille intempérance, jointe à des excès d'un autre genre, ne lui préparait pas une longue carrière. Rochester mourut le 26 juillet 1680, n'ayant pas encore atteint sa trente-quatrième année. Quelque temps avant sa mort, il avait détesté les torts de sa conduite, et abjuré ses opinions irréligieuses entre les mains du docteur Burnet, à qui il permit de publier une relation de cet événement, sans doute par humilité chrétienne, et pour l'édification de ceux qu'il avait si fort scandalisés. Dans sa jeunesse, Rochester avait servi avec beaucoup de distinction et de courage; mais les mêmes principes qui pervertirent sa morale étouffèrent en lui les sentiments de l'honneur. Il renonça à la bravoure, et fit l'apologie de la lâcheté : *Il ne manque à tous les hommes*, disait-il, *qu'un peu de courage pour être lâches*. Rochester a laissé des ouvrages qui valent mieux que sa réputation. Les meilleurs sont des satires imitées d'Horace et de Boileau. Ce dernier était un de ses auteurs favoris.

On n'explique point la grâce, on ne définit point la

[1] On appelle ainsi en anglais les vers et chansons satiriques.

bonne plaisanterie ; aussi les *Mémoires de Grammont* échappent-ils à toute analyse, à tout jugement littéraire. Les citations seraient peut-être la seule manière d'en donner une idée ; encore faudrait-il qu'elles fussent variées et de quelque étendue ; mais on sait combien les plus courtes même seraient déplacées dans une notice qui précède l'ouvrage. A défaut de citations, nous voudrions pouvoir rapporter ce qu'en ont dit les littérateurs célèbres, dont l'opinion sert de guide et quelquefois de règle à celle du public ; mais ces littérateurs eux-mêmes, évitant de disserter sur un livre dont les grâces légères et enjouées repoussent toute idée d'examen sérieux et approfondi, se sont bornés à en extraire ou plutôt à en rappeler quelques passages. Au reste, qu'est-il besoin de jugement, de citations et d'autorités pour un ouvrage que tout le monde a lu et relu cent fois ?

Il n'en est pas tout à fait de même des *Contes* d'Hamilton. Ils sont d'un mérite moins universellement reconnu. A quelques égards, ils sont comme ces plaisanteries convenues entre les personnes d'une même société, et qui, très-piquantes pour tous ceux qui sont dans le secret, le sont beaucoup moins pour les étrangers, qui n'en ont pas la clef. Nous avons entendu des gens à qui l'on ne pouvait refuser ni les lumières ni le goût se plaindre sérieusement de ce que les *Contes* d'Hamilton étaient remplis d'extravagance. Hamilton leur aurait sans doute répondu : Messieurs, vos reproches me flattent infiniment ; je n'ai travaillé que pour les mériter ; et puis il leur aurait dit le mot de l'énigme. Nous allons le dire pour lui. La traduction des *Mille et une Nuits* venait de paraître ; les femmes de la cour dévoraient ce livre et en raffolaient. Hamilton les railla sur leur engouement pour un ouvrage plein d'aventures invraisemblables et absurdes. On lui porta le défi d'en faire autant ; il l'accepta, et se

mit à faire des contes de fées pour se moquer de la féerie, comme Cervantès avait fait *Don Quichotte*, pour tourner la chevalerie en ridicule. Telle est l'histoire, tel fut le dessein de *Fleur d'Épine*, des *Quatre Facardins*, et de *Zeneyde*. Cette explication, nous le sentons bien, ne suffirait pas pour convertir les détracteurs des *Contes* d'Hamilton, et concilier à ces contes de nouveaux partisans, s'ils n'avaient d'autre mérite que d'enchérir sur l'extravagance des récits faits par Schéhérazade au sultan Schah-Riar. « Mais cette folie, dit M. de La Harpe, est « si gaie, si piquante, relevée par des saillies si heureuses « et si imprévues, que l'on y reconnoît à tout moment un « homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. » Le même littérateur ajoute, en parlant de *Fleur d'Épine :* « Il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt « dans les caractères et dans les situations. L'objet en est « moral, et très-agréablement rempli ; c'est de faire voir « qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un « homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus « grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'em- « porte sur la beauté. Hamilton devoit, en effet, vanter la « grâce; son style en est plein. » Fleur d'Épine, qui, tirée des mains de la fée Dentue par Tarare, et assise devant lui sur la jument Sonnante, repousse les mains dont il la tient embrassée, lorsqu'il lui avoue qu'il a donné à la belle Luisante l'assurance de l'épouser; Tarare, qui, entendant ce que cela veut dire, ajoute, sans faire semblant de rien, que l'amour qu'il croyait avoir pour Luisante n'était tout au plus que de l'admiration, et que ce sentiment, qui s'affaiblissait dans son cœur à chaque instant qui l'éloignait d'elle, en a été entièrement effacé du premier moment où il a vu Fleur d'Épine ; et cette belle Fleur d'Épine, qui, au lieu de parler, se laisse doucement aller vers lui comme auparavant, et appuie

ses mains sur celles qu'il a remises autour d'elle pour la soutenir, ce tableau paraissait à La Harpe la plus vraie, la plus douce et la plus gracieuse de toutes les peintures dont l'amour a fourni le sujet. « Elle remplit le cœur, « dit-il, d'un de ces moments délicieux qui sont faits « pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, « qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore « au-dessus de tout ce qu'il peut donner. »

Le *Bélier* n'eut point pour objet, comme *Fleur d'Épine,* les *Quatre Facardins* et *Zeneyde,* de ridiculiser, en l'exagérant, la folie des contes de fées. Il doit son origine à une autre cause, qu'il n'est pas moins essentiel de faire connaître. Le roi avait fait présent au comte de Grammont d'un terrain appelé le Moulineau. La comtesse de Grammont, sœur d'Hamilton, se plut à l'embellir; et, trouvant le nom de Moulineau trop peu digne d'un lieu qu'elle avait rendu charmant, elle changea ce nom en celui de Pontalie. Hamilton fut chargé de fabriquer des titres pour ce nouvel anobli. Il imagina un géant *Moulineau,* antique possesseur du terrain; un vieux druide, son voisin, dont la fille, jeune et belle, nommée *Alie,* était aimée du géant qu'elle abhorrait; et un prince de Noisy, amoureux d'elle aussi, mais de plus tendrement aimé. Il prêta ensuite à tous ces personnages les aventures les plus extraordinaires: et comme dans ces aventures certain pont joue un rôle assez considérable, il feignit qu'on l'avait appelé *Pont-d'Alie*, en mémoire de l'héroïne; et que dans la suite des siècles la tradition des événements s'étant perdue parmi les hommes, de *Pont-d'Alie* on avait fait *Pontalie*[1].

[1] En dépit de la volonté de madame de Grammont, et de l'allégorie étymologique d'Hamilton, *Moulineau* a prévalu sur *Pontalie.* Le terrain dont il s'agit, situé sur le bord de la Seine, au-dessous de Meudon, porte toujours le premier de ces deux noms.

On prétend qu'Hamilton dans le *Bélier* a fait des allusions malignes à certains faits et à certains personnages du temps. On ignore aujourd'hui qui il a pu vouloir désigner par ce géant Moulineau, dont la vanité est si bête ; et la sagacité du lecteur le plus au fait des particularités du siècle de Louis XIV ne parviendrait peut-être pas à le découvrir. Mais que l'on se console ; ce mérite de circonstance est le moindre de l'ouvrage, et tout ce qu'on a dit des autres contes s'applique sans restriction à celui du *Bélier*.

Le commencement du *Bélier* est en vers. Voltaire, à ce que rapporte M. de La Harpe, citait souvent ce début comme un morceau charmant. Il l'avait en vue sans doute lorsque dans son conte des *Trois Manières* il représente l'enjouée et vive Théone,

Contant son aventure
En vers moins allongés et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

Voltaire a dit encore quelque part que les vers d'Hamilton étaient *pleins de feu et de légèreté*. Le commencement du *Bélier*, celui des *Quatre Facardins*, dont la grâce un peu plus négligée n'en a guère moins de charmes, et surtout l'*Épître au comte de Grammont*, sont tout à fait dignes d'un aussi bel éloge ; et Voltaire, qui y trouva le modèle d'une manière qu'il a perfectionnée, ne pouvait pas exprimer moins vivement sa reconnaissance. Le même art d'entremêler les vers et la prose qui brille dans les jolies épîtres de la jeunesse de Voltaire se montre dans l'*Épître au comte de Grammont ;* c'est la même familiarité accompagnée des mêmes grâces ; c'est le même talent pour la louange délicate et pour la raillerie légère ; ce sont ces mêmes rapprochements, ces mêmes contrastes, si inat-

tendus et pourtant si naturels; en un mot, ce sont les mêmes tours d'idées et les mêmes artifices de style. Chapelle, beaucoup plus négligé, et Chaulieu, bien moins piquant, sont loin de pouvoir fournir, comme Hamilton, matière au parallèle.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

Honneur des rives éloignées
Où Corizande[1] vit le jour;
De Ménodaure[2] heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour,
Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles Fortunées;
Vous qui, dans une auguste cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la guerre et dans l'amour,

C'est à vous, monsieur, que cet écrit s'adresse : car à quel autre pourrait-il convenir? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des temps infinis, et qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne,
Témoin don Brice à Lérida,
Donna Raguez à Barcelone,
Gaspar Boniface à Bréda;
Enfin Catalane et Gasconne,
Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda;
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés et paisibles que nous apprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare et plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands nouvellistes,

[1] Corizande d'Andouins, aïeule du comte de Grammont.
[2] Ménodaure, un des ancêtres de la famille.

informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux chevalier de Grammont dont on lit tant de merveilles dans l'histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des provinces où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, et rouillés par une longue interruption de commerce avec la cour, comment serait-il possible que nous eussions ce goût et cette politesse qui ne se trouvent point ailleurs, et qu'il faudrait pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réussir dans une affaire
Où les talents succombent tous;
Et, quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire;
Et des campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi, nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourrait nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes; mais le choix nous embarrasse. Tantôt nous voulions adresser nos mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des thèses de logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, et pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception; tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre quand vous n'y serez plus, les révérends pères Massillon ou de La Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenait point à votre caractère, et qu'à l'égard de l'autre il était contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une oraison funèbre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, et nous crûmes d'abord que c'était ce que nous cherchions; mais quelques moments de

réflexion nous firent comprendre que ce n'était pas votre fait.

Des ouvrages d'esprit arbitre souverain
Il jouit en repos de sa première gloire;
Si du plus grand des rois il compose l'histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main :
Et c'est l'unique soin des filles de mémoire :
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa muse a toujours quelque malignité,
Et, vous caressant d'un côté,
Vous égratignerait de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long au milieu du recueil où l'on voit depuis peu cette belle lettre de l'illustre chef de votre maison; et voici l'adresse qu'on nous avait donnée pour cela :

Non loin des superbes lambris
Qu'habitaient nos rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre
Est un bureau fécond, qui s'ouvre
A tous auteurs, à tous écrits[1],
A des ouvrages de tout prix,
Surtout à ceux des beaux esprits
Quand par hasard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galants cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent dans des vers familiers
Usurper le nom de poëtes,
Et, sur des tons irréguliers
Montant chalumeaux et musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des écrivains et des guerriers
Qui sont inconnus aux gazettes
De ces atours capricieux
C'est là que l'énigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et, d'un voile mince et bizarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve et jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles élégies;

[1] *Le Mercure galant.*

Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités et leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avait pas moyen de vous insérer dans un recueil qui devait être farci de tant d'autres choses ; et toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies : résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, et d'appeler à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais dont quelques ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; et, pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, et justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mère y avait mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir :

O vous ! dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords ;
Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse ou de l'Hippocrène,
Badinent pour quelque Climène,
Ou quand, imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome et de l'antique Athène,
La Fare ! et vous, abbé savant [1] :
Que Phébus de son influence
Anime et soutient en rimant,
Donnez chacun dans une stance.
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène et Thalie quelque peu déplacées, puisque ces messieurs ne paraissaient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux muses. Cette réflexion nous embarrassait, et nous songions au tour qu'il fallait donner à cet endroit de notre écrit, lorsque tout à coup parut au

[1] L'abbé de Chaulieu.

milieu de la chambre où nous écrivions une figure qui nous surprit sans nous effrayer : c'était celle de votre philosophe, l'inimitable Saint-Évremond. Rien de tout ce tintamarre qui annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence n'avait précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la terre,
Le ciel resta clair et serein;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'était point convert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avait point l'air de Laïus,
Qui ne portait pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Émaüs,
Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avait rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres
Qui sortent des royaumes sombres
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connaître qu'il n'avait pas eu envie de nous faire peur. Il s'était mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connaissance à Londres. C'était ce même air goguenard, mais un peu refrogné; et c'étaient les mêmes habits, qu'il avait sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite ; et, afin que vous n'en doutiez pas,

Il avait pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage
Dont il ne vit jamais la fin
Ornait le haut de son visage :
Bref, il parut dans l'équipage
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de sage,
Il venait noyer dans son vin
Les engourdissements de l'âge,
Et rendait chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brillait sur son teint.

Comme il était arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect

avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avais toujours entendu dire qu'il fallait interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler; mais il nous fit bientôt voir le contraire, et, après avoir jeté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, et je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux messieurs pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un et l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, et que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un, tendre, fidèle et goutteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodine tisane
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux
Que l'inconstance et la Tocane.
L'autre, d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plus tôt à votre secours. Arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres; ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps ni de celui des événements. Je vous conseillerais, au contraire, d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez ; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes et légères, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir et sur le pouvoir qu'il paraît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé :

Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornements ou des tours d'éloquence pour tracer son caractère : cela sentirait le panégyrique; et ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots : le sujet est trop grand pour vous; tâchez seulement, en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois, par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevais mon héros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles;
Faites le voir suivant en tous lieux les drapeaux
D'un guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux courtisans les plus habiles;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empressements serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir en différents tableaux :
Tyran des fâcheux et des sots;
Historien d'amour et des guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques vaudevilles;
Redoutable, par ses complots,
Aux amants heureux ou tranquilles;
Désolateur de ses rivaux,
Fléau des discours inutiles,
Agréable et vif en propos,
Célèbre diseur de bons mots
Et surtout grand preneur de villes.
N'oubliez pas le cheval blanc [1]
Sur lequel, soutenant téméraire menace,
Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,

[1] Il avait promis à monseigneur le dauphin, qui commandait l'armée d'Alsace, qu'il le verrait arriver sur un cheval blanc avant la fin de la campagne.

En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington et d'Haliface,
Et d'une nymphe encore à séduisante face,
Il enleva le [1] Buckingham.
Contez ses faits tout uniment.
Gens comme vous n'auraient pas bonne grâce
A s'élever insolemment;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque vers la rime, faite exprès,
Du misérable prosaïque
Et du style trop poétique
Évite l'un et l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais :
Il est un lieu près du Marais,
Où depuis quelque temps le genre marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur et gothique
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paraissait plus difficile à suivre. « Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux; des gens qui écrivent pour le comte de Grammont peuvent compter sur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes guère connus que de lui; et, selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au public une grande envie de vous connaître. Finissons cette visite, poursuivit-il; et, par les souhaits que je vais faire, faites connaître à mon héros que je m'intéresse toujours pour lui. »

[1] Il persuada au duc de Buckingham de passer en France avec lui, pour rompre la triple alliance, malgré les efforts que les ministres d'Angleterre et la comtesse de Swresbury firent pour l'en empêcher. Buckingham était alors favori de Charles II.

Que de ses jours nombreux l'immuable destin
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes;
Et que le père Séraphin,
Toujours sur de fausses alarmes,
Le vienne exhorter à sa fin;
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du médecin,
La cour pour lui verse des larmes.
Par ses soins redoublés, que le roi convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir aussi longtemps vécu.
A tant se tut le normand philosophe,
De son temps gentil clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout curé,
Mais dont prosnes meshui pas ne sont de l'étoffe
D'un pasteur ensépulturé.
Or, s'en partit revoir la cointe[1] bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez;
Jà n'est mestier qu'illec il vous attende.
Si ne dira pourquoi celle légende:
Trop mieux que nous la raison en savez.
Que si, dans cinquante ans, sans estre grain malade,
Force vous est pourtant, à la parfin,
Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les morts prendre votre chemin,
Adonc verrez maint et maint camarade,
Qui, menant feste et moult joyeux hutin[2],
A grand randon[3] vous feront accolade.
Là trouverez messire Benserade,
Le preux Chapelle et maistre Chapelain,
Les damoisels Voiture et Sarrazin,
Et cil qui chanson ne balade
Onc ne rima sans hanap et bon vin.
Adieu, seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide jouteur et courtois chevalier,
Assez devant les guerres de la Fronde:
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos et sans vous travailler,

[1] Vieux mot qui se disait des personnes belles, ajustées; du latin *comptus*, ou peut-être du celtique *coant*.

[2] Ce mot signifie *querelle*, *débat*. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appelé, parce que dans son enfance il était mutin.

[3] Avec empressement.

Verrez chastel sis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau claire et profonde;
Là demeurons, veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, monsieur, si par hasard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Séméac. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue lettre ; nous avons eu beau changer de style et de langage pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet : il faudrait, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter fût encore parmi les vivants. Mais

Il n'est plus de Saint-Évremond,
Et ce chroniqueur agréable
Du sérieux et de la fable,
Ce favori du sacré mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable :
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au comte de Grammont.

MÉMOIRES
DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER,

OU PRÉFACE.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus que l'ordre des temps ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, com-

mence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de villes n'était pas, à beaucoup près, si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense, il nous apprend que son père Antigonus n'était que son oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses faiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore; et comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux jeux olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir

dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible qui dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre marquait une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussy et Saint-Évremond, auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Évremond s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie et pour tracer en général les manières du comte; mais l'un et l'autre se sont fait plus d'honneur dans ces différentes peintures qu'ils n'ont rendu de justice à leur héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa

vivacité, ses supercheries, et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II.

Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin; son genre de vie.

En ce temps-là il n'en allait pas en France comme à présent: Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendait de la faveur du ministre; les établissements n'y étaient solides qu'à mesure qu'on lui était dévoué. De vastes projets jetaient au cœur des États voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police était un peu négligée; les grands chemins étaient impraticables de jour, et les rues durant la nuit; mais on volait encore plus impunément ailleurs. La jeunesse en entrant dans le monde prenait le parti que bon lui semblait. Qui voulait se faisait chevalier: abbé, qui pouvait; j'entends *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguait point le chevalier de

l'abbé ; et je crois que le chevalier de Grammont était l'un et l'autre au siége de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le siége était formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités ; car un volontaire ne dort pas en repos s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandait l'armée ; et comme la charge de lieutenant général n'était pas encore connue, Duplessis-Praslin et le fameux vicomte de Turenne étaient ses maréchaux de camp.

On portait quelque respect aux places de guerre avant qu'une puissance à laquelle rien ne peut résister eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signalaient l'art des assiégeants et le courage des assiégés ; et par conséquent les siéges étaient d'une longueur raisonnable, et les jeunes gens avaient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut ; plus de fa-

tigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux, plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchait et portait partout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyait des gens de mérite ou des gens qui en voulaient avoir. Les derniers imitaient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisaient briller, et n'y réussissaient pas; les autres admiraient ses talents, et recherchaient son amitié. Matta fut de ce nombre. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, Matta était agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit; il l'avait simple et naturel; mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Le chevalier de Grammont ne fut pas longtemps à démêler les qualités qui le distinguaient. Ainsi la connaissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partagerait la dépense. Comme ils avaient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendait à merveille dans les commencements, et le chevalier rendait en cent façons ce qu'il ne prenait que d'une seule.

Les généraux, tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étaient pas si bien servis. Le chevalier avait le don de faire valoir les choses les plus communes; et son esprit était tellement à la mode, que

c'était se déshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissait le soin de louer la table et d'en faire les honneurs; et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avait rien de si beau que de vivre comme ils faisaient, et rien de plus aisé que de continuer; mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie, tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'allait réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étaient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avait le soin les en eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont était revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil; et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçût; et ayant quelque temps admiré la contemplation où il paraissait enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avaient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardait. « Voilà, dit le chevalier, un réveil assez gai et assez bouffon; et à qui en as-tu donc? ou si c'est aux anges que tu ris?—Ma foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, qu'il faut que je t'en

fasse rire aussi. Je rêvais que nous avions renvoyé M. le maître d'hôtel, M. le chef de cuisine, et M. notre officier, résolus, pour le reste de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étaient venus manger chez nous. Voilà mon songe; et toi, chevalier, à quoi rêvais-tu ?

« — Pauvre esprit! dit le chevalier, en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté; te voilà dans la consternation et l'humilité, pour quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi! après la figure que nous avons faite, à la barbe des grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, plier bagage comme des croquants, au premier épuisement de finances! Tu n'as point de sentiments. Où est l'honneur de la France?
—Et où est l'argent? dit Matta; car mes gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison; et je crois que les tiens ne t'en gardent guère davantage, car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu tirer ta bourse ni compter ton argent; amusement qui t'occupait volontiers en prospérité.

« — Je conviens de tout cela, dit le chevalier; mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que serait-ce de toi si tu te voyais dans l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III.

Son éducation, et ses aventures avant son arrivée à ce siége.

« — Voici, dit Matta, qui sent bien le roman, hors qu'il faudrait que ce fût ton écuyer qui me contât ton histoire...... — C'est l'ordre, dit le chevalier : cependant je pourrai te parler de mes premiers exploits sans blesser ma modestie, outre que mon écuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

« Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon.... — Est-ce comme cela qu'on commence ? dit Matta. Prends ton histoire d'un peu plus loin ; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées, mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois : on m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres, car tu n'en sais pas un mot.

« — Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! Tu crois que tout le monde est de ton ignorance ; tu t'imagines donc que je ne connais pas les Ménodaure ni les Corizande, moi ! Je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils de Henri IV ! Le roi voulait à toute force le reconnaître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce serait que les Grammont sans ce beau travers ! Ils auraient le

pas devant les César de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'évangile. Mais venons à notre fait.

« On me mit au collége de Pau, dans la vue de me faire homme d'église; mais comme j'avais bien d'autres vues, je n'avais garde d'y profiter. J'avais tellement le jeu dans la tête, que le précepteur et les régents perdaient leur latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servait de valet de chambre et de gouverneur, avait beau me menacer de ma mère, je n'étudiais que quand il me plaisait, c'est-à-dire presque jamais. Cependant on me traitait en écolier de ma qualité; j'eus toutes les dignités de la classe sans les avoir méritées, et je sortis du collége à peu près comme j'y étais entré. On trouva que j'en savais encore de reste pour l'abbaye que mon frère avait demandée pour moi.

« Il venait d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous genoux fléchissaient; il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon pays, et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère, m'ayant tenu quelque temps auprès de lui pour me dégourdir, me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire, quand il fut question de me présenter à la cour en équipage d'abbé. Tu sais comme on se mettait alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une soutane pardessus mes habits; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avais la plus belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée, par-dessus ma soutane; et par-

dessous des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal, qui avait l'esprit pénétrant, n'avait garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage; il jugea de ce que serait un génie qui à cet âge se moquait de la tonsure et méprisait le petit collet.

« Quand mon frère m'eut ramené chez lui : « Or çà, petit cadet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, et votre ajustement, mi-parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour ; mais ce n'est pas tout : il faut opter, mon petit cavalier. Voyez donc si, vous en tenant à l'Église, vous voulez posséder de grands biens et ne rien faire, ou, avec une petite légitime, vous faire casser bras et jambes, pour être le *fructus belli* d'une cour insensible, et parvenir, sur la fin de vos jours, à la dignité de maréchal de camp, avec un œil de verre et une jambe de bois ?

« Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états, pour la commodité de la vie; mais comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Église pour tâcher de me sauver, à condition néanmoins que je garderai mon abbaye. »

« Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner, et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'académie.

« Tu sais que je suis le plus adroit homme de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre; et, chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme, car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité

est que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étais, comme je l'ai éprouvé dans la suite.

« Ma mère, qui sut le parti que je prenais, pleura la profession que j'avais quittée, et ne put se consoler de celle que j'avais prise. Elle avait compté que dans l'Église je serais un saint; elle compta que je serais un diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourais d'envie d'y aller; mais, comme j'étais encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache avant d'en faire une à l'armée.

« Quand je fus de retour auprès de ma mère, j'avais tellement l'air de la cour et du monde, qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étais son idole; et, me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourrait, en attendant qu'on fît mon petit équipage.

« Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devait encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article, qu'il n'a fait sur les autres.

« On fit partir mon équipage huit jours avant moi : c'était toujours autant de temps que ma mère gagnait pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux et l'amour du prochain en recommandation,

elle me laissa partir, sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

« Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne : je les voulus avoir; il s'y opposa fortement. « Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi ? A ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnances. » Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista ; mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder; on eût dit que je lui arrachais le cœur.

« Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont je l'avais soulagé; lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ses quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment. Et se retournant de temps en temps : « Monsieur le chevalier, me disait-il, ce n'est pas ainsi que madame l'entend. » Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste; car au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnais trente.

« Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie; et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

« Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme

le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

« Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : « Eh! que voulez-vous donc, monsieur? me dit-il. Aller trotter par la ville? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour.—Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge? s'écria-t-il; hé! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. »

« J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent; et, voulant commencer à me soustraire à la domination de mon gouverneur : « Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur! Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour. »

« J'avais senti petiller mon argent au moment qu'il

avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu, et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. « Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? lui dis-je. — Oh! oh! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! nous ne serions pas longtemps à les attendre. »

« Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier; il jouait tout de travers : école sur école; Dieu sait! Je commençais à me sentir quelques

remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

« Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande*; et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

« Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre; il me demanda si je venais de l'armée de Piémont; et lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

« Je lui gagnai partie, revanche, et le tout, dans un clin d'œil; car il se troublait et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva, sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un

grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir; il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand, qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant. « Lui, marchand! s'écria-t-il; ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier; je me donne au diable si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, vieux fou, lui-dis-je; il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire; et pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. » En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

« Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausses pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets; et me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouïons que pour nous amuser; que je ne voulais point de son argent, et que s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué: j'en rejouai une autre; la chance tourna, le dé lui devint favorable; les écoles cessèrent: je perdis partie, revanche et le tout. Les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué; lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard; qu'il fallait qu'il allât

voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

« Le sang-froid dont il me refusa et la politesse dont il me fit la révérence me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

« Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

« Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture; et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : « Debout, monsieur le chevalier, s'écria-t-il, en ouvrant mes rideaux; les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau ! — Comment ! s'écria-t-il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas? Monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille; et c'est le pain de ses en-

fants qu'il a joué, et que vous avéz gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit? Que dirait madame si elle voyait ce train? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. » Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. « Et combien? me disait-il : les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux? Quoi! ne serait-ce que cent pistoles? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau; je suis indigne de voir le jour. »

« Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : « Que dira madame? » Et après s'être épuisé en regrets inutiles : « Çà donc, monsieur le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. » Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes

ces propositions ; et, après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants. Ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis ; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye, que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

« Voilà, pour abréger, le dénoûment de cette première intrigue. Le jeu m'a favorisé jusqu'ici ; car je me suis vu quinze cents louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune est redevenue mauvaise, il la faut corriger. Notre argent est au bas ; eh bien ! il faut y remédier.

« — Rien n'est plus aisé, dit Matta ; il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'aurait-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité ? La voilà, ma foi, venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

« — La plaisanterie serait de saison, lui dit le chevalier, si tu savais où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que diable ! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Écoute, je vais demain au quartier général ; je dînerai chez le comte de Caméran, et je le prierai de souper.... — Et où ? dit Matta.... — Ici, dit le chevalier....... — Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre.

Voici apparemment un de ces projets de Lyon ; tu sais que nous n'avons ni argent ni crédit, et pour raccommoder nos affaires tu veux donner à souper !

« — Esprit bouché ! dit le chevalier, est-il possible que depuis le temps que nous sommes ensemble il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination ? Le comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi ; nous avons besoin d'argent : il n'en sait que faire. Je commanderai un excellent repas ; il le payera. Fais-moi parler à ton maître d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. — Comme quoi ? dit Matta. — Voici comme quoi, dit le chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

« Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai ? Dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par Laplace, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre, entre ci et le quartier général...... — Comment, mor......! s'écria Matta, une embuscade ! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard ! Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas..... — Pauvre esprit ! dit le chevalier ; voici le fait : Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent. Les Piémontais, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers et défiants. Celui-ci commande la cavalerie : tu sais que tu ne saurais te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'allait mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à

s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourrait faire? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

« — Embrasse-moi, mon cher chevalier, dit Matta, se tenant les côtés; embrasse-moi, car tu es trop merveilleux. J'étais un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avait qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serais jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue au quinze par un détachement d'infanterie. Il faut avouer que tu es déjà un grand homme de guerre! »

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avait projeté : l'infortuné Caméran donna dans le piége. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétait. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié qu'il allait bientôt rendre très-sérieux; et le bon Caméran mangeait comme un homme dont les affections étaient partagées entre la bonne chère et l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtait de manger, pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinait au quinze.

Le repas fini, le sergent Laplace posta son embuscade, et le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avait encore sur le cœur la perfidie du

suisse Cerise et du chapeau pointu; cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de faibles remords et quelques scrupules qui s'élevaient dans son âme. Matta, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir tandis qu'on couperait la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavaient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; il devint orageux : les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avait la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontais; et au lieu de le consoler: « Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, si j'étais à votre place, je ne jouerais plus. — Et pourquoi? dit l'autre. — Je ne sais, dit-il; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. — Il faut voir, dit Caméran en demandant des cartes. — Voyez donc, » dit Matta; et il se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Toutes les cartes étaient également malheureuses pour le perdant; il n'y rencontrait que des lardons; et, en dernier il avait beau montrer quinze, cela ne servait de rien. Nouvelles exclamations. « Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria Matta, qui s'était réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter, tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures : quittez; car je me donne au diable s'il est possible que vous gagniez. — Et d'où vient? dit Caméran, qui commençait à s'impatienter. — Voulez-

vous le savoir? dit Matta : ma foi, c'est que nous vous trompons. »

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avait quelque air de vérité : « Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? Pour moi, j'en suis si ennuyé, que je le quitterais dans le moment s'il ne perdait pas tant qu'il fait. » Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avait qu'à laisser parler Matta, si cela ne l'offensait pas; que, pour lui, cela ne lui faisait aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avait fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandait fut qu'il y avait de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard sans l'en avertir; « outre, disait-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais. »

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne; et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'était saisi des effets du comte, que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avait

faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire de son argent l'usage qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterrait les malheureux pour les secourir; les officiers qui perdaient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée; enfin tout éprouvait sa libéralité; mais sa manière d'obliger surpassait encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réussit partout. Connu des soldats, il en était adoré. Les généraux le trouvaient dans toutes les occasions où il y avait quelque chose à faire, et le cherchaient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commandait, sur la fin du siége, un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimait naturellement la joie; la seule présence du chevalier l'inspirait. Il fut charmé de sa visite; et, par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avait appris de son précepteur, que quand on allait chez ses amis il n'était pas prudent d'y laisser son argent ni honnête d'emporter le leur. « Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouverait ni gros jeu ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne soit pas dit

qu'on le laisse aller sans jouer, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune, qui l'avait suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la perte : « Messieurs, leur dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un, que je donne pour les cartes. » Le valet de chambre crut qu'il se moquait. « Je vous parle sérieusement, dit le chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. — Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes. »

Trin se rendit enfin. Le baron de Batteville, qui l'avait vaillamment défendu, et longtemps, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place ; mais je sais bien que, sous un règne plus glorieux et des armes partout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la cour de Turin. Comme il y passe son temps.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros ; il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers et des plus célèbres conquérants.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeaient guère à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il était bon de s'aller délasser des fatigues du siége de Trin en formant quelque siége aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avait fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auraient le temps d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels, à peu près, qu'Amadis ou don Galaor après avoir reçu l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures et courant après l'amour, la guerre et les enchantements. Ils valaient bien ces deux frères ; car s'ils ne savaient pas autrement *pourfendre géants, dérompre harnois, et porter en croupe belles damoiselles sans*

leur parler de rien, ils savaient jouer, et les autres n'y connaissaient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvait-il manquer? Ils étaient jeunes, bien faits, ils avaient de l'esprit, et faisaient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin était alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimaient pas à s'ennuyer, n'avaient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avaient pas trop le don de plaire. Ils avaient du respect pour leurs femmes, et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avaient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avaient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henri IV, rendait sa petite cour la plus agréable du monde : elle avait hérité des vertus de son père, à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe; et à l'égard de ce qu'on appelle la faiblesse des grands cœurs, son altesse n'avait pas dégénéré.

Le comte de Tanes était son premier ministre. Les affaires d'État n'étaient pas difficiles à manier durant son ministère. Personne ne s'en plaignait; et cette princesse paraissait contente de sa capacité sur les autres; et voulant que tout ce qui composait sa cour le fût aussi, l'on y vivait assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avaient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'était point limité. Les chevaliers déclarés portaient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction était de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier; de leur servir partout d'écuyers, et dans les carrousels de chamarrer leurs lances, leurs housses et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'était point ennemi de la galanterie; mais il l'aurait souhaitée plus simple que celle qu'on pratiquait à Turin. Les formes ordinaires ne l'auraient pas choqué; mais il trouvait de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour semblait exiger mal à propos. Cependant, comme il avait soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers d'honneur cédèrent aussitôt par politesse. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre; mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de Sénantes lui convenait mieux. Comme il s'était bien trouvé de la capacité du chevalier, dans les premiers projets qu'ils avaient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour comme il avait fait de ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avait les yeux petits, mais fort brillants et fort éveillés : ils étaient noirs comme ses cheveux. Elle avait le teint vif et frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur; elle avait la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avait les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servait pas de grand'chose; ses mains étaient passablement grandes, et la belle se consolait de ce que le temps de les avoir blanches n'était pas encore venu. Ses pieds n'étaient pas des plus petits, mais ils étaient bien tournés. Elle laissait aller cela tout comme il plaisait au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenait de la nature; mais, malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avait quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étaient faits pour assortir le reste. Tout y était naturel, et tout en était agréable : c'était de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse : tout cela coulait de source; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passait pour blonde : il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimait mieux se conformer au goût du siècle que respecter celui des anciens; elle avait tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de trop à ses agréments. Qu'importe, après tout, quand on est propre,

si c'est par art ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avait beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avait un mari que la sagesse même eût fait conscience d'épargner : il se piquait d'être stoïcien ; il faisait gloire d'être salope et dégoûtant en honneur de sa profession. Il y réussissait parfaitement ; car il était fort gros, et suait en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité semblaient être ses talents favoris ; l'une et l'autre brillaient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour à tour, mais toujours mal à propos. Il n'était point jaloux ; cependant il ne laissait pas d'être incommode. Il voulait bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le vert, et farcit Matta de bleu. C'étaient les couleurs que donnaient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonctions. Le chevalier de Grammont apprit et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oubliait une moitié, et ne s'acquittait pas trop bien de l'autre ; il ne pouvait se souvenir que sa charge était de servir à la gloire et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna, dès le lendemain, une fête à la Vénerie : toutes les dames en étaient. Le chevalier de Grammont disait tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en riait à gorge déployée. Matta, menant la sienne à son carrosse,

lui serra la main, et au retour de cette promenade il la pria d'avoir pitié de ses souffrances.

C'était aller un peu vite; et quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement : elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; et, retirant sa main, qu'on lui serrait de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'était plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait, fut longtemps à table pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le chevalier de Grammont faisait parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain; et, sans préjudice à ses assiduités, il trouvait le moyen de briller, en chemin faisant, par mille petits récits qu'il mêlait à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir, et la solitaire Sénantes y donnait son attention. Il s'en aperçut, et quitta sa maîtresse pour lui demander ce qu'elle avait fait de Matta. « Moi! dit-elle, je n'en ai rien fait; mais je ne sais ce qu'il n'aurait pas fait de moi si j'avais eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions. » Et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avait traitée dès le second jour de leur connaissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il était un peu naïf, mais qu'elle en serait contente dans la suite; et, pour la consoler, il l'assura qu'il n'aurait pas autrement parlé quand son altesse royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisserait pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il était parti dès le matin pour une partie de chasse où ses connaissances de table l'avaient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda si c'était monsieur qu'il venait voir; il dit que non; et le suisse lui dit que madame n'y était pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes était à sa toilette, qui se coiffait de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusait la porte. Elle n'en savait rien, mais monsieur son mari le savait à merveille. Il avait trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui; c'est pourquoi, résolu qu'elle ne serait pas pour sa femme, le suisse en avait reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avait laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour sans changer d'habit. Il n'avait garde de songer qu'il n'y fallait pas paraître sans les couleurs de sa dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillants, et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce moment à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont; cependant

il remarqua qu'elle avait l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignorait toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savait ce qu'il voulait dire; et, choquée de ce qu'il ne s'humiliait pas, après la réprimande qu'elle comptait qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il fallait qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenait des manières auxquelles on n'était pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses manières étaient donc si nouvelles. « Comme quoi! dit-elle; le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étais à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carrosse, et vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portière, comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après; et vous étant bien amusé, durant la promenade, à prendre du tabac sans songer à moi, vous ne vous en souvenez, au retour, que pour me prier de mon déshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles; aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste. »

Le chevalier de Grammont arriva comme ils en étaient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuait de lui dire qu'ils étaient insolents plutôt que familiers; Matta s'excusait du mieux qu'il

pouvait, mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière, plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avait que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnait ce que les mouvements de tendresse faisaient hasarder, mais qu'on ne pardonnait point les témérités, qui n'étaient fondées que sur la facilité qu'on se promettait de trouver. Matta jura qu'il ne lui avait serré la main que par un excès d'amour; qu'il ne lui avait demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savait pas la manière de demander des grâces; qu'il ne la trouverait pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paraissait dans ce moment, et qu'il la priait de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenterait. La Sénantes ne s'en offensa pas; elle vit bien qu'il ne fallait pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance en écoutant un homme de son caractère; et le chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint-Germain.

Ce n'était pas tout à fait son bon naturel qui le portait à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire; dès qu'il s'aperçut que les penchants de madame de Sénantes devenaient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il fallait s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre tout son temps, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air

de supériorité qu'il avait usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne, et sans les couleurs de sa maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la première visite à M. de Sénantes, au lieu de s'amuser à demander madame; et, pour toute conclusion, lui demanda de quoi diable il s'avisait de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges? « Et pourquoi non? lui dit Matta; ne faudrait-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleu que tu m'avais mis l'autre jour? Eh ! va te promener, mon pauvre chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de Turin; mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes parce que je n'ai que faire à lui, que c'est un animal qui me déplaît et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de vert, d'écrire des billets à ta maîtresse, d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid, et qu'en lui chantant quelque chanson faite du temps de Corizande et de Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi bien que son goût : le tien est de baguenauder en amour; et pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en de-

mandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtemps le personnage d'estafier auprès de sa personne. »

Cette menace était des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvait à son gré, pensait à peu près de même, et ne demandait pas mieux que d'en venir aux preuves; mais Matta s'y prit tout de travers. Il était prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvait se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisait entendre qu'il fallait commencer par endormir le dragon avant de posséder le trésor; cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en était impatient; et lui faisant un jour ses plaintes : « Ayez la bonté, madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour où je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver.— J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais que vous n'y ayez trouvé M. de Sénantes : je n'en suis pas la maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont on voulût rechercher le commerce pour son agrément; au contraire, je conviens que son humeur est assez bizarre, et ses manières peu gracieuses; mais il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse apprivoiser avec

un peu de soin et de complaisance. Il faut que je vous répète un rondeau fait à ce sujet : je l'ai retenu, parce qu'il donne un petit conseil, dont vous userez comme il vous plaira.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,
Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galants,
Ou qui voulez le faire croire :

En équipage, en airs bruyants,
En lieux communs, en faux serments,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez pour plaire aux vieux parents
Toujours en main nouvelle histoire,
Pour les valets force présents;
Mais, eût-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

« — Ma foi, madame, dit Matta, le rondeau dira tout ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen; l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie! poursuivit-il. Quoi! dans ce pays-ci l'on ne saurait voir la femme sans être amoureux du mari? »

Madame de Sénantes trouva cette manière de répondre très-offensante; et comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valait pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvait se

contraindre sur si peu de chose; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avait donné congé à sa maîtresse à peu près dans le même temps; il était tout à fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance; au contraire, ses agréments se multipliaient à vue d'œil. Elle se couchait avec mille charmes, et le lendemain paraissait avec quelque chose de nouveau : la phrase *croître et embellir* semblait n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvait disconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvait pas son compte. Un peu moins de mérite avec un peu moins de sagesse eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutait avec plaisir, qu'elle riait tant qu'il voulait de ses contes, et qu'elle recevait ses billets et ses présents sans scrupule, mais qu'elle en voulait demeurer là. Son adresse l'avait tournée de toutes les manières sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme de chambre était gagnée; ses parents, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étaient jamais plus aises que quand ils le voyaient chez eux; bref, il avait mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livrait la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-German eût été d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avait beau lui dire que la grâce qu'il lui demandait ne coûtait rien; que, puisque ces trésors se trouvaient rarement compris dans le bien qu'une fille apportait en mariage, elle ne trouverait personne qui, par une tendresse éternelle et par une discrétion inviolable, en

fût plus digne que lui. Il lui contait ensuite que jamais mari n'avait su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avait rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalance indifférente d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain, ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit « que comme c'était assez la coutume de son pays de se marier, elle serait bien aise d'en passer par là avant de prendre connaissance de ces distinctions et de ces détails merveilleux qu'elle ne comprenait pas extrêmement et dont elle ne voulait pas de plus grandes explications; qu'elle l'avait bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le suppliait de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étaient point divertissantes pour elle, et qu'elles seraient très-inutiles pour lui. » La belle, qui riait plus volontiers qu'une autre, savait prendre un air fort sérieux dès qu'il en était question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parlait tout de bon; et voyant qu'il lui faudrait un temps infini pour lui faire changer de sentiment, il s'était tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servait plus que pour cacher les desseins qu'il avait sur madame de Sénantes.

Il voyait cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avait eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avait raison, exagéra la perte que

son ami faisait, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda la grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritait pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition; et dès qu'ils furent d'accord ils songèrent aux mesures qu'il fallait prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'était pas fort difficile; Matta n'était point défiant, et le gros Sénantes, auprès de qui le chevalier de Grammont avait déjà fait tout ce que l'autre n'avait pas voulu faire, ne pouvait se passer de lui. C'était beaucoup plus qu'il ne lui demandait; car dès que le chevalier de Grammont était chez madame son mari s'y trouvait par politesse; et pour toute chose au monde il ne les aurait laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savait cependant pas qu'il fût disgracié, continuait à servir sa maîtresse à sa manière. Elle était convenue avec le chevalier de Grammont que les choses iraient en apparence selon le premier établissement; et de cette manière la cour croyait toujours que madame de Sénantes ne songeait qu'à Matta, tandis que son ami ne songeait qu'à mademoiselle de Saint-Germain.

On faisait de temps en temps de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettait toujours, en retirait par hasard quelque chose; et, sous prétexte des lots qu'il gagnait, il achetait mille choses qu'il donnait imprudemment à la Sénantes, et la Sénantes les recevait imprudemment encore. La petite Saint-Germain n'en tâtait plus que bien rarement. Il y a des tracassiers partout. On fit des remarques sur ce pro-

cédé; ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'était pas assez grand pour faire lui-même ses présents à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en serait jamais aperçu : il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers; et, voulant s'en éclaircir: « Il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme; et l'on fait des présents à la maîtresse d'un autre pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes t'est fort obligée de... — C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étais honteux de voir que tu ne t'étais jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse? Fi! que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi! »

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avait un peu mérité; outre qu'il n'était ni assez défiant ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenait aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connais-

sance avec M. de Sénantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite; sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiterait pas; et l'époux, ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendait depuis longtemps, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avait à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; et comme c'était la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'était mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta voulait l'attendre, tant il avait peur de se trouver seul avec M. de Sénantes; mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il serait à eux dès que son jeu serait fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenait le moins. Ce n'était pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer si tôt de cet embarras; et le perfide ne les sut pas plus tôt en campagne qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devaient souper.

La trahison était en beau train; et comme il paraissait à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritait pas autre chose de sa part, elle n'avait pas de scrupule d'en être. Elle attendait donc le

chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables qu'il y avait longtemps qu'elle l'attendait, et qu'elle avait quelque curiosité pour une visite de sa part dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendait pas, ne fût arrivée presque en même temps que celui qu'elle attendait.

Elle était plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avait été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle s'aperçut bientôt qu'elle importunait; et, ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites singeries, qu'elle voyait bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coiffes, son écharpe, et tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissait intérieurement, tandis qu'elle ne cessait de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il était en si bonne compagnie; madame de Sénantes, qui ne se possédait pas mieux que lui, lui dit assez sèchement qu'elle était obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle aurait l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisait point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose; et le chevalier de Grammont, voyant qu'il était inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons

pour prier M. de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie sans l'attendre, parce que le jeu ne finirait pas si tôt; mais qu'il serait à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortirait avant elle; mais ce fut inutilement, et son espion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience et d'agitation, qu'elles étaient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de madame pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passaient à la ville, Matta ne se divertissait pas beaucoup à la campagne. Comme il était prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de Sénantes lui disait ne faisait que lui déplaire. Il maudissait de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procurait. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il fallait se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte était assez délicat sur la bonne chère, qu'il avait le meilleur vin et le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit; et, mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finirait sans avoir rien à démêler avec lui; mais il se trompa.

Dans le temps que le chevalier de Grammont voulait le mettre bien avec M. de Sénantes, il en avait fait un portrait fort avantageux, pour lui donner

envie de le connaître : dans l'étalage de mille autres qualités, connaissant l'entêtement qu'il avait pour le nom d'érudition, il l'avait assuré que Matta était un des savants hommes de l'Europe.

Sénantes avait donc attendu, dès le commencement du souper, quelque trait d'érudition de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu ; mais il était bien loin de compte. Personne n'avait moins lu, et personne n'avait si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne voulait point entrer en conversation, sa bouche ne s'était ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offensant d'un silence qui lui paraissait affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en aurait quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière, pour entamer le sujet.

« Comme vous êtes le galant de ma femme... — Moi ! lui dit Matta, qui voulait faire le discret ; ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu !... — Monsieur, dit Sénantes, vous le prenez là d'un ton qui ne vous convient guère. Car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que madame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos dames de France ; et que nous en avons vu, qui vous valaient bien, qui se sont fait un honneur de la servir... — A la bonne heure ! dit Matta. Je l'en crois très-digne ; et puisque vous le voulez ainsi, je suis son serviteur et son galant pour vous obliger.

« — Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les

belles n'ont des amants que pour accorder des faveurs : désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, et sachez que quand même il en serait quelque chose dans cette cour, je n'en aurais aucune inquiétude. — Rien n'est plus honnête, disait Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? — Voici pourquoi, reprit-il : je connais la tendresse de madame de Sénantes pour moi; je connais sa sagesse envers tout le monde; et, plus que tout cela, je connais mon propre mérite.

« — Vous avez là de belles connaissances, monsieur le marquis, dit Matta; je les salue toutes trois. A votre santé! » Sénantes lui en fit raison; mais, voyant que la conversation tombait d'abord qu'on ne buvait plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyait que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont. Matta, qui le donnait au diable avec ses Allobroges, lui dit qu'il fallait que ce fût du temps des guerres civiles. « J'en doute, dit l'autre. — Tant qu'il vous plaira, dit Matta. — Sous quel consulat? poursuivit Sénantes.... — Sous celui de la Ligue, quand les Guise firent venir les lansquenets en France, dit Matta. Mais que diable cela fait-il? »

M. de Sénantes était passablement prompt, et volontiers brutal; aussi Dieu sait de quelle manière la conversation se serait tournée si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre bon ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'était que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avaient

choqué, l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisait qu'on ne pouvait jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentait encore plus coupable qu'ils ne disaient, prit le tout en patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avait commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation; mais il n'y put mettre la joie, comme il avait coutume. Il était de très-mauvaise humeur; et comme il les pressait à tout moment de sortir de table, M. de Sénantes jugea qu'il avait beaucoup perdu. Matta dit au contraire qu'il avait beaucoup gagné, mais que la retraite avait peut-être été malheureuse, faute de précautions; et il lui demanda s'il n'avait pas eu besoin du sergent Laplace avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passait l'érudition de Sénantes; et de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de Sénantes. Il prit cette complaisance pour son compte; cependant ce n'était pas lui, mais son vin que Matta trouvait à son gré.

Madame Royale, qui connaissait le caractère de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation. Elle appela Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua qu'avant qu'il fût question des Allobroges, M. de Sénantes l'avait voulu quereller, parce qu'il n'était pas amoureux de sa femme.

Cette première connaissance faite de cette manière,

il semblait que toute la bonne volonté que Sénantes avait d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta. Il était tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenait point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'était avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompait toutes ses mesures. Madame de Sénantes en était encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençait à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit si elle l'avait voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentait pour elle, le chevalier de Grammont n'était occupé que des moyens qui pouvaient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il fallait donner à souper chez eux à M. de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'était pour jouer au quinze, et l'assura qu'il aurait beau faire, qu'il mettrait ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avait garde d'y songer, persuadé qu'il serait impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prît, et qu'on le relancerait dans tous les coins de la ville, plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut

donc de rendre le repas agréable, de le faire durer et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il était bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à M. de Sénantes, comme il l'avait résolu le matin, mais que les musiciens s'étaient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda que diable ils voulaient faire de musique, et soutint que cela n'était bon dans ces occasions que pour des femmes qui avaient quelque chose à dire à leurs amants pendant que les violons étourdissaient les autres, ou pour des sots qui ne savaient que dire quand les violons ne jouaient pas. On se moqua de ces raisonnements; la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière que sur la dispute.

Le chevalier de Grammont, voyant qu'il ne fallait pas grand'chose pour lui échauffer la tête, ne demandait pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avait inutilement jeté de temps en temps quelque propos dans la conversation pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse, Sénantes, fort en généalogie, comme tous les

sots qui ont de la mémoire, se mit à faire celle de madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui ne finissaient point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; et, voyant que Matta commençait à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que monsieur disait, et qu'il n'y avait rien de plus beau. « Cela est bien galant, dit Matta; mais, pour moi, j'avoue que si j'étais marié j'aimerais mieux m'informer du véritable père de mes enfants que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. » Sénantes, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusqu'à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demi-heure, que les Grammont venaient d'Espagne. « Eh! que nous importe d'où les Grammont viennent? lui dit Matta. Savez-vous bien, monseigneur le marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir que de savoir trop de choses? »

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparait un argument en forme pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connaissait Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venait à la conclusion du syllogisme : c'est pourquoi, se mettant entre deux, comme leurs voix commençaient à s'élever, il leur dit que c'était se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement, par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain Matta fut à la chasse, le chevalier de Grammont chez le baigneur, et Sénantes à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparait toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassait dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensait à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes qui servait auprès de son altesse, que M. de Sénantes avait eu quelques paroles avec M. de Matta, la nuit précédente en soupant; que l'un était sorti dès le matin, et qu'on ne trouvait point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris quand son altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avaient eu quelques paroles; mais qu'il n'avait pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'était déjà fait, le plus court serait de s'en assurer jusqu'au lendemain; et que si on pouvait les trouver il se faisait fort de les recommander, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'était pas difficile. On apprit chez M. de Sénantes qu'il était à sa maison de campagne. On y fut, on le trouva; l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole qu'il ne sortirait pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendait; il mourait de faim,

et rien ne lui paraissait si déraisonnable que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture : mais il avait donné sa parole ; et, ne sachant ce que cela voulait dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami.

Mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avait trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta, qu'il attendait pour faire bonne chère : il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit qu'il ne croyait pas l'avoir offensé ; mais que, s'il aimait tant le bruit, il le priait de l'assurer que, pour peu que le cœur lui en dit, il aurait contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avait jamais songé ; qu'il savait, au contraire, qu'il l'estimait infiniment ; qu'il fallait que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui, s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avaient servis à table, serait allée chez Madame Royale pour prévenir quelque accident funeste ; qu'il le croyait d'autant plus, qu'il avait souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'était la plus rude épée de France ; comme en effet ce pauvre garçon ne se battait jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

M. de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il était fort son serviteur, qu'il gronderait bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mourait d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura qu'il y allait travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne

point le laisser échapper qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paraissait qu'il mourait d'envie de se battre, et qu'ils en répondaient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; et dès que Matta le vit : « Quel diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je ne connais plus rien aux sottes manières de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? — D'où vient? dit le chevalier de Grammont : c'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurais t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru dont tu ne devrais faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier au soir. On t'a vu sortir de la ville dès le matin, Sénantes quelque temps après : en faut-il davantage pour que son altesse royale se soit crue obligée de prendre ces précautions. Sénantes est aux arrêts; on ne te demande que ta parole; ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'enverrais très-humblement remercier son altesse de la bonté qu'elle a eue de te faire arrêter, puisque ce n'est qu'à ta considération qu'elle s'intéresse dans la chose; je m'en vais faire un tour au palais, où je tâcherai d'éclaircir ce mystère. Cependant, comme il n'y a guère d'apparence que cela se puisse raccommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à souper, car je suis à toi dans un moment. »

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnaissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimait; c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint, au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connaissances que Matta avait faites à la chasse. Ces messieurs avaient voulu venir, sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta, les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitait le chevalier de Grammont, et que, vers la fin du repas, il vit trotter les santés, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, et lui dit, après avoir exigé plusieurs serments de n'en jamais parler, qu'il avait enfin obtenu de la petite Saint-Germain qu'elle le verrait cette nuit; c'est pourquoi il allait quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le priait de leur faire bien entendre qu'il ne les quittait que pour cela, parce que les Piémontais étaient volontiers soupçonneux.

Matta lui promit de s'en acquitter discrètement, lui dit qu'il ferait ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; et, l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plus tôt et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on

venait de lui faire, et de la part qu'il avait au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui possédait tellement ceux qui s'y livraient, qu'ils quittaient tout pour y passer les nuits. Il se moquait tout haut de la fòlie du chevalier de Grammont sur cet article, et tout bas de la crédulité des Piémontais, qu'il trompait si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; et Matta se coucha très-content de ce qu'il avait fait pour son ami. Cet ami cependant jouissait du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avait reçu chez elle, dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnaissance. Ses charmes n'étaient point négligés; et s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis qu'on profite de la trahison, celle-là n'en était pas; et, quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie.

Mais il est temps que nous le tirions de la cour de Savoie pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

Son retour en France ; ses aventures au siége d'Arras, ses réponses au cardinal ; son exil.

Le chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avait acquise ailleurs. Alerte au jeu, actif et vigilant en amour ; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces ; à la guerre, égal dans les événements de l'une et de l'autre fortune : d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à M. le Prince, témoin et, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avait acquise aux fameuses journées de Lens, de Nordlingue et de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme que de pressants motifs, et des ressentiments qui semblaient en quelque sorte excusables, ne laissaient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritait pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre au-

cun reproche sur une conduite qui se justifiait assez d'elle-même, comme il était un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de M. le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentraient en grâce dès qu'ils le voulaient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avaient mis l'État au commencement de sa régence, ne cherchait qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre n'était ni sanguinaire ni vindicative. Ses maximes favorites étaient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remèdes ; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis ; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien ; et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui serait possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornait pas à mille moyens que lui en fournissait l'autorité dont il était revêtu : son industrie n'avait pour objet que le gain. Il aimait naturellement le jeu ; mais il ne jouait que pour s'enrichir, et trompait tant qu'il pouvait pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvait beaucoup d'esprit, et auquel il voyait beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui était permis de mettre en usage les talents que la nature lui avait donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce serait ici le lieu de parler de ses aventures ; mais

qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté pour remplir l'attente de ceux qui en auraient déjà entendu parler? C'est en vain qu'on écrirait mot pour mot ses narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier; et de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée le chevalier emporta l'avantage, et que s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étaient laissé gagner ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres le chevalier de Grammont ne se contraignait guère. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par M. le Prince et par l'archiduc, assiégeait Arras. La cour s'était avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auraient donné par la prise de cette place de la réputation à leur armée : elles en avaient besoin, car celles de France étaient depuis quelque temps en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

M. le Prince soutenait un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettaient; mais comme aux événements de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur était souvent inutile. L'infanterie espagnole ne s'était jamais relevée depuis la bataille de Rocroi; et celui qui l'avait ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, était le

seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avait fait. Mais la jalousie des chefs et la méfiance du conseil lui liaient les mains.

Cependant Arras ne laissait pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyait assez la honte qu'il y avait à laisser prendre cette place à sa barbe et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'était beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. M. le Prince n'était pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et M. le Prince était l'homme du monde qui savait le mieux profiter de ses avantages. L'armée que commandait M. de Turenne, plus faible de beaucoup que celle des ennemis, était pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'était pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiraient d'un mauvais pas, s'effrayait à la vue d'un péril pressant et d'un événement décisif. Il crut que faisant le siége de quelque autre place sa prise dédommagerait de celle d'Arras; mais M. de Turenne, qui pensait tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses alarmes; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Le maréchal, dont la haute réputation lui avait ac-

quis la confiance des troupes, n'avait pas manqué de prendre son parti avant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion était de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on était à la veille d'un événement qui devait terminer, de manière ou d'autre, les alarmes et les espérances; et, tandis que le reste des courtisans raisonnait diversement sur ce qui devait arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avaient autant vu d'occasions que lui semblaient dispensés de ces sortes d'empressements; mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente; il l'assura qu'il lui rapporterait de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser s'il tenait parole; le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse; mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devait rien coûter.

Il partit, à l'entrée de la nuit, avec Caseau, que M. de Turenne avait dépêché vers leurs majestés. Le duc d'York et le marquis d'Humières commandaient sous ses ordres. Le dernier était de jour; et à peine paraissait-il quand le chevalier arriva. Le duc d'York ne le reconnut pas d'abord; mais le marquis d'Humières, courant à lui les bras ouverts : « Je me doutais bien, dit-il, que si quelqu'un nous venait voir de la cour dans une occasion comme celle-ci, ce serait le chevalier de Grammont. Eh bien, poursuivit-il, que fait-on à Péronne ?.... — On y a grand peur, dit

le chevalier. — Et que croit-on de nous? — On croit, poursuivit-il, que si vous battez M. le Prince vous n'aurez fait que votre devoir: et si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous ou des ignorants d'avoir tout risqué sans égard aux conséquences. — Voilà, dit le marquis d'Humières, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes! Veux-tu que nous te menions au quartier de M. de Turenne pour lui en faire part? ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien: tu as couru toute la nuit, et peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente.... — Où prends-tu que le chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner M. le duc d'York; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes. »

La garde avancée n'était qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent: « J'aurais envie, dit le chevalier de Grammont, de pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avancée sur la hauteur. J'ai des amis et des connaissances dans leur armée, dont je voudrais bien demander des nouvelles: M. le duc d'York voudra bien me le permettre. » A ces mots, il s'avança. La vedette, le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvements qu'il avait vu faire au chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point difficulté de

le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parents qu'il avait dans leur armée, et en même temps lui demanda si le duc d'Arschot était au siége. « Monsieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de notre grand'-garde. Il n'y a qu'un moment qu'il était ici avec le prince d'Aremberg, son frère, le baron de Limbec, et Louvigny. — Pourrais-je les voir sur parole? lui dit le chevalier. — Monsieur, dit-il, s'il m'était permis de quitter mon poste, j'aurais l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoyer dire que M. le chevalier de Grammont souhaite de leur parler. » Et, après avoir détaché un cavalier de sa garde vers eux, il revint. « Monsieur, lui dit le chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je suis connu de vous? — Est-il possible, dit l'autre, que M. le chevalier de Grammont ne reconnaisse pas La Motte, qui a eu l'honneur de servir si longtemps dans son régiment?... — Quoi! c'est toi, mon pauvre La Motte! Vraiment j'ai eu tort de ne pas te reconnaître, quoique tu sois dans un équipage bien différent de celui où je te vis la première fois à Bruxelles, lorsque tu montrais à danser les triolets à madame la duchesse de Guise; j'ai peur que tes affaires ne soient pas en aussi bon état qu'elles étaient la campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie dont tu parles. »

Ils en étaient là, quand le duc d'Arschot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir parler. Bientôt arrivè-

rent une infinité d'autres connaissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assemblaient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trêve et sans supercherie, s'allaient mêler en conversation, si par hasard M. de Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit : il accourut ; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avait voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier général : il ajouta qu'il ne comprenait pas comment diable il avait fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avait quittés. « Effectivement, dit M. de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire ; mais il est juste qu'il nous vienne voir, après avoir rendu sa première visite aux ennemis. » Et à ces mots il fit partir un aide-de-camp pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avait de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. M. le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avait point été surpris d'abord qu'on lui eut dit que c'était le chevalier de Grammont. Il avait seulement ordonné à Lussan de rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que M. de Turenne le trouvât bon, comme il n'en douta point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi qu'on avait fait dans celle des ennemis. M. de Turenne estimait sa franchise autant qu'il était charmé

de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour étaient moins pour en apprendre des nouvelles que pour se divertir de la manière dont il lui en conterait les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne voulait être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyait que le cardinal ne lui avait pas ordonnée. M. de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus qu'en cas qu'il réussit il lui ferait tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'était pas fâché que M. le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étaient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile : il avait trop vu pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avait pris la chose ne se pouvait plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; et à l'endroit que M. de Lussan lui avait marqué la veille il trouva M. le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre : « Est-il possible, lui dit-il en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont, et que je le voie dans le parti contraire? — C'est vous-même que j'y vois, répondit le chevalier de Grammont, et je m'en rapporte à vous, monseigneur, si c'est la faute du chevalier de Grammont ou la vôtre que nous ne soyons plus dans le même parti. — Il faut l'avouer, dit M. le Prince, s'il y en a qui

m'ont abandonné comme des ingrats et des misérables, tu m'as quitté, comme j'ai quitté moi-même, en honnête homme qui croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiment, et dis-moi ce que tu viens faire ici, toi que je croyais à Péronne avec la cour? — Le voulez-vous savoir? dit-il. Je viens, ma foi, vous sauver la vie : je vous connais; vous ne sauriez vous empêcher d'être au milieu des ennemis dans un jour d'occasion. Il ne vous faudrait qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être pris les armes à la main, pour être traité par ce cardinal-ci comme votre oncle de Montmorency le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout prêt, en cas de semblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. — Ce ne serait pas la première fois, dit M. le Prince en riant, que tu m'aurais rendu de ces services; quoique le danger fût alors moins grand qu'il pourrait l'être à présent si j'étais pris. »

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. M. le Prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour; et, revenant insensiblement à la conjoncture dont il était question, le chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connaissance qui étaient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourrait voir non-seulement ceux dont il demandait des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchements. Le chevalier de Grammont y consentit, et M. le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous : « Eh bien, cheva-



lier, quand crois-tu que nous te revoyions? — Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirais peut-être pas si on m'en avait fait confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole.— Non, tu ne te démens point, » dit M. le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de M. de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposait à l'attaque des lignes, et ce n'était plus un secret parmi les troupes.

« Hé bien, monsieur le chevalier, on a été bien aise de vous voir? lui dit M. de Turenne, à l'entrée; et M. le Prince vous aura fait bien des questions et des amitiés?—Il en a usé le plus civilement du monde, lui dit le chevalier de Grammont; et, pour me faire voir qu'il ne me prenait pas pour un espion, il m'a mené jusqu'aux retranchements et aux lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. — Et qu'en croit-il? — Il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la petite pointe du jour; car vous autres grands capitaines, poursuivit le chevalier, vous connaissez la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille. »

M. de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnait pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il était bien aise qu'un homme qui avait vu tant d'occasions fût témoin de celle-là, et qu'il comptait pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avait pas trop du reste

de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humières, qui lui donnait à souper, et qui le logeait.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où M. de Turenne, victorieux, vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avait acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il serait superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il était permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. L'armée du roi tira de grands avantages de l'activité qui n'abandonnait le chevalier de Grammont ni en paix ni en guerre, et de sa présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du général, si à propos, que M. de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés s'opposaient à son passage, ensuite des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

Il avait pris pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume huit ou dix maîtres, commandés par un

officier de sa connaissance, persuadé que le plus grand danger serait entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu : et, se retournant vers l'officier, qui le suivait de près : « Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le camp; car moi je vais bientôt passer à toute bride. — Monsieur, lui dit l'officier, j'espère vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté.... — J'en doute, lui dit-il ; car voilà des messieurs qui se disposent à vous venir voir. — Eh ! ne voyez-vous pas, lui répondit cet officier, que ce sont de nos gens qui font repaître leurs chevaux !.... — Non ! mais je vois fort bien que ce sont des cravates de l'armée ennemie. » Et là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montaient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortaient de se disperser pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montait un cheval anglais fort vite : mais s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain était mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les cravates, qui, jugeant que c'était quelque officier de considération, n'avaient eu garde de prendre le change, et s'étaient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commença à l'approcher; car les chevaux anglais, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le cravate avait le mousqueton haut, et lui criait de loin bon quartier. Le chevalier de Grammont, qui voyait qu'on gagnait sur lui, et que, quelques efforts que fît son cheval dans un ter-

rain pesant, il serait joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume pour se jeter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignait. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du cravate, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyait qu'il ne l'attendait que pour se rendre, faisait tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevait son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivaient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce serait, au sortir d'une victoire si glorieuse et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étaient point trouvés; et au lieu d'être reçu en triomphe, et d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il s'était chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation le cravate éternel s'était approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentait toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre et la manière dont on la faisait déplaisaient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue; et, sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandait dans la place avait toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avait encore passé; qu'il lui serait fidèle, et qu'il arrête-

rait tous ceux qui viendraient après lui, excepté les courriers de M. de Turenne.

Il ne lui restait plus qu'à se garantir de ceux qui devaient se mettre à l'affût aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verraient, et porter sa nouvelle à la cour sans la savoir. Il savait que le maréchal du Plessis, celui de Villeroi et Gabouri s'en étaient vantés à M. le cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneraient que tout était perdu; que le chevalier de Grammont était resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise nouvelle, et que, pour eux, ils avaient été poursuivis par des cravates répandus partout depuis la défaite.

Tout réussit comme il l'avait projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gabouri, dont l'empressement avait devancé les deux maréchaux; mais quelques questions qu'on leur fit, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avait déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disaient à l'oreille parmi les courtisans lorsque M. le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritait.

La reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible; mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandait une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnait la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite que les lignes avaient été forcées, que l'armée d'Espagne était battue, et qu'Arras était secouru: « Et M. le Prince, dit-il, est-il pris ?— Non, dit le chevalier de Grammont. — Il est donc mort ? ajouta le cardinal. — Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. — Belle nouvelle ! dit le cardinal, d'un air de mépris. » Et à ces mots il passa dans le cabinet de la reine avec leurs majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'aurait pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnaient ses deux belles questions et la conclusion qu'il en avait tirée.

La cour était remplie des espions de son éminence Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal une partie de ce qu'il avait sur le cœur, et qu'il lui aurait peut-être dit à lui-même. En reprenant son air ironique : « Ma foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zèle et de l'empressement pour les rois et les grands princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que sa majesté m'a fait, vous êtes témoin comme la reine m'a tenu parole; mais pour M. le cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y gagnait

pas plus qu'il n'a fait à la mort de Pierre Mazarin. »

Il y avait là de quoi faire évanouir des gens qui se seraient intéressés sincèrement pour lui; et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres temps; car il la faisait en présence de témoins qui n'attendaient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en était trop persuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir. Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avaient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont était au dîner de leurs majestés, le cardinal y vint; et, s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignait par respect : « Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée est bonne, leurs majestés en sont contentes; et pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez moi nous jouerons, car la reine veut nous donner de quoi, et cela par-dessus le premier marché. »

Voilà de quelle manière le chevalier de Grammont avait osé choquer un si puissant ministre; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avait véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étaient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissait avec toute la cour, et se laissait agréablement

flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal qui lui attira depuis quelques inconvénients sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant la cour revint. Le cardinal, qui sentait bien qu'il n'y avait plus moyen de tenir son maître en tutelle, accablé de soins et de maladies, comblé de trésors dont il ne savait que faire et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourrait pour la France un ministère qui l'avait si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettait sur pied les commencements sincères d'une paix ardemment désirée, les plaisirs et l'abondance commençaient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent longtemps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, et dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres événements, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des en-

droits de ces fragments plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrénées, le mariage du roi, le retour de M. le Prince, et la mort du cardinal, donnaient une autre face à l'État. Toute la France avait les yeux sur son roi. Rien ne l'égalait ni pour les grâces de sa personne ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connaissait pas encore ce génie supérieur qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvements de toutes les cours, étaient attentifs aux premières démarches qu'il ferait. Les plaisirs se promettaient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connaissances nécessaires pour gouverner; et l'ambition ne se flattait de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvaient se disputer le ministère; mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence, en quelque façon nécessaire, avait si longtemps dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu; les courtisans n'approchaient qu'avec vénération du seul objet de leur respect et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguère étaient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontières n'en étaient plus que les gouverneurs. Les grâces, selon le bon plaisir du

maître, s'accordaient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'était plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardait comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son État. Il ne pouvait comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux règles qu'il s'était prescrites, et qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement; mais il louait le Seigneur de ce qu'on n'avait désormais plus d'hommages à rendre ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étaient légitimement dus. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avait pas fléchi devant l'autorité des cardinaux qui s'étaient succédé. Jamais il n'avait encensé le pouvoir arbitraire du premier ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre; mais aussi jamais il n'avait tiré du cardinal de Richelieu qu'une abbaye, qu'on ne pouvait refuser à sa qualité, et jamais il n'avait eu de Mazarin que ce qu'il lui avait gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avait donné de la capacité pour la guerre; mais dans une paix universelle il n'en était plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devait s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avait donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces

projets; et comme il s'était dès lors établi pour maxime de sa conduite de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement, de ne respecter la faveur que lorsqu'elle serait soutenue du mérite, de se faire aimer des courtisans et craindre des ministres, de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il se vit bientôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée.

Le jeu lui fut favorable, mais l'amour ne le fut pas; ou, pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avait le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt était une des filles de la reine-mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avait ôté des amants à la célèbre Méneville. Il suffisait alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse; mais s'il lui parlait plus d'une fois les courtisans se le tenaient pour dit, et ceux qui avaient eu des prétentions ou de l'amour retiraient très-humblement l'un et l'autre pour ne lui offrir plus que des respects. Mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valait rien dans cette occasion.

Il n'avait jamais songé à elle; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître il crut qu'elle méritait la sienne, et, s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses per-

sécutions ; il ne se rebuta point pour ses mauvais traitements ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigerait ; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut éloigné de la cour ; et, ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettait le plus, la présence et la vue de son maître, après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce et quelques petites imprécations contre celle qui la causait, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la cour d'Angleterre : caractère des personnes de cette cour.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation avait déjà fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'État se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paraît utile devient permis ; et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchait la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hollande, d'autres puissances envoyaient une célèbre ambassade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'était ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté, dont elle est si jalouse; et Cromwell, maître de la république, sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, était au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée de ses affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale; tout cela n'offrait que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde; et le chevalier de Grammont ne rapporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées, qu'il n'avait pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paraissait encore partout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtait le plaisir d'un gouvernement naturel, et semblait respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avait exclu jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisait en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avait près de deux ans qu'il était rétabli lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre;

et les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'était une belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattait son goût; et si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant d'en parler il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre telle qu'elle était alors.

La nécessité des affaires avait exposé Charles II dès sa première jeunesse aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du roi son père ne lui avait laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgrâces. Elles l'accueillirent partout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie qu'il s'était soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avait de grand pour la noblesse ou pour la fidélité l'avait suivi dans son exil; et ce qu'il y avait de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composait une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentiments, ne trouvèrent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenait lieu d'éducation; et l'on ne voyait que de l'émulation parmi eux, sur la gloire, sur la politesse et la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre était repassé deux ans avant le

temps dont on parle pour monter sur un trône qu'il devait, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'était renouvelée à son couronnement. La mort du duc de Glocester et celle de la Princesse Royale, qui la suivit de près, avaient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin pour se préparer à la réception de l'infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisait pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il était à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne le cédait à personne ni pour la taille ni pour la mise. Il avait l'esprit agréable, l'humeur douce et familière. Son âme, susceptible d'impressions opposées, était compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès. Il était capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étaient pas. Son cœur était souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le duc d'York était d'un caractère bien différent. On lui attribuait un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa parole, et l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des lois de la jus-

tice, il passait pour ami fidèle et pour implacable ennemi.

Sa morale et sa justice, quelque temps combattues par la bienséance, en avaient enfin triomphé, en reconnaissant mademoiselle Hyde, fille d'honneur de madame la Princesse Royale, qu'il avait secrètement épousée en Hollande. Son père, dès lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité, mais il avait encore plus de présomption.

Le duc d'Ormond avait la confiance et l'estime de son maître. Il en était digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et par les biens qu'il avait abandonnés pour suivre la fortune de Charles II. Les courtisans même n'osèrent murmurer de le voir grand maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'était justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières ; et comme le maréchal de Grammont, c'était l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans étaient en Angleterre ce qu'on les a vus en France ; l'un était plein d'esprit et de feu, dissipait sans éclat les biens immenses où il était rentré ; l'autre, d'un génie médiocre, s'était élevé de rien à une fortune considérable, et semblait l'augmenter en perdant au jeu et en tenant une grosse table.

Le chevalier de Berkeley, depuis comte de Falmouth, était confident et favori du roi, commandait

la compagnie des gardes du duc d'York, et le gouvernait lui-même. Il n'avait rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit était à peu près de même; mais ses sentiments étaient dignes de la fortune qui l'attendait, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une âme; il n'avait pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'était employé qu'à lui faire récompenser les services ou répandre des grâces sur le mérite : si poli dans le commerce, qu'il paraissait humilié par la faveur; et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Le fils du duc d'Ormond et ses neveux avaient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoraient pas depuis son retour. Le comte d'Arran avait une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Ossory, son frère aîné, n'avait pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation et de probité.

L'aîné des Hamilton, leur cousin, était l'homme de la cour qui se mettait le mieux. Il était bien fait de sa personne, et possédait ces talents heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'était le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus régulière pour son maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansait mieux, et personne n'était si coquet : mérite qu'on comptait pour quelque chose dans une cour qui ne respirait que les fêtes et la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé

dans la suite la place de mylord Falmouth; mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sydney, moins dangereux qu'il ne le paraissait, avait trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçait sa figure; mais c'était le petit Jermyn sur qui pleuvaient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avait dès longtemps adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bonhomme tenait à Paris, tandis que le roi son maître mourait de faim à Bruxelles, et que la reine-mère, sa maîtresse, ne faisait pas grande chère en France.

Jermyn, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avait pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange. Les pauvres courtisans du roi, son frère, n'avaient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple; car, quoiqu'il fût brave et bien gentilhomme, il n'avait ni actions d'éclat ni naissance distinguée pour lui donner du relief; et pour sa figure, il n'y avait pas de quoi se récrier. Il était petit; il avait la tête grosse et les jambes menues. Son visage n'était pas désagréable; mais il avait de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avait pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employait tantôt pour

la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentait. Voilà sur quoi se fondait un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise toute la première. Mademoiselle Hyde avait fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'était établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Jermyn les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie était encore plus faiblement soutenue; l'entêtement continua. La comtesse de Castelmaine, vive et connaisseuse, suivit le faux brillant qui l'avait séduite; et, quoique détrompée sur une vogue qui promettait tant et qui tenait si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avait bien placé la constance pour la première fois.

Tels étaient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvait s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étaient cette même comtesse de Castelmaine, depuis duchesse de Cléveland, madame de Chesterfield, madame de Shrewsbury, mesdames Roberts, madame Midleton, mesdemoiselles Brook, et cent autres du même éclat, qui brillaient à la cour; mais c'étaient mademoiselle d'Hamilton et mademoiselle Stewart qui en étaient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat, ni par

sa présence ni par sa suite. Cette suite était alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours, de six monstres qui se disaient filles d'honneur, et d'une duègne, autre monstre, qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étaient Francisco de Mélo, frère de la Panétra; un certain Taurauvédez, qui se faisait appeler dom Pédro Francisco Corréo de Silva, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il était beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles et quelques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Silva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritait d'une nymphe portugaise qu'il lui avait enlevée, aussi bien que deux de ses noms, et qui était plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avait outre cela six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonctions, qui s'appelait le barbier de l'infante. Catherine de Bragance n'avait garde de briller dans une cour charmante où elle venait régner. Elle ne laissa pas d'y réussir dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès longtemps connu dans la famille royale et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connaissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parlaient toutes assez pour s'expliquer; et toutes entendaient

le français assez bien pour ce qu'on avait à leur dire.

La cour était toujours grosse chez la reine; elle l'était moins chez la duchesse, mais elle y était plus choisie. Cette princesse avait l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avait dans l'un ou dans l'autre sexe était distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisait considérer comme née dans un rang qui la mettait si près du trône. La reine-mère était de retour après le mariage de Madame, et c'était dans sa cour que les deux autres se rassemblaient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avaient pas encore vu furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avait attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avait un peu décrié les Français; car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avait vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressemblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodait à leurs coutumes, mangeait de tout, louait tout, et s'accoutumait facilement à des manières qu'il ne trouvait ni grossières ni sauvages; et, faisant voir une complaisance naturelle au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédom-

mageait agréablement de ce qu'on avait souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, et fut de ses plaisirs. Il jouait gros jeu, et ne perdait que rarement. Il trouvait si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyait le plus souvent, qu'il ne lui paraissait pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offrait partout aux divers penchants qui l'entraînaient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée pour l'accompagner dans son exil.

Il était tous les jours retenu pour quelque repas; et ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours avant celui qu'ils devaient lui donner à manger. Ces empressements devinrent fatigants à la longue; mais comme ces devoirs semblaient indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étaient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accablaient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendait du jeu, c'est-à-dire qu'elle était fort incertaine; mais on y mangeait délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux qui s'entendaient en bonne chère, qui ne servaient pas mal, et qui volaient encore mieux.

La compagnie n'était pas nombreuse à ces petits repas, mais elle était choisie. Ce qu'il y avait de meilleur à la cour en était d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenait le plus pour ces occasions n'y manquait jamais : c'était le célèbre Saint-Évremond,

historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées*; exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avait conduit en Angleterre quelque temps avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le temps de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont était dès ce temps-là son héros. Ils avaient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Évremond, moins occupé des entêtements frivoles, faisait de temps en temps de petites leçons au chevalier de Grammont; et par des réflexions sur le passé tâchait de le redresser sur le présent, ou de l'instruire sur l'avenir.

« Vous voilà, lui disait-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les délices d'une cour toute jeune, toute vive et toute galante. Pas une partie de plaisir que le roi ne vous y mette; vous jouez du matin jusqu'au soir, ou pour mieux dire, du soir au matin, sans savoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque au delà de vos souhaits, malgré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement.

« Voilà sans doute la plus heureuse situation du monde. Tenez-vous y, chevalier, et n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux

péchés. Fuyez l'amour en cherchant les autres plaisirs. Il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent. Vous savez ce que la galanterie vous coûte. Tout le monde ici n'en sait pas tant que vous. Jouez fort et ferme, et réjouissez la cour par votre agrément. Divertissez le roi par votre esprit et vos récits singuliers; mais fuyez des engagements capables de vous ôter ce mérite, et de vous faire oublier que vous êtes étranger et banni dans cet heureux séjour.

« La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous devenu si votre dernière disgrâce vous eût accueilli dans ces épuisements d'argent où nous vous avons vu? Ménagez ce dieu nécessaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutôt de ne vous plus voir à la cour de France, que vous ne vous lasserez de celle-ci; mais, quoi qu'il en soit, faites provision d'argent. Quand on en a beaucoup on se console de son exil. Je vous connais, mon cher chevalier : s'il vous vient en tête de séduire une femme, ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos présents et pour vos corruptions. Non, le jeu, tout favorable qu'il puisse vous être, ne vous saurait tant faire gagner que l'amour vous fera perdre si vous y succombez.

« Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous distinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, et, pour l'agrément de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne se trouverait-il pas au pied de la lettre; mais ce sont de beaux endroits; et puisqu'on vous les passe, ne vous montrez point ici par d'autres : car en amour

vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom d'amour à vos façons de faire.

« — Mon petit faquin de philosophe, dit le chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Normandie.....
— Est-ce que je mens? poursuivit Saint-Évremond. N'est-il pas vrai que dès qu'une femme vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un autre; et le second, de la faire enrager? car de vous en faire aimer n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelque autre. Une maîtresse qui n'aurait pas d'amants serait sans appas pour vous, et sans prix pour elle, si elle en avait. Tous les lieux par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples? Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin; du tour que vous fîtes à Fontainebleau, au courrier de la princesse Palatine, que vous volâtes sur le grand chemin? Et ce bel exploit n'était que pour vous mettre en possession de quelques marques de sa tendresse pour un autre et pouvoir lui donner de la confusion et des inquiétudes par des reproches et des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

« Qui jamais avant vous s'était avisé de se mettre en embuscade sur un degré, pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer par le pied, à moitié monté dans la chambre de sa maîtresse? Cependant voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le duc de Buckingham, lorsqu'il se glissait la nuit chez..., et cela sans être seulement son rival. Que de grisons en campagne pour la d'Olonne! Que de stratagèmes, de super-

cheries et de persécutions pour la comtesse de Fiesque! elle qui peut-être vous eût été fidèle si vous l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquités serait infini) permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici? N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inspiré la tracasserie jusque dans les amusements galants de votre maître? Soyez donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places sont prises auprès des beautés de la cour; et de quelque docilité que soient les Anglais à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point gens à s'accoutumer aux inconstances d'une maîtresse ni à souffrir patiemment les avantages d'un rival. Laissez-les en repos, et ne vous faites point inutilement haïr.

« Vous ne réussirez point auprès de celles qui ne sont point mariées. On veut ici des desseins sérieux et des fonds de terre. Vous avez aussi peu des uns que des autres. Chaque pays a ses manières : en Hollande les filles sont de facile accès et de bonne composition; et dès qu'elles sont mariées, ce sont autant de Lucrèces; chez vous les femmes sont coquettes avant le mariage et beaucoup plus après; mais pour ici, c'est un miracle quand une fille écoute sur un autre ton que celui du sacrement, et je ne vous crois pas encore assez abandonné du Seigneur pour y songer. »

Tels étaient les sermons de Saint-Évremond. Mais il avait beau prêcher, le chevalier de Grammont ne l'écoutait que pour le plaisir; et, quoiqu'il convînt des vérités, il faisait peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en

ce temps-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Midleton fut la première qu'il attaqua. C'était une des plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour; assez coquette pour ne rebuter personne, assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenait au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, et choisit un de ses amants pour son confident.

Cet amant, qui avait bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranelagh d'aujourd'hui, et s'appelait Jones en ce temps-là. Ce qui l'engageait à servir le chevalier de Grammont était le dessein de traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençait à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre comme il l'avait souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne; lettres et présents trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut, on se laissa lorgner, on répondit même; mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenait volontiers, mais qu'elle ne donnait que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avait une des filles d'honneur de la reine qui s'appelait Warmestré; c'était une beauté toute différente de l'autre. La Midleton, bien faite, blonde et blanche, avait dans les manières et le discours quel-

que chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre; et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres; et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté.

L'autre était brune. Elle n'avait point de taille, encore moins d'air; mais, avec des couleurs très-vives, c'étaient des yeux pleins de feu, des regards agaçants, qui n'épargnaient rien pour engager, et qui promettaient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentait à ce qu'ils promettaient de plus téméraire.

C'était entre ces deux déités que flottaient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses présents étaient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences et autres menues denrées d'amour, arrivaient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants et belles guinées de Dieu, cela se trouvait en espèces dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodaient comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de mademoiselle Stewart commençait alors à faire du bruit. La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardait. Mais, au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau

goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût, par cet amusement, détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avait avec Jermyn. Elle ne se contentait pas de paraître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençait à s'apercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnait au roi; et, dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenait souvent à coucher. Le roi, qui ne manquait guère à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquait guère d'y trouver aussi mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attraits dans un nouvel entêtement : cependant, l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état, sûre, quand bon lui semblerait, de triompher de tout ce que ces occasions auraient eu de plus avantageux pour la Stewart; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyait ce manége sans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il était attentif aux penchants du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'était une figure de plus d'éclat qu'elle n'était touchante. On ne pouvait guère avoir moins d'esprit ni plus de beauté. Tous ses traits étaient beaux et réguliers; mais sa taille ne l'était pas. Cependant elle était menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avait de la grâce, dansait bien, parlait le français mieux que sa langue naturelle; elle

était polie, possédait cet air de parure après lequel on court, et qu'on n'attrape guère, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisaient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnaient du bon temps au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde tenait un rang considérable parmi les beautés qu'une prévention aveugle avait coiffées du mérite de Jermyn. Elle venait d'épouser un homme qu'elle avait aimé. Par ce mariage elle était belle-sœur de madame la duchesse : brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit. Cependant elle crut que tant qu'on ne parlerait point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne seraient rien pour sa gloire; et ce fut pour y mettre la dernière main qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle était d'une taille médiocre; elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avait tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise; et quand elle lorgnait on eût dit qu'elle faisait quelque chose de plus.

Jermyn la reçut d'abord; mais, ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'était beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes, mais ce n'était rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, était en vogue à Londres en ce temps-là. Sa disposition et sa force charmaient en public : on voulait voir ce que c'était

en particulier; car on lui trouvait dans son habit d'exercice une tout autre conformation et bien d'autres jambes que celles du fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendaient celles du public et ce que publiaient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la comtesse; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satyre s'exerçait à ses dépens, on se battait tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en était guère plus chiche qu'elle. C'était madame de Shrewsbury.

Le comte d'Arran, qui l'avait servie des premiers, n'avait pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettait son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvait se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvait se plaindre d'en avoir été mal reçu. Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eût pas fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avait pas le temps. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal à propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amants.

Thomas Howard, frère du comte de Carlisle, en était un. Il n'y avait point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid et que ses manières parussent douces et pacifiques, personne n'était ni plus fier ni plus emporté. La Shrewsbury, donnant tête baissée dans les premières agaceries

de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle voulait le ménager, elle consentit à recevoir une collation, qu'il lui avait si souvent proposée qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin, nommé Spring-Garden, devait être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti sous main. Howard avait une compagnie dans le régiment des gardes; et un des soldats de cette compagnie jouait assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête, et Jermyn se trouva dans le jardin comme par hasard : enflé de ses premières prospérités, il s'était mis sur son air de vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros, mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas Jermyn de monter au premier signe qu'elle lui fit; et, ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'était pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie à railler le repas et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'était pas grand railleur; mais, comme il était encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Jermyn, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à madame de Shrewsbury, et ne la quitta qu'après le repas.

Il se coucha fier de ce triomphe, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second, Gilles Rawlings, homme de bonne fortune et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour : le pauvre Rawlings y fut tué tout roide, et Jermyn, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupait la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenait, le chevalier de Grammont eut avis par Jones, son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressait auprès de la Midleton. C'était Montagu, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, et par d'autres talents qui sont comptés pour quelque chose quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en fallait pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédients pour troubler le repos d'un rival et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres et de lui redemander son argent avant de commencer à la tourmenter; mais, rejetant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisait, il était sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment plus de ressentiment contre

la Midleton, plus d'empressement pour la Warmestré, plus d'inconstance, plus de vœux flottants. Cet objet les fixa tous, et de ses anciennes habitudes il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire; mais il vit bien que pour réussir il fallait s'y prendre tout autrement qu'il n'avait fait jusque alors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupait une maison grande et commode près de la cour. Celle du duc d'Ormond n'en bougeait. Ce qu'il y avait de plus distingué dans Londres s'y trouvait tous les jours. Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de temps ailleurs; mais après avoir fait cette connaissance il n'en chercha plus.

Tout le monde convenait que mademoiselle d'Hamilton était digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'était meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

Le chevalier de Grammont devient amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Aventures d'un bal de la reine. Voyage du valet de chambre Termes à Paris.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Midleton, comme on a dit, allait éprouver comme il s'y prenait pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savait pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avait bal. Elle y était; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y était aussi. Le hasard avait fait que de toutes les belles personnes de la cour c'était celle qu'il avait le moins vue et celle qu'on lui avait le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'intretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa ses yeux furent sur elle; et dès ce moment plus de ressentiment contre la Midleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge et les plus beaux bras du monde. Elle était grande, et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements. C'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et l'air de coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni; les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauraient imiter, formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands; mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les grâces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y

eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit était à peu près comme sa figure. Ce n'était point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchait à briller dans la conversation. Elle évitait encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, elle disait ce qu'il fallait, et pas davantage. Elle avait tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant, et, sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle était réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentiments étaient pleins de noblesse, fiers à outrance quand il en était question. Cependant elle était moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de le dire, elle ne pouvait manquer de se faire aimer; mais, loin de le chercher, elle était difficile sur le mérite de ceux qui pouvaient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont était persuadé de ces vérités, plus il s'efforçait de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère et toute nouvelle, le faisait écouter; mais il était embarrassé de ce que les présents, qui faisaient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étaient plus de saison dans celle dont il fallait désormais se servir.

Il avait un vieux valet de chambre, nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avait coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé; mais depuis la disgrâce de la Middleton et l'aventure de la

Warmestré, le seigneur Termes n'était plus employé que pour les habits que son maître faisait venir de Paris, et ne s'acquittait pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va le voir.

La reine avait de l'esprit, et mettait tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, surtout lorsqu'elle devait en être.

Elle avait imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer; et durant ce temps on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devaient en être n'étaient guère plus tranquilles; cependant mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvait donner aux impertinentes de la cour. Il y en avait deux qui l'étaient par excellence. L'une était madame de Muskerry, femme de son cousin germain; et l'autre était une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appelait Blague.

La première, que son mari n'avait pas assurément épousée pour ses beaux yeux, était faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblés de celles de la fortune. Elle avait la taille d'une femme grosse, sans l'être; mais elle boitait avec plus de raison, car de deux jambes infiniment courtes,

elle en avait une qui l'était beaucoup plus que l'autre ; un visage assortissant mettait la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blague était une autre espèce de ridicule. Sa taille n'était ni bien ni mal ; son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait partout, avec de petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ses attraits, elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs ; mais elle s'y serait tenue en vain sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel semblait les avoir faits l'un pour l'autre. Il avait tout ce qu'il faut dans l'extérieur et dans les manières pour éblouir une créature de son caractère. Il parlait éternellement sans rien dire, et renchérissait dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressait à elle ; et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blague n'avaient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se voulaient ; cependant ils n'en étaient qu'aux muets interprètes, quand mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtements de cette dernière étaient la danse et la parure. La magnificence des habits n'était pas soutenable avec sa figure ; mais, quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquait pas un bal de la cour, et la reine avait assez de complaisance pour le public pour ne jamais manquer de la faire danser ; mais il n'y eut pas moyen de la mettre

d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Muskerry séchait d'impatience pour les ordres qu'elle attendait.

Ce fut sur cette inquiétude, dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyait des billets à celles qu'elle nommait, dans lesquels la manière dont elles devaient se mettre était marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil était composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissaient volontiers aux dépens de ceux qui le méritaient. Après avoir consulté quelque temps, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord Muskerry ne faisait que de sortir d'avec elle quand elle le reçut. Il était fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui était pas tant à charge, que celui qu'elle se donnait dans toutes les occasions qui s'en présentaient. Il se crut en sûreté dans celle dont il est question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connaissait la fureur dont sa femme se donnait en spectacle par sa danse et par sa parure, il venait de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine aurait la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avait entre sa figure et celle des

personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeait pas à lui donner.

Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avait détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitait ardemment; et sitôt qu'il fut sorti son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de sa majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquaient au Levant de quelle manière les dames de qualité s'habillaient à Babylone.

Le panneau qu'on tendait à mademoiselle Blague était d'une autre espèce. Elle était d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on voulait.

Brisacier, qu'elle en croyait dûment atteint, avait l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantait faux avec méthode, et mettait sans cesse en avant l'un et l'autre de ses talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtait, autant qu'il pouvait, par les louanges qu'il donnait à sa voix et à son esprit.

La Blague, qui n'entendait presque point le français, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantait ne faisaient mention que de blondes, et que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humiliaient par reconnaissance et par pudeur. Ce fut

sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague dès qu'il en serait temps.

Pendant que ces petits projets se formaient, le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là; cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous promets de bons offices auprès de la petite Stewart. » Il le disait, parce qu'on venait de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commençaient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie; et, l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : « Monsieur le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laisse le choix des nations.... — Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais, sans cela, quelque envie de me mettre à la romaine; mais de peur de me faire des affaires avec le prince Robert, qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre contre mylord Thanet, qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer d'affaire : de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra

bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain matin; et si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade.

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; et son maître, redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments, dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton' et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étaient fort à la mode dans ce temps-là. Elle en avait quelques paires par hasard. Elle en envoya une à mademoiselle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, et elle y joignit ce billet :

« Vous étiez l'autre jour plus charmante que toutes « les blondes de l'univers. Je vous vis hier encore « plus blonde que vous ne l'étiez ce jour-là. Si vous « continuez, que deviendra mon cœur? Mais il y a « longtemps qu'il est la proie de vos yeux marcas- « sins? Serez-vous demain de la mascarade? Mais « peut-il y avoir des charmes dans une fête où vous « ne seriez pas? N'importe, je vous reconnaîtrai, dans « quelque déguisement que vous soyez. Mais je serai « mieux éclairci de mon sort par le présent que je vous » envoie. Vous porterez des nœuds de ce ruban à « vos cheveux, et ces gants baiseront les plus belles « mains du monde. »

Ce billet avec le présent furent rendus à la Blague avec le même succès qu'on avait fait tenir celui de Babylonienne à madame de Muskerry. On venait d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette madame de Muskerry lui vint rendre visite : elle paraissait fort affairée. L'heure commençait à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : « Je vous demande le secret, dit la Muskerry, pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes sont faits? Ne vous y fiez pas trop, ma chère cousine. Mylord Muskerry, qui devant notre mariage aurait passé les jours et les nuits à me voir danser, s'avise à présent de me le défendre, et dit que cela ne me convient pas. Ce n'est pas tout; il m'en a si souvent rebattu les oreilles au sujet de la mascarade, que je suis obligée de cacher l'honneur que la reine m'a fait de me nommer. Cependant je suis étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit me mener. Mais si vous saviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi se mettre en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai souffert depuis le temps qu'on m'a nommée : outre que ce qu'il m'en coûte passe toute imagination. »

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avait fait qu'augmenter à mesure que mademoiselle d'Hamilton l'avait supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit que tous les maris étaient à peu près de même ; qu'il ne fallait pas s'embarrasser de leurs fantaisies ; qu'elle ne savait

pas qui devait la mener dans la mascarade; mais que, puisqu'elle était nommée, celui qui l'était avec elle ne lui manquerait pas; qu'elle ne comprenait pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque, qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempaient dans le complot riaient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'Hamilton, quand mylord Muskerry leur en fit une à son tour; et, tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart: « Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain? — Non, dit-elle. Pourquoi? — Parce que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sais bien qu'elle n'est pas de la mascarade: j'y ai mis bon ordre; mais, comme elle a le diable au corps pour la danse, je meurs de peur qu'elle ne se donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions. Encore si c'était parmi la bourgeoisie, dans quelque lieu retiré, je n'en serais pas en peine! »

On le rassura le mieux qu'on put; et l'ayant congédié sous prétexte de mille choses qu'on avait à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price, fille d'honneur de madame la duchesse. C'était justement ce qu'elle cherchait. Il y avait quelque temps que cette fille et la Blague se harpillaient au sujet de Dongan, que la Price avait enlevé à cette dernière. La haine subsistait encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devaient assister, et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avait encore une paire de gants pareils à celle qu'elle avait envoyée à la Blague; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui semblait fait exprès pour elle, brune comme elle était. La Price lui en fit mille remerciments, et lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaisir, dit mademoiselle d'Hamilton; mais si vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis de Brisacier à cette pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan. Je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit : vous parlez français; et pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'aurait que faire d'y prétendre. »

Il n'en fallut pas davantage. La Blague n'était que ridicule et coquette. Mademoiselle Price était ridicule et coquette et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville, qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée

qu'on pût voir, son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé?.... — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci.... — Comment, Dieu merci? dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Hé bien, monsieur le faquin! lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor ...., dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que M. le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? — Je l'avais, dit-il, empa-

queté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, monsieur! me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé : que vous dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh, vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais hier au matin, et voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant auprès de Calais! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il; et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre. »

Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter.

Le roi se tenait les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont, reprenant la parole : « A propos, sire, dit-il, j'oubliais de vous dire que, pour augmenter

ma mauvaise humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortais de ma chaise, par un diable de fantôme en masque, qui me voulait à toute force persuader que la reine m'avait ordonné de danser avec elle ; et comme je m'en suis défendu le moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, et m'a prié de l'envoyer prendre incessamment. Ainsi, votre majesté ne ferait point mal de donner ses ordres pour cela ; car elle s'est mise en embuscade dans un carrosse pour saisir tous les passants à la porte de White-Hall, Au reste, je vous puis dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il faut qu'elle ait plus de soixante aunes de gaze et de toile d'argent autour d'elle, sans compter une espèce de pyramide sur la tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avaient part à l'aventure. La reine assura que tout ce qu'elle avait nommé pour le bal était présent; et le roi, après quelques moments de réflexion : « Je parie, dit-il, que c'est la duchesse de Newcastle. — Et moi, dit mylord Muskerry, s'approchant de mademoiselle d'Hamilton, je parie que c'est une autre folle; car je me trompe fort si ce n'est pas ma femme. »

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'était, et qu'on la fît venir. Mylord Muskerry s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. La plaisanterie aurait été beaucoup plus loin qu'elle n'avait prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que des danses sérieuses. Cependant il y avait dans cette assemblée d'aussi bons danseurs et d'aussi belles danseuses qu'il y en eût au monde; mais, comme le nombre n'en était pas grand, on quitta les danses françaises, pour se mettre aux contredanses. Quand ceux qui étaient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on se reposerait. Les filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étaient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le temps de prêter quelque attention à la Blague, et l'on trouva que le billet qu'on lui avait fait rendre de la part de Brisacier faisait son effet. Elle était arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étaient farcis de ce ruban couleur de citron, qu'elle y avait mis par complaisance; et pour éclaircir Brisacier de son sort, elle portait souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il était question. Mais si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendait plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle, de point en point, le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie; car sa rivale n'avait pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avait insinué la veille; et Brisacier n'avait pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuait de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price était ronde et ragote, et par conséquent

ne dansait point. Le duc de Buckingham, qui mettait le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvait, vint le prier de la part du roi de mener la Blague, sans savoir ce qui se passait alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit, sur le mépris qu'il avait pour les contredanses. La Blague crut que c'était elle qu'on méprisait; et, voyant qu'il s'était remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisait. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète; car bientôt arriva mylord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avait fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'Hamilton que c'était la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avait jamais été; qu'il avait eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles : peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout riait au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupait. Il n'était pas sans rivaux; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'il était sans inquiétude. Il connaissait leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amants le plus considérable et le moins déclaré était le duc d'York; mais il avait beau s'en cacher, la cour était trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de

déclarer des sentiments qu'il ne convenait pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre; mais il lui parlait tant qu'il pouvait, et la lorgnait d'assiduité. Comme la chasse était son plaisir favori, cet exercice l'occupait une partie du jour. Il en revenait d'ordinaire assez fatigué; mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveillait, quand elle se trouvait chez la reine ou chez la duchesse. C'était là que, n'osant lui parler de ce qu'il avait sur le cœur, il l'entretenait de ce qu'il avait dans la tête; il lui contait des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux; lui faisait un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes; après quoi ses yeux lui disaient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation : car ces tendres truchements ne laissaient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardait rien moins que sérieusement, et dont elle prenait la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avait du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russell, oncle et neveu, étaient deux autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle avait bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avaient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avait

pas longtemps que l'on avait quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Russell, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu, qui le rendit remarquable. Il l'était encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus longtemps après leur suppression universelle : mais ce qui surprenait le plus était un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y était avec l'amour.

Son neveu n'était alors que cadet de la famille ; mais la succession de son oncle le regardait, et, quoiqu'il en eût besoin pour son établissement, et qu'il eût encore plus besoin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Midleton le traitait avec assez de préférence ; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'aurait rien eu de choquant s'il l'eût laissée dans son naturel ; mais il était guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant un peu plus ennuyant quand il parlait.

Le chevalier de Grammont en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageait de plus en plus, sans former d'autres projets ni concevoir d'autres espérances que celles de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardait que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe en jugea tout autrement en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnifi-

cence et de soins, il avait regret aux heures qu'il donnait au jeu; qu'il ne cherchait plus ces longues et agréables conversations qu'ils avaient d'ordinaire ensemble; et que ce nouvel empressement l'enlevait partout à lui-même.

« Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez depuis quelque temps les beautés de la ville et leurs amants bien en repos. La Middleton fait impunément de nouvelles conquêtes; et de vos présents vous souffrez qu'elle vous crève les yeux sans la moindre avanie. La pauvre Warmestré vient d'accoucher tranquillement au milieu de la cour sans que vous en ayez soufflé. Je l'avais bien prévu, monsieur le chevalier, vous avez fait connaissance avec mademoiselle d'Hamilton; et, chose qui ne vous était jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux. Mais voyons un peu ce qui peut vous en arriver. Je ne pense pas, en premier lieu, que vous espériez de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa naissance et par son mérite, que si vous étiez en possession des titres et des biens de votre maison, vous seriez excusable de vous présenter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général : car, si vous ne voulez que de l'esprit, de la sagesse et les trésors de la beauté, vous ne sauriez mieux vous adresser. Mais pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne sauriez vous adresser plus mal; car votre frère de Toulongeon, de l'humeur dont je le connais, n'aura pas la complaisance de se laisser mourir pour favoriser vos prétentions.

« Mais posons le cas que vous ayez tout le bien qu'il faudrait pour l'un et pour l'autre, et c'est beaucoup

dire, connaissez-vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie de cette princesse, sur un pareil engagement? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre? Le duc de Richemond l'a recherchée des premiers; mais, quoiqu'il fût amoureux, il était intéressé. Cependant le roi, voyant qu'il ne tenait qu'au bien, prit sur lui cet article, en considération du duc d'Ormond, du mérite et de la naissance de mademoiselle d'Hamilton, et des services de monsieur son père; mais mademoiselle d'Hamilton, choquée qu'un homme qui faisait l'amoureux eût marchandé, faisant d'ailleurs réflexion sur son caractère dans le monde, n'a pas jugé qu'il fût assez important d'être duchesse de Richemond, au hasard de ce qu'il y aurait à craindre d'un homme brutal et débauché.

« Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de son oncle et l'éclat de sa propre réputation, n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle jamais voulu seulement regarder Henri Howard, qui est à la veille d'être le premier duc d'Angleterre, et qui possède actuellement tout le bien de la maison de Norfolk? Je tombe d'accord que c'est un bœuf; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne passerait pas par-dessus la pesanteur de son esprit et le peu d'agrément de sa figure, pour être, avec 300,000 livres de rente, la première duchesse du royaume?

« Pour achever en peu de mots : mylord Falmouth m'a dit lui-même qu'il l'avait toujours regardée comme la seule chose qui manquait à son bonheur; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa fortune, il n'avait osé lui déclarer ses sentiments; qu'il se sentait assez de faiblesse ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul consentement de ses parents, et, quoique

les premiers refus des belles ne fussent comptés pour rien, il savait de quel air elle recevait ceux dont la personne ne lui était point agréable.

« Après cela, monsieur le chevalier, voyez de quelle manière vous prétendez vous y prendre; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus : et plus vous le serez, moins serez-vous capable des réflexions que vous pourriez faire à présent.

« — Mon pauvre philosophe, répondit le chevalier de Grammont, tu sais bien le latin, tu fais des vers, tu sais la marche et tu connais la nature des étoiles du ciel; mais pour les astres de la terre, tu n'y connais rien. Tu ne m'as rien appris de mademoiselle d'Hamilton que le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les ostrogoths dont tu viens de parler. Si elle en avait voulu, je n'en voudrais pas, quoique je l'aime à la folie. Écoute bien ce que je vais te dire. Je me suis mis dans la tête de l'épouser; et je veux que mon pédagogue Saint-Évremond lui-même soit le premier à m'en savoir gré. Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le roi; je lui demanderai qu'elle soit dame du palais. Il me l'accordera. Toulongeon crèvera sans que je l'aide ou que je l'en empêche; et mademoiselle d'Hamilton aura Séméat avec le chevalier de Grammont, pour la dédommager des Norfolk et des Richemond. Eh bien! as-tu quelque chose à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je le dis. »



C'était dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle Stewart était si déclarée, qu'on voyait bien qu'il ne lui manquait que de l'art dans sa conduite pour

être aussi maîtresse de l'esprit du roi qu'elle l'était de son cœur. L'occasion était belle pour ceux qui avaient de l'expérience et de l'ambition. Le duc de Buckingham se mit en tête de la gouverner pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gouverneur et quelle tête pour en conduire une autre! Cependant, c'était l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stewart : elle avait un caractère d'enfance dans l'humeur qui la faisait rire de tout; et son goût pour les amusements frivoles, quoique naturel, ne semblait permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en était, hors les poupées. Le colin-maillard était de ses passetemps les plus heureux. Elle faisait des châteaux de cartes quand on jouait le plus gros jeu du monde chez elle; et l'on y voyait des courtisans empressés autour d'elle qui lui en fournissaient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchaient de l'imiter.

Elle ne laissait pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Bucking ham, qui faisait les plus beaux bâtiments de cartes qu'on pût voir, chantait agréablement; elle ne haïssait point la médisance : il en était le père et la mère; il faisait des vaudevilles; inventait des contes de vieille, dont elle était folle. Mais son talent particulier était d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il savait faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, qu'il était difficile de se passer de lui quand il voulait bien prendre

la peine de plaire. Il s'était donc rendu si nécessaire aux amusements de la Stewart, qu'elle le faisait chercher partout lorsqu'il ne suivait pas le roi chez elle.

Il était parfaitement bien fait, et croyait l'être beaucoup plus qu'il ne l'était. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étaient que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet et sa maîtresse portugaise pour se prévaloir d'un goût auquel il s'était mépris; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stewart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout à coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avait procurée auprès du roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord Arlington entreprit le projet que le duc de Buckingham venait d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avait pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui dans la fortune qu'il avait déjà faite. Ses premières négociations avaient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avait pas tout à fait perdu son temps, car il avait parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux et la gravité des Espagnols, et dans les affaires il imitait assez bien leur lenteur. Il avait une cicatrice au travers du nez, que couvrait une longue

mouche, ou, pour mieux dire, un petit emplâtre en losange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'était tout le contraire à son égard; et cet emplâtre remarquable s'était tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il semblait y ajouter quelque chose d'important et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'était donné pour grand politique; et, n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avait cru sur sa parole, et on l'avait fait ministre et secrétaire d'État sur sa mine.

Son ambition, ne pouvant se borner à ces établissements, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes et de quelques exemples historiques, il avait obtenu de mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services et de ses avis les mieux raisonnés pour se conduire dans le poste où il avait plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en était qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il était à la tête de ceux que le duc de Buckingham avait coutume de contrefaire; et comme sa présence et ses discours renouvelaient exactement le ridicule qu'on lui avait donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avait longtemps combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné; son orgueil était digne du poste qu'il occupait, et sa délicatesse sur la gloire

méritait tous les ridicules qu'on lui donnait. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avait préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts; ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'État, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur ses ressentiments, et ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton était l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et mylord Arlington venaient d'échouer. Il se l'était mis en tête; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire.

C'était une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avait la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle était blonde, et elle en avait l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avait de grands yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants. Ses manières étaient engageantes, son esprit amusant et vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'était point scrupuleux sur la constance ni délicat sur la sincérité. Elle était fille du duc d'Ormond. Hamilton était son cousin germain. Ils se voyaient tant qu'ils voulaient sans conséquence; mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux il

ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté ni des obstacles qui s'opposaient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avait prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avait fait tout ce qu'il fallait pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances; mais les empressements d'un amant passionné qui trouve les occasions favorables sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; et la sagesse de mademoiselle Stewart n'en pouvait plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente, qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avait pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit partout contribuèrent à les augmenter.

La reine fut abandonnée des médecins. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avait point renvoyées remplissait la cour de cris lugubres, et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimait pas, à la vérité, mais qu'il estimait beaucoup. Elle l'aimait tendrement; et, croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignait pour sa mort aurait de quoi lui faire regretter la vie; mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avait du moins la consolation en mourant de faire place à quelque

épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderait peut-être une bénédiction qu'il lui avait refusée. A ces mots elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes ; et, sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avait désobéi ; et, quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie, qui lui devait être fatal, la sauva ; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avait déjà quelque temps que Jermyn était remis de ses blessures ; cependant la Castelmaine, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi ; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étaient des promenades où les beautés de la cour, à cheval, faisaient assaut de grâces et d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux ; d'autres fois on voyait sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne. C'était des degrés de ce palais que la cour descendait pour s'embarquer sur le fleuve, à la fin de ces jours d'été dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du Park. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portaient tous les charmes de la cour et de la ville, faisait cortége aux berges où était la famille

royale. Les collations, la musique et les feux d'artifice en étaient. Le chevalier de Grammont en était toujours aussi, et c'était un grand hasard quand il n'y mettait pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étaient des concerts entiers de voix et d'instruments qu'il faisait venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaraient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étaient des ambigus qui partaient aussi de France pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose était quelquefois au delà de ses espérances, quelquefois elle y répondait moins; mais il est constant qu'elle lui coûtait toujours infiniment.

Mylord Falmouth était un de ceux qui avaient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine; et comme il allait souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Évremond seul, et un repas pour six personnes qu'on aurait priées dans les formes : « Il ne faut point, dit-il, s'adressant au chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite. Je viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous; et je vous assure que la manière dont le roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde ne vous aurait pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a longtemps qu'il vous offre ses bons offices auprès du roi de France; et pour moi, poursuivit-il en riant, vous savez bien que je l'en solliciterais si je ne craignais de vous perdre dès que votre paix serait faite : mais, grâce à mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant,

j'ai ordre du roi mon maître de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de 1500 jacobus. C'est peu pour la figure que fait le chevalier de Grammont parmi nous; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper. »

Le chevalier de Grammont reçut comme il devait l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnais, dit-il, les bontés du roi dans cette proposition; mais j'y reconnais encore mieux le caractère de mylord Falmouth, et je le supplie d'assurer sa majesté que j'en ai toute la reconnaissance du monde. Le roi mon maître ne me laissera pas manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner quelques soupers à messieurs les Anglais. » Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde.

Mylord Falmouth, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à M. de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre; et M. de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres. Rien n'était tant à la mode dans la belle saison que cette promenade; c'était le rendez-vous de la magnificence et des appas. Tout ce qui avait de beaux yeux ou de beaux équipages s'empressait à ce rendez-vous. Le roi ne s'y déplaisait pas.

Comme il n'y avait pas longtemps que les carrosses à glaces étaient en usage, les dames avaient de la

peine à s'y renfermer. Elles préféraient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avait fait pour le roi n'avait pas trop bon air. Le chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvait inventer quelque chose de galant qui tînt de l'ancienne mode et qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission; et le courrier, au bout d'un mois, s'étant, par la grâce de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvants, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avait ordonné qu'on y mît 1,500 louis, et le duc de Guise, qui était de ses amis, y en fit mettre jusqu'à 2,000 pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent; et le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvaient être agréables, ne pouvait se lasser de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence qu'à condition qu'il n'en refuserait pas quelque autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourrait lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première avec madame la duchesse d'York. Madame de Castelmaine, qui les y avait vues, s'étant mis dans la tête qu'on était plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, et le de-

manda pour le même jour. Comme il n'y avait pas moyen de mettre ensemble deux divinités dont la première union s'était changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé; car chacune y voulait être la première.

La Castelmaine était grosse, et menaçait d'accoucher avant terme si sa rivale avait la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettrait jamais en état d'accoucher si on la refusait. Cette menace l'emporta sur l'autre; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole, et l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine-mère, qui sans faire de tracasseries ne laissait pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement, selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont, sur ce qu'il avait jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritait un présent si magnifique : « Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville. — Madame, lui dit le chevalier de Grammont, je n'aime point le faste. Mon Link, dont vous parlez, est affectionné pour mon service, outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre majesté ne connaît pas la nation des Links. Elle est trop charmante. On ne saurait faire un

pas la nuit qu'on n'en voie accourir une douzaine. La première fois que je fis connaissance avec eux, je retins tous ceux qui m'offraient leurs services; si bien qu'en arrivant à White-Hall j'en avais bien deux cents autour de ma chaise. Le spectacle était nouveau; car ceux qui m'avaient vu passer avec cette illumination avaient demandé quel enterrement c'était. Ces messieurs ne laissèrent pas d'entrer en différend sur quelques douzaines de schellings que je leur avais jetés; et celui dont votre majesté fait mention en ayant battu trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestique en livrée, excepté mon aumônier Poussatin.—Comment! dit la reine en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs! Ce n'était pas apparemment un prêtre?... — Pardonnez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque. — Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin.

CHAPITRE VIII.

Relation du siége de Lérida; histoire de l'aumônier Poussatin.

« — Sire, dit-il, M. le Prince assiégeait Lérida. La place n'était rien; mais don Gregorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de la vieille roche,

vaillant comme le Cid, fier comme tous les Gusman ensemble, et plus galant que tous les Abencerrages de Grenade. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont, dont la maxime était qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Gregorio Brice; mais M. le Prince, couvert de gloire, et fier des campagnes de Rocroy, de Nordlingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce.

« La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passait à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure, qui partait du rempart, et qui répéta deux ou trois fois : « Alerte à la muraille ! » Ce cri fut suivi d'une salve de canon et de mousqueterie, et cette salve, d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand'garde.

« Le lendemain, Gregorio Brice envoya par un trompette des présents de glaces et de fruits à M. le Prince, priant bien humblement son altesse de l'excuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade

qu'il avait eu la bonté de lui donner; mais que s'il avait pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcherait de la faire durer tant qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole; et dès que nous entendions, « Alerte à la muraille! », nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nettoyait la tranchée, comblait nos travaux, et qui tuait ce que nous avions de meilleur en soldats et en officiers. M. le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré les sentiments des officiers généraux, à continuer un siége qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

« Comme nos troupes se retiraient, don Gregorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le Prince. Le seigneur Brice partit quelque temps après pour rendre compte à Madrid de sa conduite, et pour en recevoir la récompense. Votre majesté sera peut-être bien aise de savoir le traitement qu'on fit au petit Brice après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la guerre : on le mit à l'inquisition.

« — Quoi! dit la reine-mère, à l'inquisition pour ses services! — Pas tout à fait pour ses services, dit-il, mais sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au roi.

« La campagne de Catalogne finie de cette manière, continua le chevalier de Grammont, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais comme M. le

Prince en avait fait provision en d'autres rencontres, et qu'il avait de grands desseins en tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrâce. Nous ne faisions que goguenarder pendant le voyage. M. le Prince était le premier à nous mettre en train sur son siége. Nous fîmes quelques couplets de ces *Lérida*, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien; nous eûmes beau nous traiter cavalièrement dans nos chansons, on en fit à Paris où l'on nous traitait encore plus mal.

« Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête. Une troupe de Catalans qui dansaient au milieu de la rue vint danser sous les fenêtres de M. le Prince pour lui faire honneur. M. Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir, dansait au milieu de cette troupe comme un vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre pays aux sauts et aux bonds qu'il faisait. M. le Prince fut charmé de sa disposition et de sa légèreté.

« Je le fis venir après la danse, et lui ayant demandé ce qu'il était : — Prêtre indigne, à votre service, monseigneur, me dit-il. Je m'appelle Poussatin, et suis de Béarn. J'allais en Catalogne pour servir d'aumônier dans l'infanterie, car, Dieu merci, je vais bien du pied; mais, puisque la guerre est heureusement finie, s'il plaisait à votre grandeur de me prendre à son service, je la suivrais partout, et la servirais fidèlement. — Monsieur Poussatin, lui dis-je, ma grandeur n'a pas besoin autrement d'aumônier; mais, puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon service.

« M. le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi de me voir un aumônier. Comme le pauvre

Poussatin était fort délabré, je n'eus pas le temps de le mettre en équipage à Perpignan; mais, lui ayant fait donner le justaucorps d'un des laquais du maréchal de Grammont, qui restait avec l'équipage, je le fis monter derrière le carrosse de M. le Prince, qui mourait de rire toutes les fois qu'il voyait la mine peu orthodoxe que le petit Poussatin avait en livrée jaune.

« Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la reine, qui d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir danser mon aumônier: car en Espagne il n'est pas tout à fait si rare de voir danser les ecclésiastiques que de les voir en livrée.

« Poussatin fit des merveilles devant la reine; mais comme sa danse était un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agitation violente répandit dans son cabinet. Les dames lui demandèrent quartier. Il y avait de quoi vaincre tous les parfums et toutes les essences dont elles étaient munies. Poussatin ne laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges et quelques louis.

« J'obtins, au bout de quelque temps, un petit bénéfice de campagne pour mon aumônier; et j'ai su depuis que Poussatin prêchait avec la même légèreté dans son village, qu'il dansait aux noces de ses paroissiennes.

« Le conte de Poussatin divertit fort le roi. La reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Gregorio Brice la scandalisa bien davantage; et comme je voulais justifier la cour d'Espagne sur un procédé si dur: — Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'État voulait intro-

duire ce gouverneur dont vous venez de parler, de quel attentat contre la religion était-il accusé, pour qu'on le mît à l'inquisition? — Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre majesté. C'était une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avait aucune mauvaise intention. Son crime n'aurait pas mérité le fouet dans le plus sérieux collége de France, puisque ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avait les yeux sur lui dans une occasion solennelle. »

Le roi voulut un détail précis de l'aventure, et le chevalier de Grammont satisfit sa curiosité dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisait bon l'écouter quand il faisait quelque récit; mais il ne faisait pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avait que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russell était de temps en temps l'objet de ses railleries; encore le traitait-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avait coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russell était un des fiers danseurs d'Angleterre; je veux dire pour les contredanses. Il en avait un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansait toutes à livre ouvert; et pour prouver qu'il n'était pas vieux il dansait quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressemblait assez à ses habits; il y avait vingt ans que la mode en était passée.

Le chevalier de Grammont voyait bien qu'il était

fort amoureux; et quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en était que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avait de faire demander mademoiselle d'Hamilton; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Russell, sur le point de faire un voyage, crut qu'il était dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins, avant son départ. Le chevalier de Grammont était un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitait d'elle; mais un jour qu'on vint le chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Russell prit son temps, et, s'adressant à mademoiselle d'Hamilton, d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière: « Je suis frère du comte de Bedford; je commande le régiment des gardes; j'ai trois mille jacobus de rente, et quinze mille en argent comptant. Je viens, mademoiselle, vous les offrir avec ma personne. L'un des présents ne vaut pas grand'chose sans l'autre, j'en conviens; c'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme, qui vraisemblablement ne durera pas longtemps, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la proposition à M. votre père, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant de savoir vos sentiments. Mon neveu Guillaume ne sait encore rien de mon dessein; mais je crois qu'il n'en sera pas fâché, quoiqu'il se voie par là frustré d'un bien assez considérable: car il a beaucoup d'égards pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il s'aperçoit que

je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici ; car il ne faisait que dépenser son argent auprès de cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'Angleterre. »

Mademoiselle d'Hamilton avait eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle était fort honorée de ses intentions pour elle ; encore plus obligée de ce qu'il avait bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parents. « Il sera, dit-elle, assez temps de leur en parler à votre retour des eaux ; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi que vous ne soyez revenu. En tous cas, si l'on me pressait beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous en avertir. Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira ; mais gardez-vous bien de négliger votre santé pour précipiter votre retour. »

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avait de certaines occasions de la déclaration qui ne laissaient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grâce que Dieu lui faisait de lui ôter un rival si dangereux.

« Il est donc parti, chevalier? lui dit le roi.... — Sûrement, sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cocheman avec son asthme et son équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuillemorte, et le chapeau ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui lui

sied à merveille. Ainsi je n'aurai plus affaire qu'à Guillaume Russell, qu'il laisse résidant auprès de mademoiselle d'Hamilton; et pour lui, je ne le crains ni sur son compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-même pour appuyer les intérêts d'un autre; et comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, savoir sacrifier le portrait ou quelques lettres de la Midleton, j'ai, ma foi, de quoi faire parodie de ces sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.

« — Puisque vos affaires vont si bien du côté des Russell, lui dit le roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival, beaucoup plus à craindre pour vous s'il n'était déjà marié. Mon frère est nouvellement amoureux de madame de Chesterfield. — Que de bénédictions à la fois ! s'écria le chevalier de Grammont; je lui sais si bon gré de cette inconstance, que je le servirais de bon cœur auprès de sa nouvelle maîtresse s'il n'avait Hamilton pour rival. Votre majesté ne saurait trouver mauvais que je serve le frère de ma maîtresse contre le vôtre. — Hamilton n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci que le duc d'York, lui dit le roi; mais de l'humeur dont je connais mylord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon Shrewsbury qu'on se batte pour sa femme. Il mérite pourtant assez la même destinée. »

Voici ce que c'était que ce mylord Chesterfield. Il avait le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, et moins d'air. Il ne manquait pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avait communiqué la cé-

rémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avait été fort haï du roi, parce qu'il avait été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun était qu'il avait eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée; et comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendaient, on le croyait assez volontiers.

Il avait recherché la fille aînée du duc d'Ormond dans le temps qu'il avait l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du roi pour la Castelmaine et l'établissement qu'il espérait par cette alliance firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eût été passionnément amoureux. Il avait donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et il vécut quelque temps avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle était fine et délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, et dans le temps que son époux commençait à lui faire voir qu'il l'aimait elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimait plus.

Ils en étaient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venait de faire son époux, à tout ce qui lui restait de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une était désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chesterfield, au contraire, savait armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire. Elle était, outre cela, plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre : elle logeait chez le duc

d'Ormond, à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avait les entrées libres à toute heure.

Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignait pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avait aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avait pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; et, selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devait troubler son repos.

Hamilton, qui le connaissait, se mit de son côté sur ses gardes; et plus ses affaires s'avançaient, plus il était attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisait les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine; se plaignait de ses emportements, et lui demandait à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avait véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ses discours flattaient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avait demandée. Hamilton n'était donc plus embarrassé que de la conduite de madame Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaraient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il était discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquait en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnait audience à ceux du duc d'York, et, qui plus est, leur faisait des réponses assez favorables.

Il crut s'en apercevoir comme tout le monde; mais

il crut que tout le monde s'y trompait comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield semblaient dire à ce nouveau rival ! Il ne trouvait pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières dont ils avaient mille fois ri tête à tête; mais ce qu'il jugeait encore moins possible était qu'elle voulût commencer une autre aventure sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avaient engagée.

Cependant il se mit à l'observer de plus près; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations lui firent voir que si elle ne le trompait elle en avait bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit si haut et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit fut de lui dire fièrement qu'il méritait que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord Chesterfield avait pris les mêmes alarmes; et ne doutant plus, par les observations qu'il avait faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'était emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit; et, sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir?

Mais, avant de passer au détail de cette aventure,

jetons la vue sur les fortunes galantes de son altesse avant la déclaration de son mariage; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

CHAPITRE IX.

Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Le mariage du duc d'York avec la fille du chancelier n'avait manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins et le point essentiel du sacrement en avaient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avait rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, semblait ne souhaiter le rétablissement du roi que pour le déclarer avec éclat; mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchait de si près au trône; que la possession de mademoiselle Hyde n'avait plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étalait ce qu'elle avait de plus rare dans la cour du roi son frère; et qu'il se voyait l'unique exemple d'un prince qui, d'une

élévation suprême, fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paraissait horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Jermyn ne l'avait engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageait son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devait au roi. L'indignation qu'en aurait la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il semblait, par mille raisons, être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentaient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde; mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençait dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à mylord Falmouth, et le consulta sur le parti qu'il devait prendre. Il ne pouvait mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'était pas marié, mais qu'il était impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage était nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable; mais que c'était une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du roi venait de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avait qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avait tenue avant qu'il la connût, et

que, pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déjà faite, il aurait bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'York y consentit, et mylord Falmouth, ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de son altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur voulait. Ces messieurs étaient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot et Killegrew, tous gens d'honneur, mais qui préféraient infiniment celui du duc d'York à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étaient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc d'York leur dit, après une espèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvaient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avait porté; qu'il se croyait obligé de tenir toutes les paroles qu'il avait pu lui donner, mais que, comme l'innocence des personnes de son âge était exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étaient répandus au sujet de sa conduite, il les priait comme amis, et leur ordonnait, par tout ce qu'ils lui devaient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savaient, d'autant qu'il était résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avait pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate; mais le duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas, de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il fallait pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que dans la galerie de Hons-Laerdyk, où la comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, et Jermyn jouaient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avait fait semblant de se trouver mal, et s'était retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui, déposant, l'avait suivie, et que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avait fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer.

Talbot dit qu'elle lui avait donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il était au conseil, à telles enseignes que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étaient sur la table qu'à celles qui les occupait alors, ils avaient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusait de ce désordre, en avait été longtemps en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avait eu des audiences longues et favorables.

Cependant tous ces chefs d'accusation ne roulaient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais Killegrew, voulant renchérir sur ces faibles dépositions, dit tout net qu'il avait eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avait l'esprit vif et badin, et savait donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avait trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à tout autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux; qu'il avait eu pour té-

moins de son bonheur trois ou quatre cygnes, qui pouvaient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y allait souvent et qu'elle s'y plaisait fort.

Le duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avait par-devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venaient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord Falmouth, qui l'avait suivi, conta ce qui venait de se passer au comte d'Ossory, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisait la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Mylord Falmouth commençait à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentait un peu de la part qu'il y avait eue, lorsque le duc d'York lui dit de se trouver avec le comte d'Ossory chez le chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent à l'heure marquée son altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paraissaient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçait de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'York leur dit, de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : « Comme vous êtes les deux hommes de la cour que

j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voilà. »

La surprise ne servait à rien, et l'étonnement n'était pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étaient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jetèrent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects qui devinrent très-sincères dans la suite.

Les petits-maîtres qui avaient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyaient se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; et quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'était dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer, par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices ceux qui l'avaient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquait plus le dévouement d'un honnête homme que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre?

Le duc d'York, ayant mis sa conscience en repos

par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvait donner un peu de bon temps à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carnégy, qui s'était trouvée sous la main de bien d'autres. Elle était encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Mylord Carnégy, son époux, était encore en Écosse; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssait, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avait eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisait pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais comme il était bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenait l'œil sur ceux de sa femme. Il y avait longtemps que les choses étaient entre elle et le duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle; cependant, comme ce retour les obligeait à quelques égards, il n'allait plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'était établi pendant son absence : et sans savoir ce que c'était que madame Southesk, il apprit que son maître en était amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le duc le présenta; quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à son altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnait sur la rue.

Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il était de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il était si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avait laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avait chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en était aperçu que dans le temps qu'on le menait à son audience.

Il était donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devrait pas être malin dans ces rencontres, lui amenait mylord Southesk en personne. On avait eu soin de renvoyer l'équipage de son altesse, parce que la Southesk avait assuré que son époux était allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux taureaux, spectacles qui l'amusaient agréablement, et dont il ne revenait d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avait point vu depuis qu'on était revenu de Flandre, et sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : « Eh, bonjour, Carnégy, bonjour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main; d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? N'en voudrais-tu point aussi à la Southesk? Si cela est, mon pauvre ami, tu

n'as qu'à tirer pays; car je t'apprends que le duc d'York en est amoureux, et je veux bien te confier qu'à l'heure que je te parle il est là dedans, qui lui en dit deux mots. »

Southesk, interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami, et, comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; et Talbot, charmé de l'aventure, mourait d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit. Mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avait plus rien de plaisant pour ceux qui y étaient de quelque chose; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnégy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venait de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence, car le traître de Southesk se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avaient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils pussent fournir, et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi; car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avait industrieusement préparé.

Madame Robarts brillait en ce temps-là. Sa beauté frappait d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchait pas. Le duc d'York n'aurait pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Robarts, mari de la belle, était un vieux sacripant, incommode et revêche au possible, amoureux à la désespérer, et, pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que son altesse avait pour elle, et laissa voir qu'elle était assez portée à la reconnaissance. Cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin; mais l'éternel Robarts, redoublant de vigilance et d'assiduité à mesure que les approches se faisaient, on eut recours à tout ce qui pouvait le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition. Des personnes qui avaient sa confiance lui dirent qu'il ne tiendrait qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la reine et de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province; on lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le duc d'York avait en Irlande, dont on lui laissait la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugerait à propos.

Il entendit parfaitement ce que voulaient dire ces propositions, il en comprit tout l'avantage; mais

l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée. Le vilain le savait à merveille: c'est pourquoi, sous prétexte d'un pèlerinage à Sainte-Winyfrède, vierge et martyre, qui communiquait la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le dessein qu'on avait eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le duc fut quelque temps occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusements passagers qu'il donna dans ceux de l'amour. Mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers mademoiselle Brook; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avait essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'était ce même Digby dont Bussi fait mention dans ses Annales, il suffira de dire qu'il n'avait pas changé de caractère. Il savait que l'amour et les plaisirs gouvernaient un maître qu'il gouvernait à l'exclusion du chancelier; ainsi c'étaient fêtes sur fêtes chez lui : le luxe et la délicatesse régnaient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étaient mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles

étaient toutes deux faites pour donner de l'amour et pour en prendre. C'était bien ce qu'il fallait au roi. Bristol voyait les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, et mademoiselle Brook ses avances. Le roi n'osait plus y songer ; mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus ; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle, ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denham, comblé de richesses aussi bien que d'années, avait passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'était un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit ; satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnait ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à leurs épouses. Tout y respirait les bons mots et les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage : et comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avait écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avait que dix-huit.

Le duc d'York l'avait un peu négligée quelque temps auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étaient opposés avant son mariage. Elle voulait être de la cour; et, pour la promesse qu'elle exigeait d'être dame du palais de la duchesse, elle était sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant pour inquiéter tout le monde.

Cependant, comme elle ne pouvait voir le duc qu'aux assemblées publiques, il fallait de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et comme c'était le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à cette conduite n'étaient pas les moins intéressés. Hamilton et mylord Chesterfield les observaient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avait couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'était flatté jusque-là que la vanité seule intéressait le cœur de madame de Chesterfield dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau ne pas y avoir de part

au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respirait à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer, et les hommes ne cherchaient qu'à plaire. Chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se signalaient par la danse, d'autres par l'air de magnificence, quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse, et peu par la constance.

Il y avait un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare. Il avait du génie pour la musique; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose; mais sa composition était si gracieuse et si tendre, qu'il aurait donné de l'harmonie au plus ingrat des instruments. La vérité est que rien n'était plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du roi pour ses compositions avait tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouait bien ou mal; et sur la toilette des belles on était aussi sûr de voir une guitare que d'y trouver du rouge et des mouches.

Le duc d'York en jouait passablement, et le comte d'Arran comme Francisco lui-même. Ce Francisque venait de faire une sarabande qui charmait ou désolait tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la râclerie universelle que c'était.

Le duc d'York prétendait ne la pas bien savoir, et pria mylord d'Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avait la meilleure guitare d'Angleterre.

Le comte d'Arran, qui voulait jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle était logée à la cour, chez le duc d'Ormond, son père, et cette merveilleuse guitare y logeait avec elle. Je ne sais si la chose avait été concertée; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame et la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi mylord Chesterfield, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque temps avant de songer à se lever pour la recevoir avec le respect qu'il lui devait.

La jalousie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille soupçons, plus noirs que l'encre, s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir; car, tandis que le frère jouait de la guitare, la sœur jouait de la prunelle comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc assura qu'on ne pouvait mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce; mais son époux, qui vit bien que c'était à lui qu'on la jouait, la trouva détestable.

Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il fallait se contraindre, tandis qu'on se contraignait si peu devant lui, il était résolu de voir à quoi cette visite aboutirait; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avait l'honneur d'être chambellan de la reine, on vint lui dire qu'elle le demandait. Son premier mouvement fut de dire qu'il était malade; le second, de croire que la reine, qui l'envoyait chercher si mal à propos, était du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soup-

çonneux, et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il était de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux : ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avait mandé pour une audience que la reine donnait à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençait-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnait à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venait de laisser ensemble, et dans son cœur il lui en sut le gré que méritait ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-le-champ ce qu'il pensait d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme que ce qu'il venait de voir ; mais avant la fin de ce même jour il trouva de quoi se persuader qu'on avait profité de son absence et de l'honnêteté de son officieux beau-frère.

Il passa tranquillement cette nuit ; et comme il fallait ou crever ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour ; il cherchait quelqu'un, et s'imaginait qu'on devinait le sujet du trouble qui l'agitait. Il évitait tout le monde ; mais à la fin, Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'était ce qu'il lui fallait. L'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venait que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyait depuis longtemps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifiait pas grand'-chose, lui demanda comme ses affaires allaient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'allait pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; et comme il méditait quelque réponse : « Madame votre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. » Hamilton trouva ce dernier article un peu fort; et s'étant mis à le réfuter : « Mon Dieu, lui dit mylord Chesterfield, vous voyez aussi bien que toute la cour les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas surpris que, m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serais fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux, ce personnage est odieux; mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville. Soyez donc juge, par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'indolence ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

« Son altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. » Hamilton tressaillit à ce début. « Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, et M. d'Ar-

ran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services? Mais il y a longtemps que nous le connaissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres nigauderies. »

Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avait faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyait de son cousin d'Arran, qui les avait si bonnement laissés ensemble. « Cela vous surprend donc? poursuivit-il. Or, écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il en faut convenir; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine.—Pardonnez-moi, » disait Hamilton en lui-même. Et l'autre, continuant sa description : « Elle l'a grosse et courte, poursuivit-il, et pour diminuer ces défauts, autant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des bas verts. »

Hamilton ne pouvait deviner à quoi diable tout cela visait; et Chesterfield, devinant sa pensée : « Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il : je me trouvai hier chez mademoiselle Stewart, après l'audience de ces damnés moscovites. Le roi venait d'y arriver; et comme si le duc eût juré de me pousuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La conversation

roula sur la figure extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crofts avait pris que les Moscovites avaient tous de belles femmes et que leurs femmes avaient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avait point de si belle que celle de mademoiselle Stewart. Elle, pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. On était près de se prosterner pour en adorer la beauté, car effectivement il n'y en a point de plus belle; mais le duc tout seul se mit à la critiquer : il soutint qu'elle était trop menue, et prononça qu'il n'y avait rien de tel qu'une jambe plus grosse et moins longue; et conclut enfin qu'il n'y avait point de salut pour une jambe sans bas verts. C'était, selon moi, déclarer qu'il en venait de voir, et qu'il en avait encore la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne savait quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnait à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules en disant faiblement que les apparences étaient souvent trompeuses; que madame de Chesterfield avait la faiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter son altesse, il n'y avait point d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avait beau donner des consolations qu'il ne sentait pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensait rien moins que ce qu'il disait; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyait prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire

pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressemblait en rien à celui des premiers qu'il lui avait écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composaient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avait mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui semblait dans ce moment qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochait. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avait cru quelques moments auparavant; mais ces remords venaient un peu tard. Il venait de rendre son billet, et la Chesterfield avait marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout semblait la justifier et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeait, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain, pour avoir une réponse à sa lettre.

Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois depuis leur commerce qu'il ne l'avait point cherchée. Il se tenait à l'écart, n'osait lever les yeux sur elle, et paraissait d'un embarras à faire rire ou à faire

pitié, lorsque, s'étant approchée de lui : « N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez et la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. » Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'était Vénus, avec toutes ses grâces, qui venait de lui parler. Il était auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il était en peine de savoir quand ou par où sortirait cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son éventail. Il les reçut avec le billet dont il était question. Il n'avait rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avait tenu; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet; voici ce qu'il y trouva :

« Vos emportements sont si ridicules, que c'est « vous faire grâce que de les attribuer à un excès de « tendresse qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien « envie d'être jaloux pour le devenir de celui dont « vous me parlez. Bon Dieu! quel amant pour donner « de l'inquiétude à un homme d'esprit! et quel esprit « pour s'être emparé du mien! N'avez-vous point de « honte de donner dans les visions d'un jaloux, qui « n'a rapporté que cela d'Italie? La fable des bas « verts, qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous « a pu séduire par des circonstances si pitoyables! Que « ne s'est-il vanté, dans les confidences qu'il vous a « faites, d'avoir mis en pièces ma pauvre guitare! Cet « exploit vous aurait peut-être plus convaincu que

« tout le reste. Rentrez en vous-même; et si vous « m'aimez louez la fortune de ce qu'une jalousie si « mal fondée détourne l'attention qu'on devrait avoir « sur mes sentiments pour l'homme le plus aimable et « le plus dangereux de la cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyait indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois les gants et l'éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avait répandue dans son âme. Il n'avait garde de se contenter de ce que les regards avaient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valait-elle pas tant, car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle; et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avait été défiant, se parait à tout moment d'un feint mépris pour son rival et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donnerait au public quelques apparences en faveur du duc, pour sauver celle de leur commerce secret. Ainsi, rien ne troublait le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour

mettre le comble à ses vœux. Il lui semblait qu'il ne tenait qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendait par les obstacles dont elle faisait le dénombrement, et qu'elle ne demandait pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermait la bouche; et tandis qu'il y travaillait, et qu'il était dans l'admiration comment deux personnes qui se voulaient tant de bien, et qui étaient d'accord, ne pouvaient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on les craint le plus; souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton était au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on était venu dans sa chambre avec précipitation. Il avait encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivait à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations; outre qu'il arrivait mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvrait de grands yeux à mesure qu'on lui contait des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paraissaient incroyables, malgré les particularités du fait.

« Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield en finissant ; mais, pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer, car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'est la chambre où l'on joue chez la reine ; et cette chambre était alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'est aperçue la première de ce qu'ils croyaient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à moi, tout le premier, comme j'entrais, pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourraient s'apercevoir de ce qu'il ne tenait qu'à moi d'aller voir.

« Madame votre cousine jouait, comme je vous ai dit. Le duc était assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main était devenue ; mais je sais bien qu'il s'en fallait jusqu'au coude qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étais derrière eux dans la place que la Denham venait de quitter. Il me vit en se retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts ; mais je sais bien que madame Denham mettra bon ordre à ce que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerais pas à prendre mon parti si les ressentiments m'étaient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurais bien m'en faire raison, si, tout indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avais des égards pour une famille illustre, qu'un

éclat digne d'une telle injure mettrait au désespoir. Vous y avez par là quelque intérêt ; vous êtes de mes amis, et je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable. »

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'était pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutait que la jalousie, et ne respirait que la vengeance. Mais ces mouvements s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avait de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputait à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvait que les choses fussent comme il venait de le dire, qu'il fermerait les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; et dès les premières enquêtes Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutait quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumaient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignait.

Il ne tenait qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions ; mais il était trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considérait comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez mylord Chesterfield dans le transport

qui l'aveuglait, et lui dit « qu'il en avait assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivrait lui-même en pareil cas; qu'il n'y avait pas à balancer, s'il voulait sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avait pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il fallait incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne lui pas donner le temps de se reconnaitre, le plus tôt serait le mieux.

Mylord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avait déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutait pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquait lorsqu'il lui dit de se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on était au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bientôt que c'était tout de bon. Elle connut à l'air et aux manières de son mari qu'il croyait avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; et, voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandon universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptait bien qu'elle serait éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignorait la cause, et que sa passion trouverait enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattait qu'il serait encore plus outré qu'elle; mais c'était s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étaient faits, qu'elle recevait des visites d'adieu dans les formes, et

que cependant elle n'avait aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout. Dans cet état funeste, quelques larmes l'auraient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paraissait inconcevable; et, ne le voyant point paraître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans daigner « m'apprendre pour quel crime on me traite en esclave, « consentent à mon enlèvement? Que veulent dire « votre silence et votre inaction dans une conjoncture « où votre tendresse devrait être la plus vive? Je touche « au moment de mon départ, et j'ai honte de sentir « que vous me le faites envisager avec horreur, puis- « que j'ai raison de croire que vous en êtes moins « touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir « où l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans « les déserts, et pourquoi vous paraissez, avec toute « la terre, changé pour une personne que toute la terre « n'obligerait pas à changer, si votre faiblesse ou votre « ingratitude ne vous rendait indigne de ma ten- « dresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre plus fier de sa vengeance. Il avalait à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutait pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisait merveilleusement dans la part qu'il avait à son affliction, et se savait bon gré du conseil qu'il avait imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il était

contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignorait le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de mylord Chesterfield. On regardait avec étonnement en Angleterre un homme qui avait la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme : mais dans la ville ce fut un prodige inconnu jusque alors de voir un mari recourir à ces moyens violents, pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusait pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osait sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avait eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfants ne mettraient jamais le pied en Italie pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut longtemps l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savait pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande qui malheureusement avait eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui; mais si Saint-Évremond y avait travaillé, ce n'était pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère; mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles et les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects et les ressentiments vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables ; d'autres renchérissent, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes, qui, loin de recevoir ces

habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrins et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avait bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on aurait peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on aurait oubliée partout au bout d'un mois! Mais dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa prisonnière et l'attirail dont on se flattait qu'elle l'avait pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde! Les Rochester, les Midlesex, les Sydley, les Éthéredge, et toute la troupe des beaux esprits mirent au jour force vaudevilles qui divertissaient le public à ses dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit; et dans tous les lieux où ce sujet était traité, voulant produire le supplément qu'il y avait fait: « C'est une chose singulière, disait-il, que la campagne, qu'on peut appeler la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-ci que pour les malheureuses, et non pour les coupables! « La pauvre petite Chesterfield, pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord troussée par un mari fâcheux, qui vous la mène passer les fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la conduite enfin mériterait tous les jours vingt coups

de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde! mais la Midleton, la Denham, les filles de la reine, celles de la duchesse, et cent autres, répandent leurs faveurs à droite et à gauche, sans qu'on en souffle. Pour madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle ferait tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en irait que la tête plus levée. On dirait qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets, sans qu'on y trouve à redire. Cependant il sera permis qu'un bourru comme Chesterfield exerce une tyrannie pareille, et toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien! Mais s'il en croit être le bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font, ma foi, rien; et souvent une femme qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance ou réduite par nécessité : c'est l'évangile. Écoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco :

Jaloux, que sert tout votre effort?
L'Amour est trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux :
On contraint ses plus chers désirs;
On prend cent plaisirs;
Mais pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étaient les paroles dont le chevalier de Grammont passait pour auteur. La justesse ni le tour n'y brillaient point excessivement; mais comme elles contenaient quelques vérités qui flattaient le génie de la nation et de ceux qui prenaient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci, le duc d'York, qui ne voyait plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avait pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causait son éloignement; mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvait demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avait aimé devant; et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avait à Londres un peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appelait Lély. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck répandues en Angleterre l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour; Lély les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution : il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lély avoua qu'il y avait pris plaisir.

Le duc d'York en eut à le regarder, et se mit à

lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avait rien à faire là pour ses espérances, et dans le même temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmait celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avait si mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas de temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge qui faisait l'objet de son ambition; mais comme elle n'était pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposerait à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguait avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenait de plus en plus, et sentait qu'il avait raison. Sa femme était jeune et belle, lui vieux et dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure? Il se le disait continuellement; mais aux compliments qu'on lui fit de tous les côtés sur la charge que madame sa femme allait avoir auprès de la duchesse, il

se dit tout ce qu'il fallait pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui fallait des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de mylord Chesterfield ne suffisait pas pour ce qu'il méditait; outre qu'il n'avait pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortirait; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avait bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignait quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'était pas tout à fait si content qu'il s'était flatté de l'être, après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avait consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avait fait. Sa vengeance était satisfaite, mais son amour ne l'était pas; et depuis l'absence de ce qu'il aimait encore malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : « A quoi bon, disait-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle

soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés. Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y avait de plus cher et de plus sensible aux penchants de mon cœur?

Quantité d'autres raisonnements de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement que dans un engagement comme le sien il valait encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissait l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causait, mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je le « fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon départ. « Je veux croire que vous vous étiez imaginé des rai- « sons qui justifiaient dans votre esprit un procédé si « peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté « de ces sentiments, ce sera vous faire plaisir que de « vous apprendre ce que je souffre dans la plus af- « freuse des prisons. Tout ce qu'une campagne a de « plus triste dans cette saison s'offre partout à ma « vue. Assiégée par d'impénétrables boues, d'une fe- « nêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices : « mais, de quelque côté que je tourne mes regards « dans la maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux, « moins supportables encore que les tristes objets qui « m'environnent. J'ajouterais aux malheurs de ma

« vie celui de paraître criminelle aux yeux d'un
« homme qui devrait m'avoir justifiée contre les
« apparences convaincantes, si par une innocence
« avérée j'étais en droit de me plaindre ou de faire
« des reproches. Mais comment se justifier de si loin,
« et comment se flatter que la description d'un séjour
« épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter?
« Mais êtes-vous digne que je le souhaite? Ciel! que
« je vous haïrais si je ne vous aimais à la fureur!
« Venez donc me voir une seule fois pour entendre
« ma justification; et je suis persuadée que si vous
« me trouvez coupable après cette visite, ce ne sera
« pas envers vous. Notre argus part demain pour un
« procès qui le retiendra huit jours à Chester. Je ne
« sais s'il le gagnera; mais je sais bien qu'il ne tiendra
« qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le
« moins autant au cœur que celui qu'il va solliciter. »

Il y avait dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposait, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyait pas trop bien comment elle ferait pour se justifier; mais elle l'assurait qu'il serait content du voyage, et c'était tout ce qu'il demandait pour lors.

Il avait une parente auprès de madame de Chesterfield. Cette parente, qui l'avait bien voulu suivre dans son exil, était entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé

d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste il renvoya discrètement son postillon. Il n'était pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avait fait mention, il marchait avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignait les murs du parc. Le lieu n'était pas magnifique; mais comme il avait besoin de repos, il y trouva ce qu'il fallait pour cela. Il ne se souciait point de voir le jour, et se souciait encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentait une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; comme c'était l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendait, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettaient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin, les ordres qu'il attendait avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit, par une espèce de grison qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnait la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devait bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon-

soir. La nuit se ferma ; mais la porte ne s'ouvrit point.

On était à la fin de l'hiver; cependant il semblait qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il était crotté jusqu'aux genoux, et sentait que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettrait toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre ; mais ce n'était rien pour un homme qui se flattait d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffaient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir, et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette conjoncture. « Si nous frappions à cette maudite porte, disait-il ; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, reprenait-il, que ce parti peut exposer une personne que quelque accident imprévu met peut-être, à l'heure qu'il est, encore plus au désespoir que moi. »

Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvait avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattaient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus longtemps qu'il serait possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençait

si tristement. Tout cela fut inutile ; et quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençait à le saisir de tous côtés, et le froid dominait en dépit de tous ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'était pas loin ; et dans l'état où la nuit l'avait mis, jugeant que ce serait désormais inutilement que cette ensorcelée porte s'ouvrirait, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il était parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeait à son aventure, plus les circonstances lui en paraissaient bizarres et incompréhensibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avait mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvait être inopinément revenu ; tantôt que quelque mal subit l'avait saisie ; enfin que quelque obstacle s'était malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avait pour lui. « Mais, disait-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvait ni me parler ni me recevoir ! »

Il ne savait à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'était faites ; mais comme il se flatta que tout irait mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderait à lui parler, se coucha

dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur.

Il avait compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame de Chesterfield; mais il n'avait pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servait de retraite touchait, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'était que cette chasse qui semblait être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentait en approchant. On lui dit que c'était monseigneur qui courait le lièvre dans son parc. « Quel monseigneur? dit-il tout étonné. — Monseigneur le comte de Chesterfield; » répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisait de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevait de s'habiller, et commençait à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avait conduit au jardin, lui rendit une lettre et disparut sans attendre de réponse. Cette lettre était de sa parente, et voici ce qu'elle contenait.

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment contri-
« bué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait
« venir que pour se moquer de vous. Je m'étais op-
« posée au projet de ce voyage, quoique je fusse per-
« suadée que sa tendresse seule y eût part; mais elle
« vient de m'en désabuser. Elle triomphe dans le
« tour qu'elle vous a joué. Non-seulement son mari
« n'a bougé d'ici; mais il y reste par complaisance.
« Il la traite le mieux du monde, et c'est dans leur
« raccommodement qu'elle a su que vous lui aviez con-
« seillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu
« tant de dépit et d'aversion pour vous, que, de la
« manière dont elle m'en vient de parler, ses ressen-
« timents ne sont pas encore satisfaits. Consolez-
« vous de la haine d'une créature dont le cœur ne mé-
« ritait pas votre tendresse. Partez; un plus long sé-
« jour ici ne ferait que vous attirer quelque nouvelle
« disgrâce. Je n'y resterai pas longtemps; je la con-
« nais, Dieu merci. Je ne me repens pas de la com-
« passion que j'en ai d'abord eue; mais je suis dégoû-
« tée d'un commerce qui ne convient guère à mon
« humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les désirs de vengeance excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentiments; mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les désirs et les tendres empressements qu'il en avait apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus

de vitesse qu'il n'y était arrivé, quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, la tête remplie d'aussi agréables pensées.

Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête était renfermée; mais il fut bien plus surpris de voir une très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit! ils n'étaient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion, pour un homme qui s'était cru savant dans les ruses aussi bien que dans les faiblesses du beau sexe, et qui se voyait la dupe d'une coquette qui se raccommodait avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompé; mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avait pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit, et, lui ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont était présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avait faite : « Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eu tort aussi

de revenir sur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance, mais elles ne tiennent pas toujours leur colère ; et si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés si on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit. »

Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple ; et, s'adressant au roi : « Sire, dit-il, votre majesté peut avoir connu Marion de l'Orme. La créature de France qui avait le plus de charmes était celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle était capricieuse comme un diable. Cette princesse m'ayant donné un rendez-vous, s'était avisée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle était d'un mal de tête qui l'obligeait à garder le lit, et qui la privait du plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête soudainement arrivé me parut suspect ; et, ne doutant point que ce ne fût une défaite : « Oh, parbleu, madame la coquette ! dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

« Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battaient l'estrade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeaient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'était entré chez elle de tout l'après-midi, mais qu'un petit laquais en était sorti sur la

brune; qu'il l'avait suivi jusque dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avait rencontré un autre, auquel il avait dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être de la partie ou bien de la rompre.

« Comme il y avait fort loin du baigneur où je logeais jusqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut venue je montai à cheval, sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place-Royale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'était encore entré personne chez mademoiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue Saint-Antoine; et justement comme je sortais de la Place-Royale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachait de moi tant qu'il pouvait; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'était le duc de Brissac.

« Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompais point; et mettant pied à terre d'un air fort empressé : « Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous pour la première fois chez une personne à quatre pas d'ici; comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas longtemps. Prête-moi ton manteau si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour; surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. » Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil.

« Cela ne lui servit de rien; car, après avoir fait sem-

blant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de l'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étais si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; et comme je n'en avais point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos, dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde.

« Jamais elle n'avait été si belle ni si surprise ; et la voyant toute interdite : « Qu'est-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paraît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé ? — Point du tout, me dit-elle ; je n'en puis plus, et vous me ferez plaisir de vous en aller et de me laisser mettre au lit. — Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je ; mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot : on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. — Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle ; car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. — Quoi ! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous ?...... — Eh bien ! me dit-elle brusquement, quand je vous en aurais promis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux, et à vous de vous en passer si je ne le veux pas. — Cela serait bon, lui dis-je, si ce n'était pour le donner à un autre. » Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnait plus de chagrin que de confusion ; et voyant qu'elle montait sur ses grands chevaux : « Mademoiselle, lui dis-je, ne le pre-

nons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous ; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous ; et Dieu merci, j'ai mis bon ordre à ce qu'il ne vous rende pas si tôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. »

« Elle en parut troublée d'abord ; et me regardant avec surprise : « Que voulez-vous donc dire du duc de Brissac?... me dit-elle. — Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui promène mon cheval ; et si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens de laisser dans votre antichambre. » Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement ; et, me jetant les bras au cou : « Mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurais plus tenir ; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. » Je lui racontai comme la chose s'était passée. Elle en pensa mourir de rire ; et, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avait qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairait, qu'il ne mettrait de la nuit le pied chez elle.

« Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avais laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si longtemps, et mille remercîments de sa complaisance. Il me dit que je me moquais ; que ces compliments ne se faisaient point entre amis ; et pour me convaincre qu'il m'avait rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval tandis que j'y remontais. Je lui donnai bien le bonsoir en lui rendant son manteau, et je me rendis chez mon

baigneur, également content de la maîtresse et du rival.

« Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience et d'adresse pour désarmer la colère des belles, et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit. »

Le chevalier de Grammont avait beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paraître à la cour que pour y répandre une joie universelle, il y avait trop longtemps qu'il était le seul étranger à la mode. La Fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il était de charmer toute l'Angleterre; et ces compétiteurs étaient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites était arrivé devant eux pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venaient faire voir en leur personne ce qu'il y avait de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un était le marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la comtesse de la Suze; l'autre était le président Tambonneau, très-humble et très-obéissant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étaient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondait ses espérances sur beaucoup d'esprit, qu'on ne lui trouva pas; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguait une admiration, qu'on lui refusait tout net.

Ils étaient convenus de se prêter mutuellement du

secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premières visites l'un représentait, et l'autre portait la parole : mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendaient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe; et la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre et qu'il dansait avec assez de succès. On était trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Évremont, et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglais, en général, ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens en faveur d'un duel qui, le chassant de son pays, lui servait de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avait tout l'esprit qu'il fallait pour démêler la délicatesse du sien; et, charmé de voir qu'il n'y avait rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisait souvent la grâce de causer avec elle; et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyait, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'était un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyait n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance par une infidélité qui serait très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile; et quelque temps après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avait faite; la confidence n'en valait pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu du ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne ferait plus en Angleterre les progrès qu'il avait espérés de l'amour et de la fortune. Mais mylord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut : trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce temps-là que Talbot, dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tyrconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avait point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'était que cadet d'une maison, à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat et les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il était bien appliqué à sa fortune, qu'il était bien avant dans la faveur du duc d'York, qu'il avait mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avait été favorable au jeu, il avait si bien fait, qu'il se voyait en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet éta-

blissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume, par le crédit de son maître; et pardessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairait des lettres, des portraits et des cheveux de la Shrewsbury, curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisaient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'était pas à mépriser; et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyait Talbot passionnément amoureux, qu'il n'était pas homme à se rebuter pour un refus, qu'il n'était pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements, et qu'outre cela ses frères commençaient à fréquenter la maison. De ces frères l'un était aumônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages; l'autre était ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avait de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue; du reste, libre partout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses il y avait de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignait mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'était pas capable de le rassurer : elle ne pouvait répondre que de ses intentions, et dépendait absolument de celle de ses parents; mais la fortune, qui semblait l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'était dès longtemps porté pour patron des

Irlandais opprimés. Ce zèle pour sa nation était fort louable ; mais il n'était pas tout à fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avait rétablis dans une partie de leurs biens, il avait écorné quelque petite chose ; mais comme chacun y trouvait son compte, personne n'y trouvait à redire.

Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connaître avec assez de hauteur qu'il n'en était pas content. Il y avait assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot était la soumission et les déférences ; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas bien : car, s'étant emporté mal à propos à quelques discours, qu'il ne lui convenait pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour ; d'où voyant bien qu'il ne sortirait pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il fallait au duc d'Ormond, il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit par ce démêlé tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avait garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avait fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avait fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avaient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avait plus que faire de celle

de mademoiselle d'Hamilton, pour oublier une tendresse qui troublait encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il était gros joueur, et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avait gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avait ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume, et cela lui était tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, voyant qu'il partait sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il fallait lui souhaiter un bon voyage; et, l'ayant rencontré chez le roi, comme il venait d'en prendre congé: « Talbot, lui dit-il, si vous aviez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux Russel a laissé son neveu pour solliciter ses intérêts auprès de mademoiselle d'Hamilton; si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais si cela vous arrivait souvenez-vous de moi dans votre testament. » Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant: « Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse et vais vous envoyer votre argent. »

Le chevalier de Grammont était tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avaient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit, longtemps après, au sujet de mylord Corn-

wallis. Ce mylord Cornwallis avait épousé la fille de Fox, trésorier de la maison du roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouait volontiers, qui perdait tant qu'on voulait, mais qui ne payait pas de même. Son beau-père, qui n'avait garde d'approuver sa conduite, ne laissait pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avait gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivaient point, quoiqu'il fût sur son départ et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici :

« Mylord, souvenez-vous du comte de Grammont,
« et n'oubliez pas le chevalier Fox. »

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paraît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout à fait ; et s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres étaient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de La Garde et mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisait à Dieu.

La Bellenden n'avait point de beauté. C'était une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque frai-

cheur tenaient lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisait tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de La Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françaises, avaient été placées par la reine-mère. La première était une petite mauricaude, qui s'entremettait des affaires de ses compagnes, et l'autre voulait à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres et qu'on lui en contestât à tout moment les titres et les fonctions.

On ne pouvait guère être plus laide avec une aussi jolie taille; mais, en récompense, sa laideur était rehaussée par tout ce qui pouvait y donner de l'éclat. On se servait d'elle pour danser avec Flamarens; et quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettait à danser quelque sarabande figurée qui faisait rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servait que rarement auprès de la reine, on ne comptait plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes aventures. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord Taaffe, fils aîné du comte de Carlingford, s'était imaginé qu'il était amoureux d'elle; et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il était vrai, mais elle compta qu'il ne manquerait pas de l'épouser à la première occasion, et, en attendant, elle crut qu'il fallait le recevoir tout de son mieux. Il avait fait

confidence de ses affaires au duc de Richmond. Ils s'aimaient beaucoup; mais ils aimaient encore plus le vin. Le duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brillait que médiocrement à la cour; et le roi le considérait encore moins que ne faisaient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite.

La petite La Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart que le duc de Richmond mourait d'amour pour elle, et que toutes les fois qu'il la lorgnait en public cela voulait dire qu'il était tout prêt à l'épouser dès qu'elle en aurait le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice. Tout était réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquaient encore à la liberté de leur commerce, comme par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paraissait difficile; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toutes choses au monde n'aurait voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperait tant qu'on voudrait chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimait les huîtres vertes et ne haïssait pas le vin d'Espagne : elle trouvait donc à coup sûr dans chacun de ses repas deux barils d'huîtres, l'un pour manger avec la compagnie, et

l'autre pour emporter; et dès qu'elle avait pris sa dose de vin elle prenait congé de l'assemblée.

C'était à peu près du temps que M. le chevalier de Grammont avait jeté les yeux sur la Warmestré, qu'on menait ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité qui s'y consommaient!

Au milieu de ces bombances nocturnes et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'était un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avait que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avait que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle Warmestré, et dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter; si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il fallait avoir recours aux remèdes extrêmes; c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage, de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvait cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'était fourrée dans la tête pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'était tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvénients qu'il y avait

dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour était un terrible meuble pour la campagne; que ce serait en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que s'il consentait à ne l'y pas mener, il n'avait qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudrait en équipage, en table, en habits et en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avait qu'à supputer ensuite combien lui dureraient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avait déjà supputé tout cela; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution, et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avait rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa lui fit croire qu'elle était bien sûre de son fait avec mylord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avait pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son tendre et malheureux cousin.

Mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisait la vérité par les raisons qu'il lui avait déjà exposées; et, n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment; mais dès qu'il eut ouvert la

bouche pour le faire, elle lui dit qu'il aurait pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire dont elle avait donné la réponse à Killegrew; qu'elle n'en avait ni n'en aurait de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne; et, croyant qu'il lui serait impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que, pour vaquer à sa douleur, il s'était soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçait aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée: celles principalement qui n'étaient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales, en demandaient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on aurait pu s'en prendre, assura que ce n'était rien, et qu'elle avait de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère; et elle exposa comme quoi la chose s'était passée de son aveu, c'est-à-dire en tout bien et tout honneur.

La reine envoya demander à mylord Taaffe s'il re-

connaissait mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très-respectueusement qu'il ne reconnaissait ni mademoiselle Warmestré ni son enfant; qu'il s'étonnait comment on voulait plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne ferait point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; et dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison :

« Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que sait-on si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, et si je n'aurai point le bonheur de passer mes jours avec une femme que j'adore et dont je puis espérer des héritiers? — Oui-dà? dit Killegrew, plus confondu que l'autre n'aurait dû l'être : vous pouvez compter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle sera relevée; et ce serait une grande malice à elle, qui en sait faire, de vous laisser manquer d'enfants. Je vous conseille de prendre

toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres. »

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire la chaste Lucrèce ou la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée ; et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnaissance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fût le père ; et depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après, mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avait point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restait donc plus que la petite mademoiselle de La Garde à pourvoir. Elle n'avait ni assez de vices ni assez de vertus pour être chassée de la cour ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle serait devenue, si le seigneur Sylvius, personnage qui n'avait rien de ce que promettait le nom romain qu'il avait pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de La Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritaient qu'on les chassât, ou pour leurs dérèglements, ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells.

C'était une grande fille faite à peindre, qui se met-

tait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnait mauvaise opinion de son esprit; et, par malheur, son esprit faisait bon sur tout ce qu'on en croyait. Cependant, comme elle était fraîche et qu'elle paraissait neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtait pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveraient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile : elle était d'une famille royaliste; et comme son père avait fidèlement servi Charles Ier, elle crut qu'il ne fallait pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendait qu'elle avait fait un peu moins de défense qu'il ne fallait; qu'elle s'était rendue à discrétion sans être vivement pressée; et d'autres disaient que sa majesté se plaignait de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wells*, qui signifie *puits*, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu?
Ah! depuis que j'y sonde,
Si je n'avais cherché que le centre du monde,
J'y serais parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ses remarques sur sa personne, ne laissait pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étaient mesdemoiselles Levingston, Fielding, et Boynton, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires; et nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle était, en filles d'honneur, la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'York fut presque renouvelée dans le même temps; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avait de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'était que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez son altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avait été composée de mademoiselle Bagot, et de mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blague, qui n'avait jamais véritablement su ce qui l'avait brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en était prise à cette lettre fatale qu'elle avait reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devait porter des gants et du ruban jaunes comme elle, il ne lui parlait que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'était quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparait ses regards; et voulant, à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que voulait dire mar-

cassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'était un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avait soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement qu'elle n'était indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'était fade, et la planta là. Mais le chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement, et le sort fit ce mariage pour voir ce que produirait une union si blafarde.

Mademoiselle Price avait de l'esprit; et comme elle n'était pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle voulait pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occasion s'en présentait, elle ne marchandait seulement pas. Elle avait de l'emportement dans sa colère aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avait exposée à quelques inconvénients. Elle avait très-mal à propos pris querelle avec une jeune créature que mylord Rochester aimait. Ce commerce avait été jusque alors assez secret : elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, était la sienne.

La pauvre Price, qui l'avait bien voulu mériter, y paraissait chaque jour sous une figure nouvelle. Tout était plein de vaudevilles dont son nom était le refrain et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir, dans une cour où l'on était avide des moindres choses

qui venaient de mylord Rochester! Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, et la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisait.

Dongan mourut en ce temps-là. C'était un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Feversham, succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de son altesse. Mademoiselle Price l'avait tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette, cachetée de tous côtés, en était. Elle était adressée de la main du défunt à mademoiselle Price; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il était de sa prudence de la recevoir, au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle était remplie de choses curieuses et utiles dont il pourrait lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout à fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvait contenir une cassette si merveilleuse et si soigneusement cachetée; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour, que l'on peut imaginer, y étaient; et toutes ces faveurs étaient de la tendre Price. On ne pouvait comprendre comment une seule personne y avait pu fournir; car, sans compter les portraits, il y avait des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'était une merveille. Après cela venaient trois

ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y était naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie; car avec de pareils témoins elle jugea bien qu'il n'y avait pas d'apparence que l'aventure fût supprimée; mais comme il n'y en avait pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenait, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart était d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paraissait singulière dans un pays où d'être jeune et de n'être pas plus ou moins belle est un reproche. Elle avait de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air, beaucoup d'esprit, et cet esprit était fort orné sans être fort discret. Elle avait beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur était tendre, mais on prétendait que ce n'était qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot, qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi; mais, s'étant aperçue que c'était trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avait de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y était assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse ; et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paraissait si tendre pour les belles, était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce paraissait exposée. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart, et fit si bien qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputait à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot était la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avait les traits beaux et réguliers. Elle avait ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avaient été ceux de mademoiselle Hobart ; et quelque temps après l'amour l'éleva, du poste de fille d'honneur de la duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier.

CHAPITRE XI.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La duchesse d'York, pour former sa nouvelle cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent; et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étaient à la tête. Elles effaçaient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings, parée des premiers trésors de la jeunesse, était de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux était d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendait son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'était pas la plus petite; mais c'était la plus belle bouche du monde. La nature l'avait embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer : les grâces y avaient mis la dernière main. Le tour de son visage était gracieux; et sa gorge naissante était de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnait une idée de l'Aurore ou de la déesse du printemps, telles que messieurs les poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'était pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté sans aucun

défaut, il y aurait eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains pour les rendre dignes du reste. Son nez n'était pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisaient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portaient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle était toute pétillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étaient autant d'impromptus. Sa conversation était séduisante quand elle voulait plaire, fine et délicate quand elle voulait donner du ridicule; mais comme son imagination l'emportait souvent, et qu'elle commençait à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifiaient pas toujours ce qu'elle voulait, et ses paroles rendaient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensait.

Mademoiselle Temple, à peu près du même âge, était brune en comparaison d'elle. Sa taille était jolie. Elle avait les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable, et l'air spirituel. Voilà ce que c'était que son extérieur. Il serait difficile de dire ce que c'était que le reste; car elle était simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal.

Mademoiselle Jennings ne fut pas longtemps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes que ceux que l'espoir du succès y attachait. Son

éclat éblouissant attirait, et les charmes de son esprit engageaient.

Le duc d'York, s'étant persuadé qu'elle était de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi, son frère, s'était approprié les faveurs de mademoiselle Wells; mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenaient toujours ailleurs quand ceux de son altesse les cherchaient; et si par hasard il en surprenait quelqu'un, elle n'en rougissait seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance, mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avait de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avait à proposer ne convenait pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât, à ses vivacités, qu'elle n'était pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'était munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première était qu'il fallait être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce; qu'on ne s'y pouvait maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres faiblesses; que dans un séjour si dangereux il fallait faire son possible pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentiments elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition ; et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne voulait point entendre raison? Il y avait de la honte à laisser échapper une petite étourdie dont les penchants devaient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brillait dans toutes ses manières, et qui cependant se mêlait d'avoir du solide quand on ne lui en demandait pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourrait faire ce que n'avaient pu les regards, ni les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffrait point le papier. Chaque jour quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourraient ou dans ses poches ou dans son manchon. Cela ne se faisait pas trop imperceptiblement, et la malicieuse petite bête avait soin que ceux qui les y avaient vus entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisait que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avait le dos tourné, billets pleuvaient autour d'elle, et les ramassait qui voulait. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'était donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvait comprendre qu'une jeune créature débarquant de la campagne

droit à la cour en devint si tôt l'ornement par ses attraits et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avaient attaquée s'y étaient mal pris, ne lui paraissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir ni les empressements la séduire, elle qui vraisemblablement ne tenait pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avait rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'était que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé; car il avait tout l'esprit du monde, et il était roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étaient louables et bien raisonnées; mais l'esprit avait de grands charmes pour elle, et la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute est bien persuasive; mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria sa majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimait mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paraissaient pas désavantageuses. La menace n'était pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime et nouveaux vœux de tous

côtés. Elle allait triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'était pas encore venue; mais elle n'était pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle était effacée par celle de mademoiselle Jennings. Elle brillait encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avait. C'était mylord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disait bien que si le ciel l'avait fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui aurait pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avait le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'était après un aveu si sincère qu'il lui présentait des vers, ou quelque chanson nouvelle, et c'était là que tout ce qui pouvait disputer quelque chose à mademoiselle Temple était mis à deux genoux devant ses appas, pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournaient sa petite tête, que c'était une pitié.

La duchesse s'en aperçut; et, connaissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitait sans le savoir. Mais

comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avait pas songé qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourrait, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avait déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondait tout de son mieux. Elle était avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf ou dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avait l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement était tout contre; et dans cet appartement elle avait un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenait au goût de mademoiselle Temple, et il convenait au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prît plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avaient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendaient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire de se déshabiller chez elle pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avait garde d'être refusée. « Je vous l'allais proposer, dit la Hobart. Ce n'est pas que vous ne soyez

jolie comme un ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user ainsi; mais surtout ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente, en cela comme en bien d'autres choses, de cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent pour des traits d'esprit? Je ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse; mais s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand'chose. On m'en a compté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, et ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire la gorge et les mains! »

La Temple avalait cela plus doux que les confitures; et l'officieuse Hobart, pour ne pas perdre de temps, la déshabillait en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hobart; mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'était avec plaisir qu'elle lui rendait ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée: Passons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des bains; nous pourrons y causer un moment sans craindre que quelque sotte visite ne nous vienne lanter-

ner. Elle y consentit : et s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma chère Temple, lui dit-elle, pour connaître la malignité du caractère des hommes en général, et trop neuve encore en ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais vous donner une idée de ces messieurs, du mieux qu'il me sera possible, sans offenser personne ; car je n'aime point la médisance.

« Premièrement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincérité ; c'est-à-dire que celui qui par hasard aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtements.

« L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendraient Dieu le père comme Judas vendit son maître, et pour moins d'argent. Je vous citerais de beaux exemples, si j'en avais le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disant tels, car ils ne sont pas tous si méchants qu'ils affectent de le paraître, ces messieurs ne respectent ni promesses, ni serments, ni foi, ni loi, c'est-à-dire ni le ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amusements, qu'on place exprès à la cour pour les empêcher de s'y ennuyer ; et plus on a de mérite, plus on est exposée à leurs impertinences dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas.

« Pour les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut

chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêle, on aurait beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et les appas y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l'unique exemple d'une fille d'honneur bien mariée sans dot : et demandez au pauvre imbécile d'époux pour quelle raison il l'a prise; je suis persuadée qu'il n'en sait aucune, si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes et rouges et le pied plat. Pour la blonde Yarborough, qui paraissait si fière de son établissement, elle est femme, pour tout compter, d'un grand flandrin, qui la semaine d'après son mariage lui fit prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les confins de Cornouaille. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit château. Que voulez-vous? toutes les filles ont la folie de se vouloir marier; et dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour pour choisir leur époux. Mais quand cela serait, c'est la plus sotte condition du monde pour une personne qui a des sentiments.

« Croyez-moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage au prix de ses inconvénients, que je ne sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux engagement, au lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans ces innocents climats-ci, devient à la mode. Vous en savez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave faire votre tyran. Maîtresse de votre liberté, vous le serez

toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence.

« Le comte d'Oxford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du duc, belle, gracieuse, et qui jouait dans la perfection. Le rôle de Roxane, dans une pièce nouvelle, l'avait mis en vogue, et le nom lui en était resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse, ou, si vous voulez, d'obstination, refusa fièrement les offres de service et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives, et même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire et le manger. Ce n'était pas grand' chose pour lui; mais sa passion devint si violente, qu'il ne jouait ni ne fumait plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine, comme vous voyez; il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement; enfin, à le voir on dirait que c'est quelque chose; mais à l'entendre on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse de mariage authentiquement signée de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquait rien lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat, comme témoin pour elle. Le mariage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avait plus qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son rang, et arborer les

armes d'Oxford ? Point du tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'était point mariée ; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre était un trompette du mylord, et le témoin son timballier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie, et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxane avait apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les lois et la religion violées, aussi bien qu'elle, par cette supercherie ; elle eut beau se jeter aux pieds du roi pour en demander justice : elle n'eut qu'à se relever, trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane au lieu de celui d'Oxford. Vous me direz que ce n'était qu'une comédienne, que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentiments, et qu'on peut au moins les écouter quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous : mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même ; car je sais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne ; mylord Rochester se plait à vous entretenir ; et le très-sérieux chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

« Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les penchants d'une personne de votre âge ; mais quand cette figure serait accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, et qu'il songerait aussi sérieusement à vous qu'il veut vous le persuader et que vous le méritez, je ne

vous conseillerais pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

« Le chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paraît honteux de l'état où vous l'avez mis; et je crois que s'il pouvait tant faire que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouserait, et vous iriez représenter dans son petit gouvernement, où vous passeriez gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins de censures et les censures remplies de travers?

« Mylord Rochester est sans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre sexe; mais il l'est au point qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en soit pour sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en peut avoir autre chose; et dans le siècle où nous vivons l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cependant rien n'est si dangereux que les insinuations avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos sentiments; et tandis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la manière dont il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde et le plus sincère. Je ne saurais comprendre ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez faite

de manière à mériter tous les empressements du monde; mais quand il vous aurait tourné la tête, il ne saurait que faire de la plus jolie créature de la cour, car il y a longtemps que ses débauches y ont mis ordre, avec le secours et les faveurs de toutes les coureuses de la ville. Voyez donc, ma chère Temple, ce que c'est que cette habitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et à la confusion de l'innocence. Un scélérat qui n'a des soins et des empressements pour mademoiselle Temple que pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il l'a déchirée. Vous me regardez avec étonnement, et semblez douter de la vérité de ce que j'avance; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa poche; voyez les vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité par des discours flatteurs et de feints respects. »

En disant cela, la perfide Hobart lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que Rochester avait faits contre les filles d'honneur précédentes. C'était la Price qu'il attaquait principalement par des traits sanglants et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hobart n'avait fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordait avec le chant et la mesure.

Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plus tôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle; et dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poëte: « Ah! pour celui-là, ma chère

Hobart, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre; mais pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que personne n'en est plus éloigné. Nous sommes seules, et j'aurais presque envie de vous en convaincre. »

La complaisante Hobart le voulut bien; mais, quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutait la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais eût la cruauté de l'accuser à faux; et, ne trouvant point d'expressions capables de remplir son dépit et la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenait si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connaissait trop l'infamie pour que de telles impostures eussent lieu; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler; que c'était l'unique moyen de rendre ses projets inutiles, et lui fit voir que le mépris et le sérieux étaient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement; que s'il obtenait une fois qu'elle l'écoutât, il serait justifié, mais qu'elle était perdue.

Mademoiselle Hobart n'avait pas tort de donner ces conseils. Elle savait qu'un éclaircissement la livrait, et qu'il n'y avait plus de quartier pour elle si Rochester avait un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avait été entendue d'un

bout à l'autre par la nièce de la gouvernante. Cette nièce avait la mémoire du monde la plus fidèle; et comme elle devait voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donnerait l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE XII.

Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La conversation dont on vient de parler n'avait eu de charmes que pour mademoiselle Hobart; et si la jeune Temple en avait trouvé le commencement divertissant, la fin l'avait outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il était bien vrai que Sydney songeât à elle, il ne lui serait pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvait rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourrait s'assurer sur sa conduite avec mylord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui dirait ce qu'elle souhaitait savoir. Temple assura qu'elle ne regardait plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouterait de sa vie, et qu'elle lui parlerait encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara

sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avait pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avait obtenu, de la femme de chambre de mademoiselle Hobart, de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avaient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la pauvre Sara ne faisait que de s'y mettre lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermait l'endroit du cabinet où les cuves étaient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiraient par dedans, ôtaient la vue de ceux qui se baignaient. La femme de chambre de mademoiselle Hobart n'avait eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étaient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avait entendu toute la conversation, et l'avait parfaitement retenue. Comme la belle ne s'était donné tant de peine que pour recevoir plus proprement mylord Rochester, dès qu'elle put se sauver elle regagna son entresol; et Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'était passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart d'oser lui faire une tracasserie de cette nature; mais, quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étaient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il était vrai qu'il en voulût

à mademoiselle Temple; comme la Hobart avait dit, qu'elle en mourait de peur : « En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincère personne l'a dit; mais vous voyez aussi que je n'en pourrais profiter, quand la Temple le voudrait bien, puisque mes débauches et les coureuses de la ville y ont mis bon ordre. »

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste était faux, puisqu'elle pouvait répondre que cet article n'était pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avait eu la bonté d'en faire.

La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer. Quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux, comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venait de chanter étaient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tout ceux qui la rencontraient la croyaient peut-être faite comme Rochester l'avait dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fiait pas trop aux promesses qu'elle avait faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittait point. Jamais elle n'avait été si jolie. Chacun lui en disait quelque chose; mais à l'air dont elle recevait toutes ces honnêtetés on la crut folle. Car lorsqu'on lui parlait de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards : « Bon ! disait-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres : que ce qui reluit n'est pas

or; et que si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère. » La Hobart avait beau la pousser, elle allait toujours son train; et, ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvait comprendre à qui diable elle en voulait.

Lorsque mylord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude; et, après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et, voulant que ses ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites après une aussi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au retour, sans en paraître abattue, voilà ce qui s'appelle un tempérament. »

Mademoiselle Temple avait naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avait encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle tourna les yeux sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard allait être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; et, remettant pour une autre fois les remerciments qu'il devait à mademoiselle

Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avait garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venait de dire. Mais Temple, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savait pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avait donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avait un espion fidèle auprès de ces belles. C'était la petite miss Sara, raccommodée, par son conseil et le consentement de sa tante, avec mademoiselle Hobart, pour mieux la trahir. Il sut par cet espion que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, était sortie de son service; qu'elle en avait pris une autre, qu'on croyait qu'elle ne garderait pas longtemps, parce qu'elle était laide et qu'elle mangeait les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et quelques jours après elle en vint donner un tel qu'on le souhaitait.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hobart et sa nouvelle favorite devaient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devaient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'était fort opposée à ce projet; mais qu'il avait fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que ma-

demoiselle Hobart avait osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint; et l'ayant informé de la manière dont il voulait s'y prendre, et du rôle qui le regardait dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarade. Leurs tailles étaient peu différentes, et leurs visages, qui l'étaient beaucoup, étaient couverts de leurs loups. Il n'y avait que peu de monde au parc; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure d'une autre, quand Hobart, l'arrêtant: « Où courez-vous donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables, pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire? » Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure; et tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourrait lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevaient de parler. Rochester choisit la Hobart, feignant de la prendre pour l'autre: elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tombait en partage. Ce n'était pas à Killegrew qu'elle avait affaire. Il s'aperçut de sa répugnance; et, faisant semblant de se méprendre à ses habits: « Eh! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez pas tant la tête devers eux. Je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici; mais je sais bien que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami. »

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étaient insensiblement éloignés : « Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre mylord Rochester, que vous connaissez pour le plus honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant pour le plus grand scélérat à la personne qu'il estime et qu'il honore le plus ? Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il savait que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a fait certain couplet de chanson, fait, comme vous savez aussi bien que moi, contre la grosse Price, plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple. Ne soyez point surprise que j'en sache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié : Votre passion et vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorés que d'elle; car de quelque manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend assez de justice pour croire qu'elle vous traiterait comme a fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savait ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre; je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre, pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse, vous impute le fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle

m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains, des portraits que vous y avez faits de tous les hommes de la cour; de la malice artificieuse dont vous avez donné les couplets si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle manière la pauvre Temple a donné dans le panneau que vous lui tendiez, pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourrait y avoir de plus dangereux pour vous, dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au chevalier Lyttelton, pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient; mais je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de stoïcien et à cette gravité de jurisconsulte, je veux bien vous apprendre que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment! ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien affaire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalousie; qu'il s'en plaindra, si vous continuez; que si son altesse ni lui fait pas justice, il se la fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce serait entre les bras de mademoiselle Temple; qu'il est bien scandaleux que toutes les filles d'honneur passent par vos mains avant que de pouvoir se reconnaître.

« Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi si ce que je

viens de vous dire est véritable; et c'est à vous à voir quel usage il vous plaira faire de mes avis. Mais si j'étais à votre place, je ferais la paix de mylord Rochester auprès de mademoiselle Temple. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence de cette fille pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, et qui, de la probité dont il est, se serait bien gardé de jeter les yeux sur elle s'il n'avait eu dessein de l'épouser. »

Mademoiselle Temple avait exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'avait garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avaient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venait d'apprendre, choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avaient quittées, qu'elle n'était pas encore bien revenue; mais, dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire; et, s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venait d'apprendre, elle ne la considérait plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissait des privautés qu'avait eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre était grosse

sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avait prise pour elle en lui parlant, ne pouvait comprendre ce qui lui faisait prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits; et, voulant la surprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre comme elle allait changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir aperçue, tout ce que Killegrew venait de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante et sa nièce. Il était près de minuit. La Temple était en chemise, tout effarée, repoussait avec horreur mademoiselle Hobart, qui ne s'en approchait que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'était pour elle que son altesse entretenait des filles d'honneur; si elle n'avait point de honte de venir jusque dans leur appar-

tement, à l'heure indue qu'il était, pour s'y porter à de telles violences; et jura qu'elle s'en plaindrait dès le lendemain à la duchesse.

Tout cela confirmait Temple dans ses erreurs; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyait toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les cris de Temple avaient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avaient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après l'aventure fut publique, avec plusieurs circonstances qui n'en étaient pas. La gouvernante en faisait foi, contant partout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avait échappé belle, et que miss Sara, sa nièce, n'avait conservé son honneur que parce que les bons avis de mylord Rochester l'avaient dès longtemps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse.

Temple sut dans la suite que les couplets qui l'avaient si fort aigrie n'avaient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assurait, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarité fit croire à bien des gens que l'aventure n'était pas tout à fait inventée.

C'était assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint, comme elle avait déjà fait; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère ou de calomnie; gronda

Temple de son impertinente crédulité ; chassa la gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenaient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart, sans pouvoir en venir à bout. Elle avait ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessait de s'accuser d'injustice au sujet de mylord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyait l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchait que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avait tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auraient pu mener plus loin qu'elle ne croyait ; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il était à la cour, il n'avait guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an ; car dès qu'un mot se trouvait au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchait sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étaient. S'il n'avait eu affaire au prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le temps que Temple le cherchait pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avaient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible

pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvait pour le théâtre; mais, voyant qu'il n'y réussissait pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après, et le public lui fut obligé de la plus jolie mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton. Elle était à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistait encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avait promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchait à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant son absence; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'était une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnaient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçait de près. Elle affectait d'être languissante, de parler gras et d'avoir deux ou trois faiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses faiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissait à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; et depuis cet accident il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avait véritablement été frappée d'abord. C'était un des plus

grands hommes d'Angleterre, et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissait assez voir qu'elle était prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourrait en arriver pour devenir sa femme; et peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'était point encore offerte à ses yeux : on lui en avait pourtant beaucoup parlé; sa conduite, son esprit et sa vivacité lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare de voir la discrétion et la vivacité, si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avait dit des agréments de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il l'aimait, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avait rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi sans trop se flatter. Talbot avait du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc, qui le distinguait assez, relevait tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle était quarante mille livres de rentes, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étaient du ressort de maximes et règles qu'elle s'était proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étaient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvait les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour son service, et que sa raison lui était plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avait eue, n'approfondit point si c'était à son cœur ou bien à sa raison qu'il en était redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchait; mais l'amour ne serait plus amour s'il ne se plaisait à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvait rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire; et, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'était mise, au sortir de chez la duchesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avait l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenait à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avait un fonds de gaieté qui réjouissait partout. Elle avait fait connaissance avec Jennings avant Talbot. Comme elle savait toutes les intrigues de la cour, elle les contait naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en était charmée; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'était pas fâchée d'ap-

prendre par ces récits comme tout cela se passait. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle était ravie quand elle pouvait la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle avait pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avait dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantait.

Jennings était fière à toute outrance quand elle se le mettait en tête; et comme elle aimait beaucoup mieux la conversation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlât de ses affaires, et que s'il n'était venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avait qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisait si mal à propos dans les termes où ils en étaient; et, la quittant plus brusquement qu'il ne convenait aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servait de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudait encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avait plus d'un an qu'il triomphait des faiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyait de ses triomphes. Son oncle s'en était aperçu des premiers, et l'avait obligé de s'absenter de la cour pour

quelque temps, sur le point qu'on allait lui en envoyer les ordres; car, quoique sa majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avait honorée d'une distinction publique, et qui se trouvait encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avait eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet; mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés qu'il lui conseilla de faire plutôt des grâces à Jacob Hall pour quelque chose, que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puisqu'il lui serait encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier que pour la très-humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'était bien à lui qu'il appartenait de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritait le moins; qu'il ne cessait de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'était déclarée; qu'il ne fallait pour un goût comme le sien que des oisons bridés, tels que la Stewart, la Wells, et cette petite gueuse de comédienne qu'il leur avait depuis quelque temps associée. Des larmes de fureur se mêlaient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fermait en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressemblait bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle était dans ses transports?

Le bon prince aimait la paix; et comme il ne se commettait guère à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvaient convenir, et que chacun se plaignait de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent; savoir :

Que madame de Castelmaine abandonnerait Jermyn; que, pour preuve de sa disgrâce, elle consentirait qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne; qu'elle ne ferait plus de railleries au sujet de la Wells ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle; que moyennant ces condescendances il lui donnerait incessamment le titre de duchesse, avec tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une augmentation d'appointements pour en soutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'État) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais, avait un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, la Castelmaine ayant pris le tire de duchesse de Cléveland, le petit Jermyn avait pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avait tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours,

et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avait portée au bon homme Saint-Albans. C'était lui porter la vie ; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardaient comme un exemple fameux des revers de la fortune.

Cela lui parut si beau, qu'il y serait resté bien plus longtemps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandait de ses charmes, persuadé qu'il en avait bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publiait de sa résistance et de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère ; et, quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le temps que Talbot, raisonnablement amoureux, était brouillé, selon lui, si peu raisonnablement, avec mademoiselle Jennings.

Elle avait entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cléveland, en avait souvent fait mention, sans rien diminuer de la faiblesse dont la renommée voulait que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avait pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devait être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn était donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; et quoiqu'on trouvât son brillant un peu

rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait; et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement; car on attendait quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusque alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie; mais il crut qu'il était plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin aurait un entêtement qui commençait de cet air.

Cependant Jermyn jouissait tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avait prise sous sa protection depuis qu'elle avait refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnait un homme dont la probité surpassait de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il voulait bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisait compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris et le fléau des amants. La cour était dans l'at-

tente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain ; mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avait pas coutume de laisser si longtemps mylord Rochester en exil. Celui-ci s'en ennuya ; et, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres, attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour, mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'était que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés ; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses.

Comme son esprit était à la portée de tous les esprits qu'il voulait, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il était de toutes les parties et de toutes les assemblées ; et tandis qu'il déclamait avec les maris contre les fautes et les faiblesses du gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disait avec elles que c'était pour la charge du pauvre peuple que ce maudit usage était introduit ; que les beautés de la Cité valaient bien celles de l'autre bout de la ville ; et que cependant un honnête mari

trouvait dans leur quartier que c'était bien assez d'une femme; ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disait qu'il ne comprenait pas que le feu du ciel ne fût point déjà tombé sur White-Hall, vu qu'on y souffrait des garnements comme Rochester, Killegrew et Sydney, qui soutenaient que tous les maris de Londres étaient cocus et leurs femmes fardées. Cela l'avait rendu si cher et si désiré dans toutes leurs coteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; et ce fut là que, changeant encore d'habit et de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets portant qu'il était arrivé, depuis quelques jours, un médecin allemand, farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. Les secrets étaient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistait principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publiaient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables et de si remplis de feu que ceux de mylord Rochester; et de tous ses ouvrages le plus ingénieux et le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes et des différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professait la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avait eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avaient consulté n'étaient autres que celles des filles d'honneur. Elles avaient grand nombre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses. Elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avait depuis peu chassée. Ces créatures en étaient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avait assurée qu'elle aurait la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sadite maîtresse ne se donnait de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que sans la connaître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avait d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il fallait qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avait point d'autre défaut que celui d'aimer le

vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant ses affaires, en avait alarmé ou diverti sa maîtresse, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenait un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'était que ce nouveau magicien.

L'entreprise était des plus étourdies; mais elle l'était moins que la petite Jennings, qui croyait qu'on pouvait se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price était la complaisance même; et cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings était très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et dans ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux comédies et dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; et s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse était à la comédie avec sa sœur : mademoiselle Jennings s'en était dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageait dans la joie, voyant cet heureux commencement de leurs aventures; car elles s'étaient déguisées, avaient traversé le parc, et pris

leur fiacre à la porte de White-Hall sans aucun obstacle. Elles s'en félicitaient réciproquement; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles allaient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avaient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'était la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menait; et qu'elle était pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressait pas de l'épouser, puisque cela devait être assez divertissant, et qu'il ne tenait qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'était plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit, que puisque la fortune les favorisait, il s'offrait une belle action à leur courage, qui était d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour.

La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand' peine la porte de la comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendait. La Price l'aborda témérairement comme il

se donnait un coup de peigne ; mais il était trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre.

Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avait vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disait d'acheter ses belles oranges. Pas pour le présent, dit-il en les regardant avec attention ; mais si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. Et tandis qu'il tenait ce discours à l'une, il tenait la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentait, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il était bien insolent d'oser.... « Ha ! ha ! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau ! une petite p..... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse et prétend avoir des sentiments ! »

Price vit bien qu'elle ne ferait rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; et l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venait de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure ; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de faiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avaient un billet d'adresse, mais il n'en fut pas besoin : le cocher qu'elles venaient de prendre leur dit qu'il savait bien ce qu'elles cherchaient, et qu'il en avait déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étaient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Brounker avait dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers; et justement comme il en sortait elles firent arrêter leur fiacre; c'était vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paraissait avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il était volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'était l'homme de la cour qui avait le moins d'estime pour le beau sexe et le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'était point jeune, sa figure était désagréable; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avait un penchant infini pour les femmes. Il se rendait justice sur son mérite; et persuadé qu'il ne pouvait réussir qu'auprès de celles qui voudraient de son argent, il était en guerre avec toutes les autres. Il avait à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes : du reste, fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinait l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avaneer.

Brounker les suivit à pied sans qu'elles s'en fussent aperçues, et le carrosse étant arrêté vingt ou trente

pas plus loin, elles en sortirent. Il venait derrière, et fit d'elles le jugement qu'aurait fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchait fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires. Il avait été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenait à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtait rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnaient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles; et dès qu'elles le virent elles en furent tout éperdues; mais, sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entrait en matière, quand il vit qu'elle tournait le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette occasion ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre, et les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédait à merveille dans ces occasions, et, les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price qu'elle était bien sotte de refuser ses offres, et que la petite créature ne gagnerait peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenait qu'à elle de gagner dans un jour; que

les temps étaient bien changés depuis que les filles d'honneur de la reine et de la duchesse couraient sur le marché des pauvres aventurières de la ville. Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachaient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avait fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louait le Seigneur de ce qu'elles n'étaient pas assez alarmées pour rompre leur dessein; car il ne doutait pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avait d'abord compris qu'il n'aurait pas profité d'une découverte qui ne leur aurait d'abord donné que de la confusion. C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentait une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avaient essuyé ces alarmes, leur cocher s'était pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsque, après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étaient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avait de l'honneur, et ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, et,

après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étaient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins, au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venaient d'essuyer.

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avait pour la sagesse du beau sexe, aurait mis sa main au feu que la belle Jennings n'était pas revenue de cette expédition comme elle y était allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il voulait absolument que le bienheureux Jermyn épousât une petite coureuse de bonne fortune, qui se donnait pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avait épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton était à la campagne chez une des ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avait beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sous quelque prétexte que ce pût être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'était pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'était pourtant que le prétexte dont on se servait pour faire consentir un mari quelque peu bizarre au voyage de madame sa femme.

Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travaillait depuis longtemps. On n'eut garde de le détourner de ce travail : madame Wetenhall n'y aurait pas trouvé son compte.

Cette dame était ce qu'on appelle proprement une beauté tout anglaise; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons; mais c'était toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous? La nature en avait fait une poupée dès son enfance; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, M. de Wetenhall, avait étudié pour être d'église, mais son frère aîné s'étant laissé mourir dans le temps que celui-ci finissait ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'était pas mal fait, mais il avait un air spéculatif et sérieux fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvait se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il était tous les jours collé sur les livres, se couchait de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvait ronflant quand elle se mettait au lit; et quand il le quittait, il la laissait profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas si madame Wetenhall

eût possédé comme lui le Docteur angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute : mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnait à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avait souvent témoigné un extrême désir de voir la ville de Londres; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avait pu satisfaire cette envie; et ce n'était donc pas sans raison qu'elle s'ennuyait de la vie qu'on lui faisait mener à Peckham. L'oisiveté d'un lieu si triste par sa situation lui parut insupportable; et comme elle avait la folie de croire, ainsi que beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle était assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvait soupçonner : car elle était persuadée que quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avait tout ce qu'il fallait pour en avoir, si c'était la volonté du Seigneur. Cela l'avait portée à faire quelques réflexions, et quelques raisonnements sur ces réflexions; comme, par exemple, que puisque son époux aimait mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui serait permis d'écouter quelque amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. M. Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur était que dans le solitaire Peckham,

non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offrait pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchait sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avaient fait connaissance à Paris, où Wetenhall l'avait menée six mois après son mariage pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avait fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, et le projet avait réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devaient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avait obtenu de George Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie était digne de sa magnificence. On peut croire aussi que dans une telle occasion sa personne n'était pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paraissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin; et mademoiselle d'Hamilton lui paraissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'était au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui à cette entrevue se prodiguèrent à la beauté, dont la beauté sut bon gré à ceux qui lui faisaient cet honneur; et comme Hamilton la regardait avec une attention qui paraissait assez tendre, elle

regardait Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle était convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paraissait enchantement dans cette superbe ville, elle qui de celle de Paris n'avait jamais vu que la rue Saint-Jacques et quelques boutiques de libraires. Elle logeait chez mademoiselle d'Hamilton. Elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étaient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La Wetenhall était d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étaient nouveaux pour elle. Il n'y avait que la comédie qui l'ennuyait un peu, quand c'était des pièces sérieuses. Elle convenait pourtant que le spectacle était bien touchant quand on tuait bien du monde sur le théâtre, et trouvait que les comédiens étaient de grands drôles bien faits, qu'il valait mieux voir en vie.

Hamilton en était raisonnablement bien traité, s'il y avait de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisait son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avait faits à Peckham. Madame de Wetenhall le trouvait fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il était agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables cons-

piraient à l'établissement d'un commerce dont les commencements avaient été trop vifs pour le voir languir avant la fin; mais à mesure qu'on la pressait sur la conclusion, le courage lui manquait, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avait pas bien examinés la tenaient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les aurait vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenait, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paraissaient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'était pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles; mais il s'était déjà laissé coiffer de chimères et de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer; ce séjour lui paraissait mille fois plus effroyable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la reine devait partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'Hamilton qu'elle ne prendrait pas d'autre maison que la sienne, qui était à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y serait.

On lui promit qu'on ne l'abandonnerait pas dans sa solitude, et surtout qu'on y menerait cette fois le

chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmaient, et le chevalier de Grammont, sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener George, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs et la joie. La contrainte en est bannie, la familiarité établie dès la première connaissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues partout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques, garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; et comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises

blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord Muskerry avait à deux ou trois petits milles de Tunbridge une belle maison appelée Summerhill. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du seigneur Wetenhall que madame sa femme y vînt aussi; et, quittant le triste Peckham et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étaient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpassait dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre; et, renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre, la Stewart menait en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étaient trouvés atteints avant que d'y venir y sentaient augmenter leurs feux;

et ceux qui semblaient le moins faits pour aimer y perdaient leur férocité pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du prince Robert.

Il était brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit était sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandait pas; fier, et même brutal, quand il était question de s'humaniser; il était grand, et n'avait que trop mauvais air. Son visage était sec et dur, lors même qu'il voulait le radoucir; mais dans ses mauvaises humeurs, c'était une vraie physionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causait la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes, qui mirent à la raison tout ce que ses penchants naturels avaient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux et le noir attirail de la soufflerie. Adieu tous les instruments de mathématiques et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; et, résistant fièrement à l'argent pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisait faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne pa-

raissait pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignait pas de même sur le ridicule des autres.

On dansait tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvaient bon, et que personne ne le trouvait mauvais. Ceux qui s'en souciaient le moins aimaient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Mylord Muskerry se croyait en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylone était, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois; et, pour comble de malheur pour elle, son enfant s'était mis tout d'un côté, si bien qu'on ne savait plus ce que c'était que sa figure. La désolée Muskerry voyait donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figurait mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avait aux lieux où elles allaient; et son imagination ne cessait de danser à Summerhill toutes les contredanses qu'elle s'imaginait qu'on avait dansées à Tunbridge. Elle ne pouvait plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le ciel ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir mylord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours; et dès qu'il eut le dos tourné la Babylonienne déclara qu'elle voulait faire un petit voyage à la cour.

Elle avait un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquait pas de bon sens. Mylord Muskerry, de peur d'accident, l'avait recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique; mais il eut beau la prêcher et l'exhorter à la résidence; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposait dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il fallait tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtait peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir : ses remontrances furent inutiles; mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais ayant, à la fin, fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'était jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire en l'assurant qu'elle était le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'était mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendaient point de finesse l'assuraient bonnement qu'elle était grosse de deux enfants; et la reine, qui ne laissait pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contredanses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien

quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre, pour obéir, disait-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle était, ne paraissait pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contredanses; au contraire, comme elle ne craignait que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissait; elle se dépêchait de danser tant qu'elle pouvait, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivait, le ramassa diligemment, l'enveloppa dans son justaucorps; et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il allait demander une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stewart; car la princesse de Babylone, après son accident, était efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étaient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisait mademoiselle Stewart. Elle était horriblement déconcertée; tout le monde lui faisait des excuses; et la reine, qui riait intérieurement

plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall tâchaient de radouber la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi que, s'il était permis de faire un peu d'exercice aussitôt après les couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry serait de lui donner sa revanche dès qu'on lui aurait remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contredanse; et, madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passaient à la cour du roi, celle du duc d'York s'était mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage était de visiter la province dont il portait le titre; mais l'amour en était le véritable motif. La duchesse s'était gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvait assez admirer. Ses manières avaient été telles, qu'elle avait trouvé le secret de contenter tout le monde; ce qui semblait encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence et de tous les raisonnements dont elle l'avait environné.

En vain s'était-elle cent fois dit que si le duc avait eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il

lui avait trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînaient, c'était à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'était à suivre pour elle à l'égard des faiblesses qui semblaient l'outrager ; mais que, les ressentiments étant encore moins permis, il fallait le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avait ; en vain, dis-je, s'était-elle soutenue si longtemps par le secours de ces maximes ; quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'York était la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'était un plaisir permis, elle se dédommageait, en mangeant, de ce qu'elle se retranchait d'ailleurs. C'était aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipait par ses inconstances, et ne faisait que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissait, que c'était une bénédiction. On ne sait combien les choses auraient resté dans cet état, si l'amour, qui voulait avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice aussi bien que la force pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature, pâle et décharnée, qu'elle avait prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle était alors celui des empres-

sements du duc. Elle s'appelait Churchill. L'on ne pouvait comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avait achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui semblait ravaler son mérite beaucoup plus que les autres; et dans le temps que le dépit et la jalousie commençaient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offrait à son attention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sydney; et tandis qu'il lui tenait les yeux ouverts sur sa personne, il les fermait sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avait de son mérite ne lui laissa pas longtemps ignorer la gloire de cette conquête; et, pour la rendre plus certaine, ses regards répondaient témérairement à tout ce que ceux de son altesse avaient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étaient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvaient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînait; mais mademoiselle Hobart, s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, et la vainquit.

Cette fille s'était insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle était pourvue pour toute l'année. La cour et la ville en étaient; du reste, ce n'était pas son affaire qu'elles fussent toujours véri-

tables; mais elle prenait soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connaissait aussi celui qu'elle avait pour la table, et savait composer ou diversifier les mets qui lui plaisaient. Cela l'avait rendue nécessaire; mais, voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sydney se donnait, comme de ce qui se passait dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sydney, l'adroite Hobart avait pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvait plus d'amour pour elle; que c'était dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdait le respect que parce qu'il ne pouvait plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en apercevrait bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre; et qu'elle était d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre.

La duchesse lui demanda ce qu'elle voulait dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. « Je veux dire, madame, répondit Hobart, que si sa figure vous déplaît ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé; ou bien que le retenant à votre service, comme feraient toutes les princesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance, pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés..... — Quoi! dit la duchesse, vous me conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature aux dépens de ma gloire et aux périls de mille inconvénients! Si ces faiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas

dans un rang comme celui que j'occupe; et ce serait mal reconnaître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de.... — Bon! dit la Hobart, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en était pressé! La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes. Ne seriez-vous pas d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité, tandis que le duc, après avoir eu les faveurs ou mérité les refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galope vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son ambition et ses désirs à la conquête de cette haridelle de Churchill? Quoi! madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage, à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions! Il faudrait être douée d'une patience bien coriace ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serais vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit et jour prétendît que, pour boire et manger de grand appétit, comme fait, Dieu merci, votre altesse, elle n'eût plus besoin que de bien dormir! Je suis, ma foi, sa servante. Je vous le répète encore, madame, il n'y a point de princesse dans l'univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sydney, quand un époux porte les siens ailleurs. »

Ces raisons n'étaient pas moralement bonnes, si l'on veut; mais quand elles auraient été plus mauvaises, la duchesse s'y serait rendue, tant son cœur était d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'était établi dans le temps que Hobart conseillait à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sydney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart que la duchesse acceptait ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avait trop de surveillants, trop de curieux, et trop de connaisseurs dans une grosse cour résidant au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étaient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Jermyn n'était pas du voyage ; et, selon elle, tout voyage était maudit dont Jermyn n'était pas. Il était engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire qu'il avait soutenu la gageure qu'on avait soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il ferait vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avait choisi pour cette course était celui que mademoiselle Jennings avait pris pour aller chez le devin.

Jermyn avait été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en était sorti victorieux ; mais, comme son courage avait fait dans cette épreuve un effort que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort

bas. La Jennings s'informait de sa santé; mais c'était tout ce qu'elle osait. Dans les romans modernes une princesse n'avait qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le guérir dans trois jours ; mais comme ce n'était pas mademoiselle Jennings qui avait donné la fièvre à Jermyn, elle n'était pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourrait avoir que la cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisait dans un voyage qui semblait faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en était; et s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourrait produire quelque changement en sa faveur, il était attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avait assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'était pas faite pour un sérieux de longue durée : son tempérament l'emportait, du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisaient espérer qu'elle oublierait bientôt Jermyn pour se souvenir que sa tendresse était la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenait à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il était indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre faiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avait planté là.

Mademoiselle Jennings, qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenait seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avait l'esprit rempli que du pauvre

malade, en usait avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'était à lui qu'elle donnait le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causait plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisait sans dessein tout ce qu'il fallait faire pour persuader à la cour qu'elle était revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; et jugeant qu'il était à propos de changer de personnage pour lui faire connaître qu'il n'avait jamais changé de sentiments, il allait lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune semblait lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il était seul avec elle dans sa chambre ; et pour lui donner plus beau, elle ne cessait de le railler au sujet de mademoiselle Boynton. Elle disait qu'on lui était fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissait d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de la Jennings. C'était une lettre en vers que mylord Rochester avait écrite quelque temps auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il disait, au sujet de la petite Jennings, que Talbot avait jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille ; mais que Jermyn, comme le petit David, avait vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement ; mais, prenant un air attendri :

« Le pauvre petit David ! » dit-elle avec un profond soupir; et laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étaient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif; et, se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avaient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en allait pas si mal pour les autres amants de cette cour; car tout en était plein, et le voyage était fait exprès. Ce n'étaient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeaient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui réglaient leur sort ne leur défendaient pas d'espérer. Sydney faisait sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à M. le duc d'York comme il s'attachait à lui depuis quelque temps. Son altesse y fit attention, et convint qu'il fallait lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, était écuyer de madame la duchesse. Il avait de l'esprit, était clairvoyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenaient les affaires de son cœur ? On en était embarrassé; mais le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer tout à propos où il n'avait que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la reine, qu'il avait eue; et le beau Sydney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontrait

le mieux du monde, et le duc se savait bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hobart applaudissait fort à ces promotions. Elle avait de fréquentes et longues conversations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'était sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessait de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'était coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étaient bien différents, et lui dit qu'il en parlait fort à son aise, lui qui venait de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avait fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençait à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill, et peut-être eût-il abandonné cette poursuite sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On était de séjour dans un pays ouvert et plain Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courre des lévriers. Elle était en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avait son écuyer à ses côtés. Il était bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il était à sa portière, qui payait merveilleusement de mine, s'il ne fournissait pas beaucoup à la conversation.

Le duc était auprès de mademoiselle Churchill, non

pas à lui conter fleurette, mais la gronder de ce qu'elle était mal à cheval. C'était la créature du monde la plus paresseuse ; et, quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la voulait distinguer à cause de sa faveur, on l'avait mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se serait bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avaient augmenté sa pâleur naturelle ; et dans cet état sa contenance achevait d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en voulait joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisait des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisait courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chute ne pouvait être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières, car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avait fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle était tellement étourdie, qu'elle n'avait garde de songer à la bienséance dans cette occasion ; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvaient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter ; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avait pas tyrannisé ses désirs ni fait languir son impatience.

Les deux cours revinrent à peu près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages ; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avait espéré.

Ce fut à peu près dans ces temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont, sa sœur, par laquelle on l'avertissait qu'il ne tenait qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'aurait trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui ; mais dans l'état où son cœur se trouvait alors il ne pouvait s'y résoudre.

Il était revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avait pendant cet agréable voyage vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckam, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissements qui régnaient chaque jour chez la reine ; et, soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui semblait bien que dans tous ces lieux ou dans tous ces états le ciel n'avait rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ! C'est ce qui lui paraissait absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnait pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avait prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement

du sacrifice qu'il voulait bien lui faire; mais comme ce témoignage de tendresse passait les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avait garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimait mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverraient de leur vie s'il ne partait incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partaient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent; qu'on serait toujours plus aise de son retour que d'un départ que l'on pressait tant; et mademoiselle d'Hamilton, ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendaient d'elle qu'il trouverait les choses en l'état qu'il les laissait à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenait congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XIII.

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Suite des intrigues amoureuses de cette cour. Mariage de la plupart des héros de ces *Mémoires*.

Plus le chevalier de Grammont approchait de la cour de France, plus il regrettait celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritait pas impunément la colère, mais aussi qui savait pardonner

d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentrait.

Mille pensées différentes l'occupaient en courant la poste. Tantôt c'était la joie que ses parents et ses amis auraient de le revoir ; tantôt c'étaient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseraient pas de l'accabler d'empressements importuns ; mais tout cela ne lui passait que légèrement par la tête, car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étaient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissait à Londres qui l'empêchaient de songer à Paris ; et c'étaient les tourments de l'absence qui l'empêchaient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestait à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignait avec vitesse que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avait eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentait alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvait le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins, ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit ; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces *Mémoires* que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits !

Qui jamais, excepté l'écuyer Féraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisait partout? Pour moi, je ne me serais jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictait à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étaient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entre dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'était pour

la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisait chez lui ; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevait-il de parler que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brillaient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat ; mais on ne pouvait porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpentaux, de chaque côté, qu'on avait fait de ses cheveux, en dérobaient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisait l'amour à madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui

dit le chevalier de Grammont. — Bon! lui répondit l'autre; je l'ai d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un mylord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui sentait le dénoûment de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. Si je le reconnaîtrais! Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché! Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer il se mit à table, lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint; et dès que le maître de la fête le vit il se leva de table, et, lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il : vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en ai pas fait un mauvais usage. »

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh, parbleu! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. »

Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe; et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait d'une manière à boire tout le vin de la noce si son maître ne se fût levé de table, comme on ôtait vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avait pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noce un homme qui paraissait si pressé; mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduirait pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignait de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu de temps, n'était en peine que de la manière : savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvaient lui convenir; ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient le plus capables de le confondre. Mais, voyant,

au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps; et s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il; et vous croyez avoir raison. Mais je me donne au diable si vous n'avez pas tort dans le fond.

« — Comment, traître, dans le fond! dit le chevalier de Grammont; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as depuis longtemps mérité?

« — Voilà-t-il pas? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. — Et le sable mouvant n'était-il pas pour mon service? dit le chevalier de Grammont. — Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces cocus-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'était un sot, car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché pardevant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis; et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cet oriflamme pour se distinguer au bal; et quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand

je le reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte ; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte ; et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent : en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps, qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu ? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portait à sa noce ! »

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups ou le chasser était le traitement le plus favorable que son maître lui devait ; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage, et dès qu'il fut à Paris il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plus tôt son arrivée qu'il fut le trouver chez son baigneur ; et les premières embrassades s'étant passées de part et d'autre : « Chevalier, lui dit le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre. » Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avait trois jours qu'il était en chemin ; et, pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. « Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frère ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre justaucorps à

table ; car on la tient longue dans une noce de province. » Et là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savait pas qui lui conseillait un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais qu'il avait ordre du roi de lui dire qu'il n'avait qu'à s'en retourner sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusque-là, lui qui connaissait assez le roi pour être instruit qu'il fallait pour mériter sa grâce attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de Saint-Chaumont, et lui dit qu'il se serait bien passé du soin qu'on avait pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme une cravate de bois. « Autre imprudence, lui dit le maréchal ; et depuis quand notre sœur est-elle secrétaire d'État ou des commandements, pour que le roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-vous savoir le fait ? Il y a quelque temps qu'il dit à Madame le refus que vous avez fait de la pension que vous offrait le roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont Comminges l'informa que la chose s'était faite, et témoigna qu'il vous en savait gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au dîner du roi que vous seriez incessamment ici, et le roi m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en. »

Cet ordre aurait peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre temps; mais dans la disposition présente de son cœur il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisait peine que l'officieux avis qui l'avait obligé de quitter la cour d'Angleterre; et tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devait. Il obtint cette grâce à condition qu'il sortirait de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce serait fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que, ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au roi qu'on les avait envoyés au chevalier de Grammont, qui rendait le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on donna si souvent du cor (signal dont ils étaient convenus pour empêcher les surprises); que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procurait avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de L'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompait point sur un commerce de robe dont on l'accusait. Ce fut là qu'ar-

rivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors, lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causait.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidait. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvaient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenait, tant il faisait voir qu'il en était consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissait au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avaient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence, mais elles en changèrent bientôt après son retour; c'est-à-dire les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avait point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, parut en ces temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il serait inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paraît partout

tel qu'il était dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étaient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage était tout charmant. C'était un visage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avait son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parlaient pour lui; mais son esprit ne disait pas un petit mot en sa faveur. Il n'avait de sentiments que ce qu'on lui en inspirait; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux.

Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi; mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas; la nature ne lui avait pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi de ce que les enfants qu'elle avait de lui ne paraissaient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en était d'autant plus choquée, qu'elle se vantait de pouvoir passer pour la mère des amours en comparaison de sa mère. On se moqua de ses reproches : il y avait

quelque temps qu'elle n'était plus en droit d'en faire; et comme cette jalousie paraissait plus mal fondée que toutes celles qu'elle avait affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveuglait pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisaient que croître et embellir. Comme elles étaient publiques, elle prétendait qu'elles dussent être sans conséquence; mais on la connaissait trop pour s'y méprendre. Le roi n'était plus jaloux d'elle; mais, comme le duc de Monmouth n'était pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il fallait le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Écosse s'offrit tout à propos. Elle était pleine d'agréments, et son esprit avait tous ceux qui manquaient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvait mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant; et tandis que ces réjouissances mettaient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étaient partout réveillés, et de nouveaux s'établissaient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attirait tous les yeux ou tous les respects. La

duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'était couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son visage était un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avait pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stewart.

C'était bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'était pour donner son cœur; mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew, n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury; et comme madame de Shrewsbury n'était point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressait personne; mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'était imaginé. L'habitude ne le dégoûtait point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avait beaucoup d'esprit et beaucoup plus d'éloquence. C'était en pointe de vin qu'elle était la plus vive; et c'était d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury, que cette éloquence se donnait car-

rière. Plus de la moitié de la cour en savait bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham était un de ceux qui n'en pouvaient juger que par les apparences; et, selon lui, les apparences ne permettaient pas tout ce que les exagérations de Killegrew voulaient persuader. Comme cet amant indiscret était un de ceux qui dînaient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avait tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettait à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et, s'imaginant trouver qu'on n'en avait rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont il avait commencé: cependant nul engagement n'a duré si longtemps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avait pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connaître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; et, sans songer qu'il s'était attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les

charmes qu'il venait de célébrer en sa personne. On l'avertit, sous main, des inconvénients que pouvaient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortait de Saint-James, après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetait, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étaient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il serait inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avait aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisait quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manquerait pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avaient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtemps heureux et tranquilles; jamais elle n'avait été si longtemps constante, et jamais il n'avait eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que mylord Shrewsbury, qui ne s'était jamais ému des déréglements de madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il était public, à la vérité; mais il paraissait moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satis-

faire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale.

La reine était à la tête de ceux qui se récriaient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltaient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham était une petite ragotte à peu près de sa figure, qui n'avait jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnait pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressait la reine pour elle; mais ce fut inutilement: personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçait de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avait d'assez tristes vues par de certains côtés. Les égards du roi pour elle avaient de belles apparences; mais c'était tout. Elle sentait bien que la considération qu'on avait pour elle s'effaçait à mesure que le crédit de ses rivales augmentait. Elle voyait que le roi son époux ne se mettait guère en peine d'enfants légitimes tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donnaient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendait uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattait que le roi la regarderait de meilleur œil si le ciel daignait la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre

la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournées de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'aurait-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avait fait après une de ses concubines, à qui Turpin l'avait ôté après sa mort! Mais il y a longtemps que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font plus rien.

Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avaient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il fallait l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant alors près d'accoucher, cette inquiétude ne la regardait pas. Une bienséance inutile l'obligeait à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyait ni plus ni moins pour le soin qu'elle avait de s'en cacher; mais sa présence, dans cet état, était un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparait hautement. La pauvre reine n'osait s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvaient les bains ou la faible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisaient, ou par ses

chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles !

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étaient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il était trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être; et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, mademoiselle d'Hamilton n'avait pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres parce qu'elle n'en bougeait. Il obtint la permission de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il y disait de ses propres affaires ne laissait guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendait ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenait à tout ce qui pouvait engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avait beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'était à lui qu'il s'ouvrait le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savait aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall; mais il ignorait le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avaient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquait dans toutes les occasions pour mademoiselle Stewart. Ils lui parurent au delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa

cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas longtemps à découvrir qu'il était déja plus épris qu'il ne convenait à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvait s'appeler divertissement amusait la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est tout autre chose en Angleterre; c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse; il n'est d'usage que dans les belles saisons, et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses : on les appelle *boulingrins*. Ce sont de petits prés en carré dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès longtemps initié dans les spectacles et les divertissements anglais, avait fait une course de chevaux qui n'avait pas, à la vérité, réussi; mais il avait au moins le plaisir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avaient été plus favorables; et dans tous les paris qu'il avait faits aux boulingrins le parti qu'il avait soutenu n'avait pas manqué de gagner.

A tous ces lieux d'assemblée se trouve d'ordinaire

une espèce de cabaret portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissements. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'anglaise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante et du vin d'Espagne. Là les *rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire pour tâcher de s'entre-enlever les profits de la journée. Or ces *rooks* sont proprement ce qu'on appelle capons ou piqueurs en France ; gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution, qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oserait se mesurer avec eux, quand même ils joueraient fidèlement.

Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au millieu d'une bande de ces *rooks* qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont, comme il venait y boire un verre de cidre. Ils jouaient à la chance à deux dés ; et comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les *rooks* avaient fait cet honneur au chevalier de Grammont par déférence. Il le tenait encore quand Hamilton arriva. Les *rooks*, appuyés de leur avantage, poussaient contre lui comme des furies. Il topait partout. Hamilton pensa tomber de son haut de voir un homme de son expérience et de

ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut et tout bas, par signes et en français, il méprisa ses avertissements ; et les dés, qui portaient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *rooks* furent vaincus pour la première fois ; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois ; mais leurs louanges furent perdues et leurs espérances trompées : cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant, au souper du roi, comme il l'avait trouvé témérairement aux mains avec les *rooks*, et la manière dont la Providence l'en avait sauvé : « Ma foi, sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les *rooks* sont déconfits pour le coup ; » et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle, dont il faisait quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouait, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'apercevoir qu'on l'écoutait d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; et l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisait presque toujours. « George, lui dit-il, n'auriez-vous pas besoin d'argent ? Je sais que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cents guinées ; prenez-les : ce sera pour jouer chez mademoiselle Stewart. »

Hamilton, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. « Comment! avec mademoiselle Stewart? — Oui, chez elle. George, mon ami, poursuivit le chevalier de Grammont, nous sommes un peu clairvoyant. Vous en êtes amoureux; et, si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas. Mais, dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'esprit, pour vous coiffer d'une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, et qui ne pourrait être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût? Par ma foi, vous et votre frère, vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la cour, vous ne trouvez que les deux maîtresses du roi pour en faire les vôtres? Pour le frère aîné, encore passe; il n'avait pris la Castelmaine que quand son maître n'en voulait plus et que la Chesterfield ne voulait plus de lui; mais pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature dont le roi, dans ce moment, est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, et qu'il se porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon marchand! je sais bien ce que le roi m'en a dit.

« Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le maître, c'est-à-dire point de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se souciait pas, et vous savez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien

faire devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Peckham, avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire à la gazette de Hollande : « On nous mande de Bristol qu'un tel est chassé de la cour pour mademoiselle Stewart ; qu'il va faire une campagne en Guinée, sur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, sous les ordres du prince Robert. »

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappaient à mesure qu'il y faisait attention, parut comme revenu de quelque songe, après y avoir rêvé quelques moments ; et, s'adressant à lui d'un air reconnaissant : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençais à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais pour vous témoigner ma reconnaissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Wetenhall, pour m'ôter de la tête le reste de ces visions. Mais, bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoiselle d'Hamilton sera de la partie ; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, et qui dans ses rencontres n'a pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut croire votre philosophe........ — Ne vous avisez pas d'en croire

ce faquin-là, dit le chevalier de Grammont; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart?

— « Que diable sais-je? dit Hamilton. Vous connaissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford était un soir chez elle, qui lui montrait à se mettre une bougie tout allumée dans la bouche, et le grand secret était de l'y tenir longtemps par le bout allumé, sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande; et, pour renchérir par-dessus son maître, j'y en tins deux tout à la fois, et je fis trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve; et Killegrew soutint qu'il n'y avait qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusements. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avais point eues devant. Vous savez que le déshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a par-dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la cour pour de beaux bras et une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; et je crois qu'il ne serait pas difficile, avec un peu d'adresse, de la mettre nue sans qu'elle y fît réflexion. Il faudrait, après tout, être bien insensible pour que ces bienheu-

reuses occasions ne fussent d'aucune conséquence et ne fissent aucune impression, outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité, qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et mille gracieusetés m'avaient empêché de faire des réflexions; mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, et les confidences qu'elle me faisait sur certaines choses qu'elle n'aurait pas trop dû me confier, auraient été capables d'en éblouir un autre.

« Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous savez la grâce infinie dont elle est à cheval. Le roi, qui n'aime guère les chasses que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les dames, y était, ces jours passés, entouré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un faucon, et toute la brillante escadre après lui. Les jupes de mademoiselle Stewart, qui courait à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montais, qui était son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur ce charmant désordre, pour empêcher qu'elle n'en fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paraissait pas lui déplaire.

« Le vieux Carlingford et ce fou de Crofts (car il faut bien vous faire une confession générale), ces méchants plaisants donc lui faisaient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissaient pas de passer, à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit, qui la faisaient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de contes, et qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en saurais, j'étais fort embarrassé quelquefois lorsqu'elle s'avisait de m'en demander. Je n'en sais point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentait. — Inventez-en un, me dit-elle. — C'est ce que je sais encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallait satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimais passionnément, était venue me voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette divinité m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'était point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour satisfaire la curiosité de mademoiselle Stewart; il fallut presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avait eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle était attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que je peignais, autant qu'il m'était possible, d'après

sa figure et d'après ce que je m'imaginais des beautés qui ne m'étaient pas connues.

« Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyait bien que c'était d'elle que je parlais. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit; et mes yeux faisaient tout de leur mieux pour lui persuader que c'était elle que je peignais. Je ne la vis point offensée de cette connaissance, ni sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avaient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement; enfin, je ne sais à quoi diable je songeais; mais je vois bien que si vous n'y aviez songé pour moi, j'étais capable de me perdre au milieu de ces folles visions. »

Quelque temps après la cour revint à Londres; et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardait la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries, achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland était accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'était relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle était en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvait paraître avec ce nouvel éclat devant ses yeux.

26.

Ses partisans étaient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devait partir, elle vit le jeune Churchill, et fut atteinte d'un mal qui s'était déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avait formés, et dont elle ne s'était jamais défendue que faiblement.

« Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandait ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisait tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour. Chacun en raisonnait à sa fantaisie; les uns disaient qu'elle lui avait déjà donné la pension de Jermyn avec les appointemens de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvaient réunis dans le sien. D'autres soutenaient qu'il avait l'air trop indolent et la taille trop effilée pour soutenir longtemps sa faveur. Mais tous convenaient qu'un homme qui était favori de la maîtresse du roi et frère de celle du duc se produisait par de beaux endroits, et ne pouvait manquer de faire fortune. En effet, le duc d'York lui donna bientôt après une charge dans sa maison : cela était dans l'ordre. Mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien parce que madame de Cléveland lui en voulait beaucoup, lui fit défendre de paraître à la cour.

Le bon prince commençait à être de mauvaise humeur. Ce n'était pas sans raison; il laissait tout le

monde en repos dans leur commerce, et cependant on avait souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venait de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn. La Cléveland, dont il ne se souciait plus, ne laissait pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinait par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous était le nouveau refroidissement et les menaces de mademoiselle Stewart. Il y avait longtemps qu'il lui proposait tous les établissements et tous les titres qu'elle aurait agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'était contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donnerait une élévation dont l'éclat choquerait le public ; mais depuis qu'on fut de retour elle prit d'autres airs. Tantôt elle voulait se retirer de la cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine; tantôt c'était pour fuir des tentations par où elle voulait faire entendre que son innocence n'avait pas encore succombé. Enfin, c'était continuellement ou des alarmes ou quelque humeur chagrine qui désolait la tendresse du roi.

Comme il ne pouvait s'imaginer à qui diable elle en voulait, il crut qu'il fallait mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir ci ce n'était point la jalousie qui l'inquiétait. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'aurait plus de commerce avec madame de Cléveland, depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemy de tous les autres menus amusements qu'il avait par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis, et la

troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuait à désespérer le roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'était déchaînée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusait par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui pour une idiote revêtue la traitait avec tant d'indignité. Comme elle avait encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stewart l'avaient réduit ; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre, nommé Chiffinch. Cette route ne lui était pas inconnue.

Le roi revenait de chez la Stewart, de fort mauvaise humeur. La présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en aperçut ; et, l'abordant d'un ton ironique et d'un sourire d'indignation : « J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui seraient trop indignes de moi ; je viens encore moins excuser des faiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, et que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse et qui s'en soit rendue indigne par sa conduite.

Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chasteté de l'inhumaine Stewart. » A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il était insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'était bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivrait ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyants, vu les termes où ils en étaient; et comme il se préparait à lui répondre: « Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prends de me moquer un peu de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sais que la précieuse Stewart vous renvoie, sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience; et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas, puisque ce pourrait être le ressentiment ou l'envie qui me le ferait dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie et que vous l'honoriez d'une préférence éternelle si je l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude, qui vous fait faire un personnage si ridicule. »

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il était encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch était dans ses intérêts : ainsi la Stewart n'avait garde d'être avertie de la visite; et Babiani, dont madame de Cléveland avait fait la fortune, et qui la servait à merveille dans

cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venait d'entrer chez la Stewart. C'était au milieu d'une petite galerie qui conduisait, par un dégagement, du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bon soir, comme il entrait chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babiani, qui suivait le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il était près de minuit. Le roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse, qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stewart avait été fort mal depuis qu'il l'avait quittée; mais que, s'étant mise au lit, elle reposait, Dieu merci. « C'est ce qu'il faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'était plantée sur son passage. » Il trouva véritablement la Stewart couchée; mais elle ne dormait pas. Le duc de Richmond était assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormait encore moins. L'embarras des uns et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui était le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'était jamais servi; il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyait son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de mademoiselle Stewart était commode pour une vengeance subite: la Tamise coulait au-dessous. Il y jeta les yeux; et voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avait crus capables, il fit une profonde ré-

vérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédaient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux, au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi : « que s'il n'était pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisaient honneur, c'était être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savait aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que si cela n'était pas permis dans son royaume, elle ne croyait pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvait jouir dans sa cour. »

Le roi, tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, était tellement agité, qu'il ne savait que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui voulait faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avait l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentiments, l'allait mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisait, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser par une plus longue visite ceux qui l'avaient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi; mais il n'avait pas attendu cet ordre : et l'on sut qu'il était parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir le mauvais tour qu'on pourrait donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avait obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour; que cela l'avait engagée à écouter le duc de Richmond, qui la recherchait depuis longtemps; mais que puisque cette recherche était cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tournerait au désavantage de sa réputation, elle conjurait sa majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent, pour finir tous les troubles que sa présence causait innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudrait prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux : mais comme elle avait beaucoup

d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savait que les penchants du roi n'étaient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consolerait, ou qu'un nouvel engagement effacerait à la fin le souvenir de mademoiselle Stewart; et que puisqu'elle ne pouvait éviter de se voir une rivale, il valait encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venaient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs elle se flatta que le roi lui saurait éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimait alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart; et ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songerait plus au duc de Richmond ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas longtemps la douceur d'un raccommodement qui le rendait de la plus belle humeur de monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissait d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées. L'Espagne se flattait de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venait de contracter avec le plus redoutable de ses voisins : mais elle n'espérait pas pouvoir soutenir les débris d'une monarchie sur

sa décadence, quand elle considérait l'âge ou les infirmités du prince, ou la faiblesse de son successeur. La France, au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avait qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne voulait point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle aurait réussi; mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery, qu'il n'y avait que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée dont le prince Robert devait avoir le commandement. Ceux qui en savaient quelque chose par leur expérience contaient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudrait combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étaient empoisonnées, qui ne faisaient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers; mais qu'il faudrait essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies dont chaque goutte se changeait en serpent; que si l'on pénétrait plus avant dans le pays, on était assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devaient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux

qui n'y avaient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers ; et, sans songer que le prétexte de sa convalescence avait différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avait quelque temps que la belle Jennings commençait à revenir de l'entêtement qui l'avait séduite en sa faveur. Ce n'étaient plus guère que les avantages de l'établissement qui lui donnaient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant qui semblait ne rendre des soins que par habitude la rebutait; et le parti qu'il venait de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avait éblouie; et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritait, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avait préparé toutes les consolations qu'il avait crues capables de la soutenir, en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avait rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avait triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde ; qu'elle lui conseillait de ramener toutes les captives qu'il ferait en Afrique, pour remplacer les beautés que son absence allait mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyait réduite; mais il s'aperçut que c'était tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenait cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout allait bien pour elle. Jermyn non-seulement était confondu d'avoir eu congé si cavalièrement; mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avait eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avait donc le plaisir de le mépriser et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venait de mettre au jour les épitres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'adressait au perfide Jermyn. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre était mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée, au cruel qui l'abandonnait. Tout cela était accommodé tellement quellement aux temps et aux conjonctures présentes. Elle avait eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendaient en Guinée, pour lesquels il quittait une tendre amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent reconnurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent

cours par la ville. Cependant sa conduite avait si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'était passée comme on vient de dire. Quelque temps après, l'expédition de Guinée fut remise, pour les raisons que tout le monde sait; et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre, car, quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenait plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différents. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnaissait son empire aux lois de l'hymen, avait en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu, pour marier tout de travers la plupart des amants dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond; l'invincible Jermyn, une pecque provinciale; mylord Rochester, une triste héritière; la jeune Temple, le sérieux Lyttelton; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton; George Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue devant et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton.

FIN DES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

TABLE

DES NOMS PROPRES.

(Voyez t. II de ses œuvres, p. 91), insinuaient que mylady Denham avait été empoisonnée dans une tasse de chocolat : on alla même jusqu'à attribuer sa mort à la duchesse d'York, et on afficha à la porte des enfants de son altesse des vers scandaleux sur cet événement.

DONGAN, p. 110 et 207. — Les anciens comtes de Limerick étaient de cette maison.

DORSET (Duc de), p. 173 et 307. — Walpole dit de lui qu'il était le plus bel homme de la cour voluptueuse de Charles II et de celle du roi Guillaume. Avec autant d'esprit que Charles II, que Rochester et Buckingham, il n'avait ni l'insensibilité du roi, ni le défaut de principes du duc, ni l'étourderie du comte. Rochester s'étonnait que lord Dorset pût tout faire sans qu'on y trouvât à redire. Sans être exempt des faiblesses de l'humanité, il en avait toute la sensibilité. La bonté de son âme fit oublier la méchanceté de Charles Sackville, depuis lord Buckhurst, puis comte de Middlesex, devenu enfin duc de Dorset. Né le 24 janvier 1637; il mourut le 19 janvier 1706.

ETHEREDGE (Georges), p. 173. — Né en 1636, il fut, sous Jacques II, envoyé comme ministre à Ratisbonne, où il mourut.

FALMOUTH, p. 82, 128 et 145. — Il fut le principal favori du duc d'York, et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il mourut à l'affaire de Southvold-Bay, le 3 juin 1665, d'un coup de canon qui tua en même temps lord Muskerry et M. Boyle. Le duc d'York, qui était auprès d'eux sur le pont, fut couvert de leur sang. Berkeley fut extrêmement regretté du roi, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu insensible à d'autres coups du sort.

FERAULAS, p. 280.

FEVERSHAM, comte de Durfort, p. 207. — Louis de Duras, né en France, fils du duc de Duras et d'une sœur du grand Turenne. Après la restauration de Charles II il vint en Angleterre, où il fut naturalisé, et créé successivement baron de Duras et comte Feversham, titre et nom de son beau-père. A la révolution il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de soixante-huit ans.

FIELDING (Mademoiselle), p. 205.

parle d'elle en ces termes : « Gwyn, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parut jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du roi, et était entretenue à grands frais. Le duc de Buckingham me dit que lorsqu'elle fut présentée au roi elle ne lui demanda que cinq cents livres sterling, qu'il lui refusa. Mais, environ quatre ans après, il me déclara qu'elle avait reçu de sa majesté plus de soixante mille livres sterling. Elle jouait ses rôles avec tant de vivacité, et amusait tellement le roi, qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer; mais il n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez piquant de Nell Gwyn. « Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth), n'a été trompée sur rien. Elle avait envie d'être la maîtresse du roi; elle l'est.... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut; mais elle n'avait pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée, et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi : elle a un fils; elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : Cette demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien, puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite une c....? Elle devrait mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je prétends qu'il doit être reconnu; et il le reconnaîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature, continue madame de Sévigné, tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. »

Elle mourut en 1691; et le docteur Tennison, depuis archevêque de Cantorbéry, qui en était alors vicaire, fit son oraison funèbre.

FIN DE LA TABLE DES NOMS PROPRES.

EXTRAIT

DES ŒUVRES

D'ANT. HAMILTON.

EXTRAIT

DES OEUVRES

D'ANT. HAMILTON.

LA VOLUPTÉ,

DIALOGUE.

PAUSANIAS, A SON AMI.

Les jeunes gens firent hier le sacrifice ordinaire à Mercure; et en vérité il est difficile de rien voir de plus aimable que la jeunesse d'Athènes. Après que la cérémonie fut achevée, comme il faisait beau, la plupart sortirent de la ville pour aller se divertir à la campagne, et jouir du loisir que la fête leur donne. Ils avaient encore sur la tête leurs couronnes de fleurs, qu'ils gardèrent tout le jour; et ils s'amusaient à différents exercices le long des bords de l'Ilissus. Les plus grands s'étaient fait amener des chevaux pour les monter dans la plaine, et signaler leur adresse devant les plus jeunes; les autres les regardaient faire, ou s'occupaient de jeux convenables à leur âge. Les amants, car vous savez ce que nos lois permettent, ne manquèrent pas de s'y trouver; et moi, sans être amant, je m'y trouvai aussi, je ne sais pourquoi. Agathon arriva plus beau que le jour, et fait d'une sorte à donner

de l'amour aux plus insensibles. Il était suivi d'un grand nombre de gens, qui tous me parurent touchés de sa beauté; ce qu'il était aisé de juger à leurs manières. Les uns ne parlaient point, et demeuraient comme immobiles, mais avec des regards si passionnés, que l'on voyait bien qu'ils ressentaient quelque chose de plus encore que les autres, qui étaient outrés dans leurs gestes et dans toutes leurs actions. J'ai bien vu des corybantes; j'ai vu des prêtres de Bacchus; mais quelle différence de cette sorte de fureur à celle que l'amour inspire! Ceux-là ont l'œil farouche, la voix terrible, les cheveux hérissés; mais le dieu qui fait aimer ne rend que plus aimable; il donne aux yeux, comme aux cœurs, de la vivacité et de la tendresse; le son de la voix, quand il le règle, devient touchant, et les sentiments de l'âme répandent sur toutes les actions une grâce et une douceur que toute autre divinité ne saurait inspirer. Tous les yeux étaient fixés sur ce jeune homme, et je ne sais si je ne puis point le comparer à l'Hélène d'Homère, dont les charmes se firent sentir à Priam même. Je le suivis comme les autres, parmi lesquels il y en avait de beaucoup plus vieux que moi. Quand je fus assez près de lui pour écouter ce qu'il disait, j'entendis que quelques jeunes gens, qui semblaient plus sérieux que les autres, le prièrent de leur redire un entretien qu'il avait eu avec Aspasie sur la volupté, et dont il leur avait souvent parlé. Il les refusa quelque temps, les remettant à une autre fois; et il ajouta, en souriant, qu'il ne les croyait pas occupés de choses si importantes. Il céda enfin; et, toute cette troupe s'étant mise autour de lui, il leur dit avec cet agrément qui lui est si naturel :

« Je voudrais bien, mes amis, satisfaire votre curiosité; mais je sens que je ne le puis faire qu'imparfaitement. Il me faudrait du temps pour me rappeler l'entretien d'As-

pasie ; et vous me prenez au dépourvu. Mais vous le voulez, et souvenez-vous que je vous obéis. Vous savez la part qu'Aspasie a dans notre gouvernement, par l'amour qu'elle a su inspirer à Périclès ; vous savez aussi que la réputation de son mérite et de son esprit a attiré chez elle les plus grands philosophes, et entre autres Anaxagore ; et Socrate, qui ne dit rien sérieusement, assure néanmoins qu'elle lui a enseigné la rhétorique. Ne vous étonnez point après cela si ses discours répondent à ses connaissances, et s'ils sont au-dessus des discours que tiennent ordinairement les femmes. Un jour donc que j'étais demeuré seul avec elle, et que je lui parlais de la volupté, parce qu'elle ne peut qu'en réveiller les idées, et parce que j'ai appris de Socrate qu'il faut parler à chacun des choses où il excelle : « La plupart des hommes, me dit-elle, sont débauchés, sans être voluptueux. — Et comment? lui dis-je ; la volupté est donc différente de la débauche ? — Comme le blanc l'est du noir, me dit-elle ; et je vous crois fort voluptueux, sans vous croire débauché. — Je vous prie, lui dis-je, apprenez-moi à me connaître, et ce que c'est que la volupté par opposition à la débauche, afin que quand Socrate viendra, avec ses questions, me prouver que je ne me connais pas moi-même, j'aie des armes pour me défendre, et que je puisse lui faire voir que vous avez eu plus d'un disciple. » — Aspasie ne put s'empêcher de sourire, et, reprenant la conversation, me dit : « La nature a mis dans toutes les choses qui ont vie un certain désir d'être heureux ; et c'est cette inclination qui porte chaque animal à chercher le plaisir qui lui convient. L'homme, qui participe de l'essence divine, et pour qui, dit-on, Prométhée a dérobé le feu du ciel, sait seul goûter le plaisir par l'esprit et avec réflexion ; et c'est ce goût de l'esprit, c'est cette réflexion qui distinguent la volupté d'avec la débauche. L'homme parfait est volup-

tueux ; mais celui qui, livré à son tempérament, ne diffère des bêtes que par la figure, n'a de plaisirs que ceux de la débauche , et la débauche n'est autre chose qu'un emportement qui vient tout entier de l'impression des sens ; la raison, qui nous est donnée pour nous distinguer des autres animaux, n'y a aucune part ; car la raison a sa mollesse, et sait se plier aux choses qui conviennent à la nature d'une âme bien née, et qui ne tient au corps que par des liens faibles et délicats. A parler juste, il n'y a d'aimable que ces caractères ; les autres sont durs et sans nulle inclination pour la vertu ni pour la politesse : aussi n'ont-ils jamais de vrais plaisirs. Mais oserais-je, Agathon, parler de choses encore plus relevées, et oserais-je les dire devant vous ? Je crains bien de m'oublier ; mais on me pardonnera de m'oublier avec Agathon. Vous connaissez Anaxagore. Il était ici comme nous voilà ; la plupart des jeunes gens étaient à l'armée, et ma chambre n'était remplie que de philosophes. La conversation se tourna sur les choses sérieuses ; et Anaxagore, prenant la parole, se mit à dogmatiser ainsi, peut-être contre son sentiment : « Avant le commencement du monde (il prenait la chose de loin) les éléments étaient mêlés, et la matière formait ce que les anciens poëtes ont appelé *chaos ;* alors la volupté ou l'amour y mit une chaleur qui n'est jamais sans mouvement ; et du mouvement, disait-il, vinrent l'ordre et l'arrangement de l'univers ; chaque partie de la matière s'unissant à celle qui lui convenait, et demeurant dans l'équilibre avec les corps voisins, selon la grandeur de son volume (car j'en ai retenu les termes). L'homme, comme le plus accompli des êtres, eut plus de part à ce feu universel, qui dans chaque corps en particulier, comme dans toute la masse de la matière, est le principe de la vie et du mouvement. Celui qui en eut davantage fut aussi plus parfait, et reçut, avec le feu, plus

d'inclination à la volupté. Je me mêlai dans la conversation en personne capable. Et vraiment, lui dis-je, je vous sais bon gré d'admettre le feu pour principe de toutes choses; aussi bien je n'ai jamais rien compris à ceux qui tiennent pour l'eau, et je n'ai jamais aimé le commencement d'une des odes de Pindare. En effet, ajoutai-je, sans parler des arts, les agréments, les manières, la vivacité, tout cela serait bien loin s'il n'y avait que de l'eau au monde; et je suis sûre, me dit-elle, que l'eau ne vous eût jamais inspiré cette belle tragédie que vous lûtes dernièrement ici, et qui fait que depuis ce temps-là on ne parle que de la Fleur d'Agathon. »

J'étais si charmé, si occupé de son discours, que, sans trop répondre à ses flatteries : « Mais, Aspasie, lui dis-je en l'interrompant, n'ai-je pas ouï dire à Socrate que la volupté était l'amorce de tous les maux, parce que les hommes s'y laissent prendre comme les poissons à l'appât de l'hameçon? — Il est vrai, me répondit-elle, que cette inclination qui nous porte tous au plaisir a besoin de la philosophie pour être réglée; et c'est à quoi l'on connaît les honnêtes gens, qui par une attention exacte règlent toutes les actions de leur vie, et savent toujours ce qu'ils font. Au contraire, les autres, errant à l'aventure et sans nul autre guide que l'impression de leur tempérament, se laissent toujours tyranniser par quelque passion brutale. C'est la manière d'user des plaisirs qui fait la volupté ou la débauche. La volupté, repris-je, sera donc l'art d'user des plaisirs avec délicatesse, et de les goûter avec sentiment? Mais donnez-moi quelque exemple de cela, afin que, ne doutant plus du principe, je sache en tirer les conséquences. — Je le veux bien, répondit Aspasie; et où le prendrons-nous que dans l'amour, celui de tous les plaisirs le plus capable de délicatesse et de grossièreté? Quiconque se livre à l'amour par une inclination qui ne porte pas sur un

goût fin et sur des sentiments exquis n'est point un homme voluptueux, c'est un débauché; mais celui qui aime les qualités de l'âme plus que celles du corps, qui tâche à s'y unir, autant qu'il est possible, par un commerce vertueux de sentiments et d'esprit; qui, suivant une fine galanterie, ne cherche qu'à partager un beau corps avec une âme si parfaite, celui-là peut passer pour avoir le vrai goût de la volupté. Ce goût adoucit la raison plutôt qu'il ne l'affaiblit, et conserve la dignité de la nature de l'homme. — Je vois bien présentement, lui dis-je, qu'il ne faut pas écouter nos sages qui condamnent indifféremment toute volupté. — J'ose dire, me répondit-elle, qu'ils n'en ont pas une idée assez distincte, et qu'ils la confondent avec la débauche; car la vérité n'est-elle pas, en quelque sorte, la volupté de l'entendement? La poésie, la musique, la peinture, l'éloquence, la sculpture, ne font-elles pas tous les plaisirs de l'imagination? Il en est de même des vins exquis, des mets délicieux, et de tout ce qui peut flatter le goût, sans altérer le tempérament. Pourvu que la raison conserve son empire, tout est permis; et, l'homme ne cessant point d'être homme, l'action est juste et louable, puisque le vice n'est que dans le déréglement. Mais voilà bien de la philosophie, et je ne comprends pas pourquoi je sais tout cela. Il est vrai que ce sont les galanteries dont Socrate m'entretient; mais finissons. Il n'y a donc plus de fondement dans cette guerre naturelle qu'ils ont imaginée entre la raison et les passions; elle doit plutôt les régler que les combattre, et moins travailler au dessein chimérique de les déraciner de nous-mêmes, qu'à les assaisonner par le goût de l'esprit et par le sentiment du cœur. On peut être philosophe et sacrifier aux Grâces; et ces déesses, sans qui l'amour même ne saurait plaire, ne peuvent-elles pas s'accorder avec la sagesse? J'ai toujours trouvé que cette inclination

pour les choses aimables adoucit les mœurs, donne de la politesse et de l'honnêteté, et prépare à la vertu, laquelle, ainsi que l'amour, ne saurait être que dans un naturel sensible et tendre.—Voilà, mes amis, quel fut le discours d'Aspasie : elle me persuada. Depuis ce jour je ne suis plus de l'avis de ces philosophes qui soutiennent que la débauche et la volupté ne diffèrent que de nom ; mais ils nous aiment trop, et quittent trop souvent leur retraite pour nous ; et, quelques choses qu'ils disent, leurs actions me font croire que dans le fond ils ne sont pas éloignés du sentiment d'Aspasie. »

RELATIONS VÉRITABLES

DE DIFFÉRENTS ENDROITS D'EUROPE.

De Saint-Germain en Laye, novembre.

Le 10 de ce mois, madame la maréchale de Berwick partit de cette cour, accompagnée d'un nombreux cortége de seigneurs et de dames et d'une pluie abondante, qui lui tint compagnie jusqu'au Bourget, où M. le maréchal, son époux, joignit la compagnie comme on était à table ; ce qui ne contribua pas peu au plaisir du magnifique repas, aussi bien qu'à calmer les inquiétudes de madame la maréchale après une si longue absence.

Le repas fini, leurs excellences firent prendre la poste à une des dames d'honneur de madame la maréchale,

pour aller à Louvres préparer les logements, et donner ordre à leur réception. Cependant, comme M. le maréchal avait défendu de tirer le canon, et que madame voulut épargner à la ville les frais des illuminations, ils y arrivèrent à petit bruit.

Il est inutile de parler de la bonne chère qu'on y fit : il suffira de dire que le repas du soir ne cédait ni en délicatesse ni en variété à celui du dîner. On peut dire même qu'il eut plus de dignité à l'égard de M. le maréchal, qui se mit au milieu de la table dans un fauteuil, que le Bourget n'avait pu lui fournir. Ensuite, ayant jugé à propos de se coucher de bonne heure, contre sa coutume, il se retira avec madame son épouse, et ses deux dames d'honneur, qui couchèrent dans la même chambre, au grand contentement des habitants du lieu, qui furent très-édifiés de voir tant de familiarité parmi des personnes d'un rang si distingué.

De Louvres, le 11 dudit mois.

Ce jour, fête de Saint Martin, la grand'messe fut célébrée avec beaucoup de solennité, pendant laquelle madame la maréchale et ses dames reconnurent dans la foule du peuple un petit saint, à plusieurs marques extérieures de sainteté, entre autres parce qu'il priait Dieu pendant la messe; et ces illustres personnes, qui sont des modèles de piété, lui donnèrent des sommes considérables pour prier Dieu pour les âmes de leurs maris, lorsqu'il plaira à Dieu de les retirer de ce monde.

Sitôt que la musique eut achevé de chanter le *Domine, salvum fac regem*, son excellence M. le maréchal prit les devants en poste pour assembler ses équipages de chasse, en vue du divertissement du lendemain; surtout

voyant que le temps se mettait au beau; car effectivement on trouva dans la suite qu'il faisait fort beau ce jour-là.

De Gonesse, ledit jour.

Hier, 10 de ce mois, un détachement de cette garnison envoyé pour escorter un convoi de boulangers a rapporté qu'il avait rencontré leurs excellences, avec une nombreuse suite, entre le Bourget et Louvres, qui allaient à leur belle maison de Fitz-James profiter de la belle saison, et prendre le divertissement de la chasse. Le commandant du parti ajoute cette particularité, que, s'étant approché du premier carrosse pour faire la révérence à M. le maréchal et à son épouse, ladite dame s'était fait apporter un luth accordé, et avait chanté l'air des *Coteaux différents,* avec tant de grâce et de mélodie, que son excellence en avait été transportée; mais que, n'ayant pu se mettre à genoux pour l'en remercier, il avait pris une de ses belles mains, laquelle il avait arrosée de larmes de joie, en la serrant tendrement entre les siennes.

De Creil, ledit jour.

Sur les deux heures et un quart après midi, madame la maréchale de Berwick, et sa suite, après un léger repas, partirent de ce lieu; un des magistrats de la ville eut ordre de l'accompagner jusqu'à son château de Fitz-James; et voici ce qu'à son retour il nous a rapporté de ce voyage.

Il assure qu'à un quart de lieue de Creil, dans un chemin creux, les dames d'honneur de madame firent un cri de joie très-considérable au beau milieu de la boue, d'autant qu'elles crurent voir dans le palanquin de Cler-

mont deux de leurs filles d'honneur qu'elles avaient crues perdues; il ajoute que vers le milieu de la montagne des Fées une des volées s'étant cassée, on attribua cet accident aux effets de quelque enchantement dont ladite montagne est d'ordinaire toute farcie; sur quoi les dames d'honneur se contentèrent de dire qu'on n'avait jamais vu de plus beau jour. Mais madame la maréchale, qui ne flatte personne, ayant examiné la chose de plus près, fit venir le chevalier de Saint-Jean, son premier écuyer, et le menaça de le faire pendre parce qu'il n'avait point de corde sur lui.

La relation dudit magistrat porte qu'après avoir heureusement passé cette montagne, on découvrit sur la droite, à une demi-lieue plus loin, une maison de plaisance située dans un fond, et agréablement environnée de bois et de canaux, ce qui causa beaucoup de joie à la compagnie, et principalement à madame la maréchale, qui déclara qu'elle avait fait vœu, au bas de la montagne, que s'il plaisait à Dieu de la délivrer des dangers de ce passage, celle de ses dames d'honneur qui était mariée achèterait une maison de campagne aux environs : sur quoi, ayant par bonheur rencontré une femme qui était du village appartenant audit château, on lui demanda comment ce château s'appelait; elle répondit bien humblement qu'il s'appelait Mouchi; ce qui fit rire la compagnie; car on savait que cela était impossible. Mais madame la maréchale lui ayant fait tourner la tête, et lui montrant la maison du doigt, elle soutint toujours que cela s'appelait Mouchi, quoique madame la maréchale lui eût prouvé le contraire par démonstration. Cela irrita si fort l'autre dame, c'est-à-dire celle qui écrit si joliment en vers, qu'elle lui dit avec indignation :

Malheureuse Didon! tes mariages sont nuls!....

Le reste de la compagnie se contenta de pleurer l'ignorance et l'aveuglement des gens du commun, qui croient savoir le nom des lieux qu'ils habitent aussi parfaitement que ceux qui ont appris la géographie universelle. En tout cas, disait-on, si, par une impossibilité difficile à comprendre, ce lieu s'appelait effectivement Mouchi, il ne tardera guère à être débaptisé pour prendre un nouveau nom.

La relation de Creil dit encore que, pour ne laisser aucun vide dans les amusements du voyage, madame la maréchale et l'illustre compagnie de son carrosse jouèrent à un jeu qui, à ce que rapporte ledit magistrat de Creil, paraît absolument impénétrable à l'esprit humain; d'autant qu'il ne suffisait pas de mêler, de couper et de donner comme à tous les jeux de cartes mortels, mais qu'il fallait encore des ciseaux; que tantôt ces illustres personnes mettaient une des cartes à côté d'elles, tantôt sous leurs manteaux ou leurs écharpes; et qu'ayant demandé le nom de ce jeu à un de messieurs les valets de pied, il n'avait jamais pu le prononcer après lui; mais que, l'ayant supplié de l'écrire dans ses tablettes, les savants de Creil ont jugé que c'était un jeu originaire d'Arabie, parce qu'il s'appelle *whist and swabbers*. Le jeu fut interrompu par un agréable spectacle; ce fut une course de lièvre que le fils aîné de M. le maréchal voulut faire voir aux dames: mais comme le lévrier était espagnol et le lièvre picard, ils se séparèrent faute de s'entendre.

En passant par Clermont, la bourgeoisie, qui n'était pas sous les armes, ne laissa pas de paraître, au moins la plupart, en linge blanc ce jour-là; mais entre autres une nymphe des faubourgs s'y fit remarquer par sa coiffure, dont les fontanges étaient infinies. Quoiqu'elle ne fût pas des plus belles, on jugea qu'elle avait beaucoup d'esprit, tant à voir son jupon, qui était fort court, que parce

qu'elle répondit d'un air vif et tendre à un garde du corps qui l'entretenait, et qu'elle lui dit d'une grâce infinie, en badinant avec son éventail : Mon Dieu, le beau jour!

RELATION D'UNE PARTIE DE CHASSE.

Près du marquisat de Nointel,
Vers un bois nommé la Garenne,
S'étend une riante plaine
Où jadis le preux Béchamel
Coucha maints cerfs dessus l'arène.
Là quelques gazons verdoyants
Servirent de table et de nappe
A mille ragoûts différents
Que don Rivier, en vrai satrape,
Avait fait préparer pour ces objets charmants.
Mais leurs divinités, à la chasse fidèles,
Sans s'amuser à ce festin,
Que l'on avait servi pour elles,
Mangèrent deux croûtes de pain,
Et burent trois verres de vin,
Comme auraient fait simples mortelles.

Le déjeûner fini, les chasseurs, pour lancer le cerf, s'enfoncèrent dans le bois avec tout leur attirail, tandis que les dames firent poster leurs carrosses à quelque distance de là, ne jugeant pas à propos de monter sur leurs superbes chevaux avant qu'on eût donné le cerf aux chiens, outre que l'Aurore semblait s'être mise en coiffe et en écharpe dès le matin, tant l'air était encore sombre! Oui,

Le soleil était en chemin,
Sans que l'amante de Céphale
Eût fait briller son air serein
Devers la rive orientale;

Et Flore, sa jeune rivale,
Sans lis, sans roses, sans jasmin,
Parut un peu défaite et pâle;
Car tout leur éclat, ce matin,
Était dans le carrosse avec la maréchale
Et les deux nymphes de son train.
Mais, écoutez : Si, pour la rime,
J'ai mis dans son train les attraits
De ces deux illustres objets,
Qu'on ne m'en fasse pas un crime :
A Clermont on en use ainsi,
Pour peu que la rime nous gêne;
Car du reste on sait, Dieu merci,
Que l'une et l'autre en souveraine
Peut régner partout, comme ici.

On avait fort parlé d'un gentilhomme âgé de cent ans, qui se plaisait encore à la chasse.

Les dames tournèrent les yeux de toutes parts, dans l'espérance qu'il se serait mis dans quelque litière, pour en avoir encore le plaisir ce jour-là, lorsque le cri des chiens leur en ôta la curiosité pour donner leur attention à plusieurs chasseurs qui parurent dans ce moment, et entre les premiers,

Certain piqueur, qui de Nestor
Égalait presque les années,
Retroussant un vaste castor,
Rendit les dames étonnées;
Mais on le fut bien plus encor
Par ses façons déterminées.
De la meute tout le plus près,
Ce patriarche infatigable,
Cet antique perce-forêts,
Par les plaines et les marais
Poussait sa rosse redoutable.

Ce spectacle nouveau donna de l'admiration aux dames,

aussi bien qu'un grand benêt de piqueur qui portait un cor de chasse dont il ne savait pas sonner; ce qui scandalisa tellement une des dames d'honneur, qu'elle lui dit qu'il était bien impertinent de galoper tout le jour avec une machine dont il ne savait que faire.

Dans ce moment le soleil, écartant insensiblement les nuages qui l'enveloppaient, voulut faire sa cour à nos divinités; et voici comment :

Quoiqu'il se fût mis de son mieux,
Et qu'au milieu de sa carrière
Il fût brillant et radieux,
Il savait que de leurs beaux yeux
Sortirait bien plus de lumière
Qu'il n'en répandait dans les cieux.
C'est ainsi que souvent, d'une façon galante,
On voit à Saint-Germain le lumineux Phébus
Comparer, au matin, sa lumière naissante
Avec la figure brillante
De la déesse *In-nubibus*,
Pour la rendre encor plus charmante.

Quoi qu'il en soit, il parut devant nos dames entre une et deux heures; mais le cerf, pour des raisons qu'on ne sait pas, n'osa paraître si tôt devant elles. Il fallut donc qu'elles se portassent dans une autre plaine entre deux bois qui la séparaient, de l'un desquels il s'avisa de sortir après quelque temps, ne pouvant plus résister à la curiosité de voir tant d'appas, au hasard de ce qui pourrait en arriver; mais mal lui en prit, aussi bien qu'à plusieurs autres qui valaient mieux que lui, et qui s'étaient abandonnés au plaisir fatal de les regarder. Dès ce moment, la tête lui tourna tellement, que le pauvre animal ne savait plus où il en était :

Jadis le seigneur Actéon,
Dans une pareille aventure,

Éprouva qu'il ne fait pas bon
Lorgner de ces objets d'immortelle nature;
Car si l'on n'y perd pas, comme lui, la figure,
On y perd du moins la raison.

Les dames qui lui virent traverser la plaine à toutes jambes, le trouvèrent très-bien pris dans sa taille, et furent touchées de la peine qu'on lui donnait. Cependant elles ne laissèrent pas de s'impatienter de ce que les chiens tardaient tant à le suivre; et dès qu'ils parurent elles s'empressèrent toutes à la fois à montrer aux chasseurs les endroits par où il avait passé.

On ne sait pas bien ce qu'il fit dans le bois, car il ne savait plus ce qu'il faisait lui-même; mais il en ressortit au bout d'une demi-heure, et vint passer toutes ses misères en revue devant elles. Il était tout essoufflé, il tirait la langue, que c'était une pitié; les chiens étaient à ses trousses, et pour comble de disgrâce, le manteau du cocher le poursuivit à toutes jambes; nous disons le manteau du cocher, car celui qui le portait alors n'a pas coutume d'aller si vite.

Ce fut alors qu'un nouvel attendrissement intéressa les dames pour lui. Le pauvre cerf! disait chacune à part; que ne donnerais-je pas pour qu'il pût échapper? Cependant, ajoutaient-elles, le coquin va encore bien vite, et il est à craindre qu'on ne le prenne pas. Tandis qu'on parlait ainsi de lui, le malheureux s'était réfugié dans l'autre bois, où, s'étant fait battre quelque temps, il eut enfin recours à sa dernière ressource, qui était de chercher à se lancer dans quelque rivière :

Mais, hélas! par un sort fatal,
Dans ce pays cruel, où les chiens sont barbares,
Les rivières sont assez rares,
Et bien loin était tout canal.

Il sortit pourtant pour la dernière fois des lieux qui l'avaient vu naître, et où il avait si doucement passé ses premières années; mais comme il en sortit par un endroit opposé à celui où nos dames l'attendaient, la chasse s'éloigna sans qu'elles s'en fussent aperçues; et, n'entendant plus le cri des chiens, elles firent plusieurs raisonnements sur la destinée du pauvre cerf. Les unes espéraient qu'il s'était sauvé; les autres, jugeant qu'il avait fini ses jours dans le bois, plaignirent tendrement ses malheurs, ravies de n'avoir pas été témoins de sa misérable destinée; mais elles ne laissèrent pas de trouver mauvais que les chasseurs ne les y eussent pas appelées.

Sur ces entrefaites un courrier, dépêché par ces mêmes chasseurs, vint leur annoncer qu'il était aux abois auprès d'un petit ruisseau, à l'entrée du prochain village. A cette nouvelle, leur parti fut bientôt pris; la pitié fit place à l'ardeur de la chasse; le cocher eut ordre de les mener à toute bride; et dès que le terrain ne permit plus d'avancer en carrosse, les voilà à sauter à terre sans l'aide de leurs écuyers, et à faire les plus merveilleuses enjambées qu'on vit jamais; et cela par un terrain marécageux, où jamais divinités n'avaient mis le pied avant elles, et où celles-ci étaient souvent dans la boue jusqu'à mi-jambe :

Nouvelles fleurs, selon l'usage,
Allaient naître dessous leurs pas;
Mais elles ne voulurent pas
S'arrêter un moment pour ce nouvel hommage,
Dont elles firent peu de cas,
Et coururent vers le village
Pour goûter le plaisir sauvage
De voir le cerf à son trépas.

Ce fut là qu'elles trouvèrent ce noble animal, la tête haute, quoique blessé de deux grands coups d'épée dans

les flancs, d'où le sang coulait à gros bouillons. Il était au milieu d'une infinité de chiens acharnés à sa perte, qui criaient comme des possédés, mais dont le plus hardi n'osait pourtant mettre la main sur lui. Ce fut là, dis-je, que, tournant noblement la tête de tous côtés, sans voir un seul ami dans cette multitude de spectateurs, il envisagea la mort d'un œil ferme, aussi bien qu'une multitude d'hommes, de femmes et de petits enfants à qui jamais il n'avait fait aucun déplaisir, et qui semblaient pourtant aussi animés à sa perte que s'il eût été le plus grand scélérat de l'univers. Le spectacle était touchant; aussi eussiez-vous vu nos dames accablées de douleur et d'attendrissement : aux unes le cœur battait de pitié, aux autres les genoux tremblaient de saisissement, enfin elles fondaient toutes en larmes; mais pas une ne voulut détourner les yeux d'un spectale si touchant et si digne de toute leur compassion.

Mais, quoique le cas soit étrange,
Ce n'est pas une nouveauté;
Car de tout temps chaque beauté,
Et qu'il soit dit à sa louange,
Eut dans le fond du cœur un bizarre mélange,
De tendresse et de cruauté.

Elles en avaient donc la plus grande pitié du monde; mais elles avaient encore une plus grande envie de le voir expirer au milieu des tourments qu'on lui fit souffrir; et elles eurent bientôt contentement. Cependant c'est un récit qu'il est bon d'épargner au lecteur, qui ne pourrait s'empêcher de donner quelques larmes aux circonstances dont les prodiges de valeur et les derniers soupirs du pauvre cerf furent accompagnés; mais nous ne saurions nous dispenser d'ajouter à ce récit quelques réflexions qu'un des assistants fit dans cette occasion.

Un personnage à face blême,
Que les destins ont rendu cerf
D'une indifférente qu'il aime,
En soupirant dit en lui-même :
Hélas ! ce misérable cerf
De mes souffrances est l'emblème.
Tous les maux que lui font les chiens,
Éternellement sur sa voie,
Et dont il doit être la proie,
Si vous les comparez aux miens,
Ne sont que des sujets de joie.
Car jusqu'à ce funeste jour,
Où la fortune par caprice,
Et les chiens courants par malice,
L'ont persécuté tour à tour,
Sultan des forêts d'alentour,
Jamais biche, pour son supplice,
Ne s'arma de rigueurs dont la fière Clarice
Répond à mon fidèle amour.
Oui, quelle que soit votre peine,
Pauvre cerf ! dans ce sort fâcheux,
Jadis au récit de vos feux
Votre maîtresse fut humaine ;
J'en connais de plus malheureux.

Dans ces moments impitoyables
Vous n'avez repos ni demi ;
Destins pour vous sont implacables ;
Beautés, hommes et chiens, tout vous est ennemi ;
Mais vous avez joui de cent jours agréables,
Et les nuits vous avez dormi :
J'en connais de plus misérables.

C'est ici que finit la relation de l'académicien de Clermont. Il serait à souhaiter que la même plume eût été employée à faire le récit des fêtes et des divertissements qui, se succédant chaque jour, durèrent jusqu'au retour de ces

illustres personnes à Saint-Germain. On aurait vu M. le maréchal, le 19 du mois, chassant autour de ses canaux, tuer deux carpes d'une prodigieuse grandeur d'un seul coup de fusil, au grand étonnement de la noblesse qui l'accompagnait, et principalement d'un seigneur de bel air, qui s'était depuis peu fait habiller à Clermont. Cet historien, fidèle jusque dans les moindres circonstances de ses récits, aurait particularisé dans ses relations l'incroyable pêche qui se fit le lendemain dans les étangs, canaux et viviers de Fitz-James, où madame la maréchale, dans un char à la romaine tiré par certains animaux habillés en laquais, parut avec plus d'éclat qu'Amphitrite ou Thétis au milieu de leurs Néréïdes. Mais l'éloquence dudit académicien aurait triomphé dans le détail de la fête du jour suivant, 22 de ce mois. C'était une chasse au loup, où les dames, montées sur de nobles et légers coursiers, à cause de ces bêtes féroces, charmèrent ou plutôt éblouirent par leur bonne mine sept ou huit cents chasseurs armés de fusils, qui poursuivaient les hôtes furieux des bois d'alentour. On se contenta de faire mourir deux loups seulement, pour servir d'exemple aux autres, ayant ordonné d'en attacher les têtes au gibet, tant de la place publique de Fitz-James, que sur ceux des grands chemins entre Amiens et Clermont.

LETTRES ET ÉPITRES.

LETTRE DE M. DE LA CHAPELLE A HAMILTON.

O toi qui sur l'Hélicon voles,
Et qui, dans tes essors divers,
Près de Muses, que tu cajoles,
Sûr de toi, jamais ne te perds;
Toi qui, dans des aimables vers,
Maître du sens et des paroles,
Ne connais point les tristes fers
Sous qui, dans des écrits frivoles
Que tracent mille auteurs pervers,
De notre siècle les idoles,
Gémit et marche de travers
La raison sur des rimes folles,
Apprends-moi l'art de badiner
Sans ramper et sans me gêner!
De tes cadences accouplées
Apprends-moi l'art miraculeux;
Comment en rimes redoublées,
Vingt fois avec un tour heureux
A nos oreilles rappelées,
Un vers court et pourtant nombreux
Enferme un sens noble et nerveux.
Loin des expressions enflées,
On voit dans tes plus simples jeux
Toutes les grâces assemblées.

De ce style vif et serré,
Qu'on crut par la parque cruelle
Avecque Chapelle enterré,
L'honneur par toi se renouvelle.
Pour moi, qu'une muse rebelle
A d'un autre vin enivré,
Si, dans une route si belle,
Sur les pas d'un guide fidèle,
Je suivais le chemin montré,
Bien loin d'aller jusqu'à Chapelle
Dont la voix au sommet t'appelle,
Je ne joindrais pas Bachaumont
Dans les routes du sacré mont.

Les rimes redoublées sont de véritables routes pour moi; souffrez, monsieur, que j'en sorte, et que je me mette dans le chemin uni de la prose.

Vous savez que les deux auteurs des rives de la Garonne ne sont pas les seuls à qui le hardi dessein d'écrire l'histoire du comte de Grammont soit venu dans l'esprit. Libre des occupations sérieuses auxquelles un devoir plus pressant m'attache, si j'avais eu

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna,

j'eusse voulu l'employer à peindre l'inimitable comte de Grammont,

Je doute encor que cette main
Dans le caractère romain
En traits excellents si fertile,
Pour cet autre nouveau dessein
Se fût trouvée assez habile.

Les grâces naïves, les actions sublimes, les merveilles du courage, les vivacités de l'esprit, les souplesses du courtisan, les hardiesses de l'amant, les entreprises du guer-

rier, les vues du politique, le jeu, l'intrigue de la cour, la galanterie, la guerre, occupations d'une très-longue vie, les fautes et les traverses souvent plus heureuses que les prospérités même et que la bonne conduite, les défauts aussi admirables que les vertus, un mélange de qualités opposées et d'aventures extraordinaires, forment dans le comte de Grammont un caractère rare et singulier, que je ne crois pas qu'il soit possible de bien représenter.

Vos auteurs gascons ont délibéré sur le choix du style dont il fallait se servir pour écrire cette surprenante histoire; pour moi, j'ai souvent songé à quel héros de l'antiquité on pourrait comparer ce héros de notre siècle.

Mécène s'est quelquefois présenté à mon esprit : l'amitié d'un autre Auguste plus grand que celui de Rome ; l'extraction presque pareille et comme royale en l'un et en l'autre ; la prodigalité du Français, même quand il était pauvre, assez approchante de la libéralité du Romain ; un autre Horace en vous, digne assurément d'être comparé à celui de Mécène ; toutes ces ressemblances m'ont souvent frappé ; mais je trouve dans Mécène je ne sais quoi de trop sérieux pour le comte de Grammont. Je crois que Mécène était triste ; c'était un philosophe plein de soucis, et toujours occupé de sa fortune ; il avait de l'esprit, il disait de belles choses, il aimait les lettres, il était savant ; mais je ne crois pas qu'il fût vif et plaisant comme le comte de Grammont.

Ne serait-il point mieux de comparer le comte à Pétrone, cet homme né pour les plaisirs, qui vivait dans une volupté si spirituelle ;

> Qui passait les jours à dormir,
> Et les nuits à se divertir.

Quelqu'un dira que le comte de Grammont ne dort ni nuit ni jour ; mais il faut bien que le proverbe se vérifie, et que toute comparaison cloche en quelque chose. Pétrone

était, comme le comte de Grammont, maître de la politesse et arbitre du bon goût, diseur de bons mots, railleur souvent dangereux. Vous savez comme il mourut.

Nul ennuyeux
N'osa se montrer à ses yeux ;
Ses oreilles n'étaient pas faites
Pour les entretiens sérieux.
Tranquille en d'aimables retraites,
Et dans sa mort délicieux,
Se faisant lire des sornettes,
Avec de douces chansonnettes,
Par des concerts harmonieux
Il fit au monde ses adieux.

Mais enfin il mourut, dira encore quelqu'un ; et le comte de Grammont, en cela bien différent de Pétrone, nous assure que pour lui il ne mourra jamais. La comparaison n'est pourtant pas si défectueuse en ce point ; car, quoique je commence à croire que véritablement le comte de Grammont vivra toujours, nous n'avons pas laissé de le voir déjà deux ou trois fois badiner avec la mort ; nous l'avons vu, dans ces moments si tristes pour les autres hommes, toujours libre et enjoué ; non que le comte de Grammont ne soit un très-bon chrétien, mais il n'en veut point faire les derniers devoirs prématurément.

Enfin, soit qu'il doive mourir un jour, soit que, comme il l'a résolu, il doive être éternel sur la terre, la postérité n'aura de lui, non plus que Pétrone, que des fragments.

Parmi ces fragments on lira avec bien du plaisir la lettre des deux écrivains de la Garonne ; je ne doute pas qu'on ne démêle aisément celui qui leur a servi de secrétaire, et qu'on ne pense, comme moi, que la Tamise fait une restitution à la Seine, et lui donne en vous un autre Saint-Évremond. Je suis, monsieur, votre très-humble, etc.

La Chapelle.

RÉPONSE A M. DE LA CHAPELLE.

Que maudits soient les deux Gascons
Qui se sont avisés d'écrire
Les fatigants brimborions
Que chacun est si las de lire;
Tandis que, malgré les raisons
D'un protecteur qui les admire,
On ne peut s'empêcher de rire
De leur ouvrage et de leurs noms!
Quoi! tant que la journée est longue,
On croira, sans être importun,
Pouvoir présenter l'Espalongue,
Et relire cent fois Peyrun!
C'est ainsi que leur secrétaire,
Car vous voulez que je le sois,
S'est récrié toutes les fois
Que quelque lecteur en colère
Ou que le copiste aux abois
L'avaient touché de leur misère.

Mais, monsieur, il n'est plus question de tout cela, et nous respirons depuis l'arrivée de votre lettre; elle est venue délivrer le public d'une oppression manifeste. On ne présente plus l'autre comme une estocade à tous venants; car on vient arracher la vôtre des mains du comte de Grammont, pour la lire et pour la copier.

Elle est si charmante d'elle-même, et si flatteuse pour moi, que j'y ai d'abord été pris; et j'ai cru de bonne foi que vous pensiez une partie des choses que vous disiez à mon avantage, sans faire réflexion que c'était pour vous-même que vous aviez eu la bonté d'étaler ce qu'il y a de plus gracieux dans le tour et l'harmonie des vers, et ce qu'il y a de plus élégant, de plus pur et de plus noble dans l'autre genre.

Le comte de Grammont en est si transporté, que mes-

sieurs de la Garonne ne lui sont plus de rien : mais permettez-moi de vous dire que je me suis révolté contre le penchant qui nous entraîne toujours, lorsque des louanges, tout outrées qu'elles puissent être, nous viennent d'une bonne main.

Vous parlez dignement du comte de Grammont,
De son mérite et de sa race ;
Mais à moi, de me dire en face
Que j'habite le sacré mont,
Et que je suis de la côte d'Horace !....
Épargnez vos amis, de grâce ;
Ils savent trop bien ce qu'ils sont,
Pour avoir seulement l'audace
De regarder Saint-Évremond.

J'ai fait la première lecture de votre lettre au comte, selon votre intention ; cela n'a point fait de tort à l'éclaircissement des faits ; car, quoiqu'il n'ignore rien, comme vous savez, le peu de commerce qu'il a depuis quelque temps avec les Romains dont vous faites mention les avait un peu déguisés dans son esprit ; et il a été bon de lui donner une idée un peu plus particulière que vous ne faites des gens à qui vous le comparez. Au reste, il vous sait si bon gré de ce que vous venez de faire pour lui, qu'il est bien résolu de ne vous donner ni paix ni trêve que vous n'ayez tenu la première parole que vous lui avez donnée. Il est ravi de voir, par cet échantillon, qu'il n'y a que vous qui soyez capable de le mettre dans un beau jour. Il trouve, par votre lettre, que Mécène et lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, principalement par la confiance et la faveur du maître. Il n'a pas si bien compris par quel endroit ils étaient tous deux d'extraction royale ; et j'ai été obligé, pour l'en éclaircir, de lui dire en propres termes :

Mæcenas, atavis edite regibus,

après quoi il l'a compris sans difficulté. Il s'en tient donc à cette ressemblance, et fait un cas infini du premier ministre d'Auguste, parce qu'il aime et qu'il honore tous les ministres.

Mais, quant à votre ami Pétrone,
Il dit que c'était un vaurien,
Et que dans ce siècle chrétien,
Où veuves ne bougent du prône
Et se montrent femmes de bien,
On aurait brûlé sa matrone.

Il estime infiniment l'agréable et brillante peinture du dernier adieu que ce Romain fit au monde; mais il trouve qu'un homme qui voulait se donner du bon temps à l'article de la mort n'avait pas rassemblé tout ce qu'il faut pour cela dans les plaisirs que vous marquez :

Car vainement vous prétendez
Que sa fermeté fut si grande
Pour les fausses tranquillités
Qu'il affecta dans ces extrémités
Que chaque mortel appréhende.
On jouait, dites-vous, chaconne et sarabande;
Rébecs et violons tendrement accordés
Faisaient aux doux plaisirs pour lui dernière offrande;
Il invoquait Phébus, à qui vous commandez;
Et, recueillant des fleurs qu'ici vous répandez,
Il s'en faisait une guirlande;
Mais ses destins en vain se virent retardés
Par cette harmonieuse bande :
Il n'avait ni cartes ni dés.

Ainsi le comte de Grammont tient qu'un païen qui est mort si pauvrement n'avait jamais su vivre. Il tient aussi qu'il est à propos de faire à présent un mystère des

véritables auteurs de nos deux lettres; et je crois que voici pourquoi :

Comme dans ces écrits on a quelque raison
De ne pas exposer son nom
A la critique ou bien à l'injustice
Des confrères en Apollon ;
Le comte, heureux en artifice,
Dit, pour éloigner tout soupçon,
Que la première est d'un Gascon,
Et que la seconde est d'un Suisse,
Mais Suisse du premier canton.

Je ne vous fais point d'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre ; car, quoiqu'il y ait plusieurs jours que vous me l'avez adressée, je ne l'ai que d'avant-hier. Je suis, monsieur, très-sincèrement votre très-humble, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ DE CHAULIEU A HAMILTON.

Nous vous devons un compliment
Pour nous avoir sur le Parnasse
Accordé si bénignement
Une très-honorable place ;
Mais très-bien nous serions passés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre muse, en fine coquette,
Tout doucement nous a glissés [1].
Bien loin d'en être courroucés,
C'est peu pour une muse anglaise
Qu'un léger petit coup de dent :
Elle qui, ne vous en déplaise,
Aime le carnage et le sang.
Sur la Tamise Melpomène

[1] Voyez l'*Épître au comte de Grammont*, en tête de ce volume.

Ne veut qu'horreur et que combats,
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'ensanglanter la scène.
Pour vous, dont le cœur, amolli
Par les doux accords de Thalie,
Nous fait voir un esprit poli
Dans les vallons de Thessalie,
Sous ces beaux arbres toujours verts
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie et la cadence
Du dieu qui nous dicte les vers;
Mais c'est peu d'une politesse
Qui pourrait empêcher la Grèce
De regretter Anacréon;
Vous savez, sur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et plus sagement que Platon
Établir une république.
Je sais quelles seraient ses lois;
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois,
Et trêve de panégyrique.
Souvenez-vous bien seulement
Que vous devez à maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injustement
Traité sa muse de gothique,
Elle qui, dans son enjoûment,
Sans être obscure ni caustique,
Saurait bien faire une réplique
Aux rébus de vos campagnards,
Qu'on voit, à leur style rustique,
N'avoir rien lu que des Ronsards;
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle et de Sarasin,
Qui répandaient sur leur ouvrage
Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage

Qui toujours ai fait vanité,
Dans des vers qui m'ont peu coûté
J'ai quelquefois, sur ma musette,
Chanté les amours et le vin;
Et si j'étais moins libertin,
Je serais plus mauvais poëte.

LETTRE A M. DE MIMURE.

A Sceaux, le 1er juillet 1705.

Mimure, qui dans la carrière
Où vous ont engagé l'honneur et le devoir,
D'une constance singulière,
Bravez du matin jusqu'au soir
La mort, la crotte, ou la poussière :
Vous, qu'il fait souvent si beau voir,
Dans l'oubli de toute glacière,
Apaiser votre soif guerrière
Sur le bord de quelque abreuvoir,
De quelque bourbeuse rivière,
Ou bien de quelque réservoir;
Qui passez mainte nuit entière
Sans vous coucher, sans vous asseoir,
Sans avoir fermé la paupière,
Et le matin sur la bruyère,
Animé du flatteur espoir
D'une rencontre meurtrière,
Sans buffet, sans nappe, ou salière,
Mangez bénignement un morceau de pain noir,
Oh! combien nous portons d'envie
A tous ces travaux glorieux!
Nous, qu'une fainéante vie,
Nous, qu'un repos délicieux,
Près d'Iris, Aminte, ou Sylvie,
Tiennent enchantés dans ces lieux.

Car enfin l'équitable Histoire,
Quand vous serez expédiés,
Vous autres, qui vers l'onde noire
N'allez jamais qu'estropiés,
De vos noms partout publiés
Saura conserver la mémoire,
En volumes bien reliés,
Tandis qu'au temple de la Gloire
Les nôtres seront oubliés.

Il est trop vrai, grâce à l'envie,
Que chez les injustes humains
Le nom des nouveaux écrivains
Ne dure pas plus que leur vie;
B...., à peine enseveli,
Parut aux bords de l'onde noire,
Et de ses vers enorgueilli,
Tenant encor son écritoire
Et ses Idylles de Marly,
Voulut passer l'eau sans en boire :
Mais Caron, ayant recueilli
Tous les fragments de cette histoire,
Jeta dans les flots de l'Oubli
Ce frivole appui de sa gloire,
Et de cet ouvrage aboli
Il n'est plus ici de mémoire.

Dieu garde de tout mal dans cette vie ceux qui sont menacés d'un pareil destin dans l'autre! mais cela ne nous regarde pas. Nous qui rimons pour rire, et pour faire rire les autres, ne trouvons point mauvais qu'on nous prenne pour ce que nous sommes. Au reste, je vous écris d'un lieu où l'air est si épuré, que, si je valais quelque chose, il ne me serait pas possible de vous dire des pauvretés; on les a toutes bannies du commerce des lettres :

Car le sonnet à bouts rimés,
Avec ses agréments postiches,

L'anagramme et les acrostiches
Du bourgeois toujours estimés,
Chez le bourgeois sont renfermés
Parmi ses effets les plus riches,
Et dans cette cour supprimés,
Vont sous campagnardes corniches
Sécher dans les poudreuses niches
De quelques recueils enfumés.
Après cette réforme heureuse,
Ne croirait-on pas que dans Sceaux
Le bon sens dût être en repos,
Loin de l'habitude ennuyeuse
Du rébus et des jeux de mots?

Cependant il nous reste un certain volontaire
Qui me fait mourir de chagrin,
Enfant de la table et du vin,
Difficile et peu nécessaire,
Vif, entreprenant, téméraire,
Étourdi, négligé, badin,
Jamais rêveur, peu solitaire,
Quelquefois délicat et fin,
Mais tenant toujours de son père.

Ce n'est point une énigme du *Mercure* que je vous propose, quoique ce portrait en ait assez l'air; je parle d'un monstre, qui vulgairement s'appelle *Impromptu;* nous avons ici des gens qui ont le secret de l'apprivoiser, et de lui faire dire les plus jolies choses du monde. Mais pour moi,

Au seul aspect de l'Impromptu
Je me sens troubler la cervelle;
La rime, indomptée et rebelle,
Me fuit, et Bacchus, plus bourru
Qu'il n'est dans sa saison nouvelle,
Au lieu de m'échauffer, me gèle;
Interdit, morne, confondu,
En vain je m'excite et l'appelle,

Jamais il ne m'a répondu.
Et dans cette route nouvelle
Mon esprit rétif, abattu,
N'a pour rimer ni force ni vertu;
Non que d'une vulgaire audace
Je ne pusse, le verre en main,
Par un effort plat et soudain,
Sans rien emprunter du Parnasse,
Chanter Iris et le bon vin,
Et mettre leurs feux à la glace,
Dans quelque languissant refrain.
Tels couplets ferait le poëte
Qui rime aux Petites-Maisons,
Ou bien ces gentils compagnons
Qui, les fêtes à la guinguette
Regalant facile grisette,
Avec trois maudits violons,
Pour Toinon, Nicole, ou Perrette,
A bon marché font des chansons.
Mais je regarde avec surprise
Que, sur mille sujets divers,
On fasse sur-le-champ des vers
Que le dieu des vers autorise,
Et qui soient dignes des concerts
Qu'il inspire ou qu'il favorise :
Facilité qui n'est permise
Qu'à Malézieu, Genest, Mayercron, ou Nevers.

Je garde donc un respectueux silence dans ces occasions, et je ne brille guère plus dans les autres : attentif à recueillir ce que la vivacité d'esprit répand ici de tous côtés, il n'est question de moi que lorsque je puis me parer de ce que j'entends dire :

De tant d'heureux originaux
Froid et misérable copiste,
Mon esprit près d'eux ne subsiste
Qu'à mettre à profit leurs bons mots.

Ainsi, confus d'ennuyer ici tout le monde sans jamais pouvoir m'y ennuyer, je vais m'égarer dans les plus belles promenades qui soient dans l'univers;

Dans ces beaux lieux où la nature
Au milieu des secours de l'art,
Paraît simple, innocente et pure,
Étale sans pompe et sans fard
L'éclat naissant de sa verdure,
Et semble devoir au hasard
Les agréments de sa parure;
Là, dans ses paisibles canaux,
Coule à peine l'onde tardive
Que nourrissent mille ruisseaux,
Et là, sur leur féconde rive,
On voit les amours en repos
Essayer leur puissance oisive
Sur les poissons ou les oiseaux;
Car quoique cette cour abonde
En nymphes brillantes d'attraits,
Leurs cœurs, dans une paix profonde,
Sont tous à l'épreuve des traits
De ces petits tyrans du monde.

Ce fut dans une de ces promenades que trois figures fort extraordinaires interrompirent la rêverie où je m'étais abandonné : c'était une femme et deux hommes, que je pris d'abord pour quelques-uns des masques du dernier carnaval, qui n'avaient pu se résoudre à quitter de si beaux lieux. La dame surtout me parut mise d'une façon toute nouvelle :

Son habit d'une étoffe antique,
Sur des falbalas en portique,
Offrait d'équivoques couleurs;
On avait tracé les neuf Sœurs,
Et les instruments de musique
Qui servent à remplir leurs chœurs,

Sur une jupe magnifique
De la façon de ses brodeurs,
Et son visage allégorique
Était enjolivé de fleurs,
De fines fleurs de rhétorique;
Quatre riches expressions,
Trois hyperboles en losanges,
Une métaphore en fontange,
Au lieu de cornette et rayons,
Composait sa coiffure étrange;
Et l'antithèse mise en frange
Bordait un voile des plus longs.

Je la considérais avec une merveilleuse attention, comme vous pouvez croire, lorsque, se jetant à terre, et m'embrassant les genoux,

Généreux étranger, me dit-elle du ton
Dont l'Élégie en pleurs se plaint de quelque absence,
Vous voyez à vos pieds la superbe Éloquence,
La moderne Érudition,
Et la gracieuse Élégance,
Qui vient vous demander un don :
Et si vous n'êtes pas le fils d'une tigresse,
D'un léopard ou d'un lion,
Ou si vous respectez mon nom,
Touché du malheur qui me presse,
Vous prendrez ma protection,
Et j'en demande la promesse.
Quoi, lui dis-je, en la relevant,
Me trouvez-vous donc la figure,
Le geste, le port, ou l'allure,
L'œil égaré, l'habillement
De quelque chevalier errant,
Pour donner dans cette aventure,
Et pour m'en prendre à tout venant.

Non, monsieur, me dit un de ses deux écuyers, ce n'est pas ce que madame vous demande; je vais vous en ins-

truire, si vous n'aimez mieux l'apprendre de l'illustre sur qui elle s'appuie. Celui qui me parlait était en petit collet et en manteau noir; et voyant que je regardais l'autre, et que j'étais en peine de savoir ce qu'ils étaient :

Nous sommes, dit-il, beaux esprits,
Maîtres passés en éloquence,
Qui, pour certains doctes écrits
Dont vous n'avez pas connaissance,
Dans le beau milieu de Paris
Chez cette dame avons séance,
Je suis indigne successeur
D'un rare et fameux orateur.
Pour ce cavalier qui la mène,
Excellent versificateur,
Tout le connaît, c'est cet auteur
Qui, pour me louer, prit la peine
De crier à perte d'haleine
Lorsqu'on m'initia docteur.

Pendant que je l'écoutais, cet illustre dont il venait de parler, et qui paraissait docteur d'épée, prit la parole, et me dit : Oui, monsieur, je présidais à sa réception; mais il n'est pas question de cela maintenant : ce qu'on souhaite de vous est que vous ayez la bonté de vous déguiser en nain, pour présenter ce petit mot d'écrit à son altesse de notre part.

Tout s'était assez bien passé jusque-là; mais à l'air dont je reçus cette proposition, celui qui me l'avait faite ne put se contenir. Un grand éclat de rire interrompit la comédie au plus bel endroit, et j'en reconnus les acteurs; c'étaient le petit G...., le chevalier de.... et notre ami l'abbé....

Ils me contèrent qu'ils avaient imaginé cette espèce de mascarade pour divertir madame la duchesse du Maine, et me demandèrent ce que j'en pensais. Je leur

dis assez franchement que le sujet ne m'en paraissait pas nouveau, et que je ne croyais pas que cela divertît extrêmement la compagnie; que cependant la manière dont ils avaient voulu représenter leur premier personnage avait au moins la grâce de la nouveauté; car voici comme ils s'y étaient pris pour exprimer les différentes figures de rhétorique dont ils avaient fagoté son déguisement : les riches expressions, par exemple, étaient signifiées par un morceau de papier où ils avaient écrit ces quatre vers de l'épître de Despréaux sur le passage du Rhin :

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Ils en avaient pris deux autres de la métamorphose des yeux de Phyllis en astres, pour représenter l'antithèse; et les voici :

Comme elle eut pour un mort une flamme vivante,
Et fut changée enfin, pour être plus constante.

Pour la métaphore en fontange, ils l'avaient renfermée dans ce seul vers de Brébeuf :

De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Les hyperboles étaient imitées, tant bien que mal, de cet endroit de l'*Énéide* où Virgile parle de la rapidité dont l'amazone Camille allait du pied, soit par mer, soit par terre; et voici comme ils avaient rendu ce passage :

Plus légère que n'est l'haleine
Des tendres zéphyrs au printemps,
Elle aurait volé par la plaine
Sans courber le sommet des épis jaunissants :
De sa vitesse soutenue,
Au milieu des flots suspendue,

On aurait vu ses pieds légers,
Ouvrant une route inconnue,
Fouler la surface des mers
Sans que l'onde en parût émue.

Tous ces fragments écrits sur des rouleaux de papier coupé en forme de ruban, voulaient dire, à ce qu'ils m'assurèrent, que la dame Éloquence était coiffée de figures ; mais je leur dis qu'une personne farcie de tous ces écriteaux paraissait plutôt l'emblème de quelque collége que la représentation d'une illustre société qui ne se reconnaît point à ces frivoles enseignes. Je me chargeai pourtant de leur placet, qui est une pièce rare, et par laquelle je compris pourquoi ils voulaient absolument que je fusse déguisé en nain pour cette expédition. Ils me quittèrent, peu satisfaits de mes applaudissements, et reportèrent apparemment à la friperie l'habit qu'ils m'avaient préparé. Au premier ordinaire je vous ferai part de la lettre qu'ils m'ont laissée; car je crois que vous n'en demandez pas davantage pour le présent.

RÉPONSE DE M. DE MIMURE.

Au camp sous Louvain, le 22 juillet 1705.

Je suis charmé, monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je ne puis assez vous dire combien je me tiens glorieux d'un souvenir comme le vôtre. Quoique votre lettre soit datée du premier de ce mois, on ne me l'a rendue que le seize au matin; je me tourmentai comme un beau diable ce jour-là et le lendemain pour essayer de faire une réponse telle quelle. J'avais presque fini ce misérable ouvrage; et tout pitoyable qu'il eût été, je vous l'aurais envoyé diligemment,

n'était l'aventure du dix-huit, qui a changé la face de nos affaires. Ce que je vous aurais mandé pour lors ne cadre plus à notre situation présente, et il serait même ridicule à moi de paraître m'amuser de jeux d'esprit dans un temps où nous avons des occupations si sérieuses, et où le badinage est hors de saison; il viendra peut-être un temps plus tranquille, où je payerai mieux mes dettes. Je vous supplie seulement, monsieur, s'il arrive faute de moi, que mon âme n'en soit point en peine : ce que je puis vous dire pour le présent est qu'il n'y a rien de plus gracieux et de plus ingénieux que cette lettre aimable; je l'ai lue cent fois, et je la saurai par cœur : elle est meilleure à retenir que tous les dictons du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur. Permettez-moi de vous charger de mille respects pour madame de Stafford, et soyez bien persuadé, monsieur, qu'il n'y a personne en France qui ait un désir si naturel de mériter quelque part à l'honneur de vos bonnes grâces et de votre estime; qui soit plus touché d'une sensible reconnaissance pour les bontés dont il me paraît que vous m'honorez, et qui soit enfin avec plus de goût pour vous et vos enfants tout nouveau-nés, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MIMURE.

LETTRE AU DUC DE BERWICK (en Flandre).

Saint-Germain, le 30 mai.

J'arrivai hier matin; je reçus votre lettre l'après-dînée, et j'y fais réponse aujourd'hui; ce n'est point perdre de temps; cependant je ne doute pas que vous ne m'accusiez de paresse, car il y a trois ou quatre jours que

votre lettre m'attend ici. Je vais, mon cher duc, satisfaire à toutes vos questions. En premier lieu, je conviens que vous avez gagné la pistole; mais vous conviendrez qu'elle est destinée par notre traité à régaler les dames; ainsi vous n'en tâterez qu'à votre retour. Nous avons quelques morts, mais point de mariages depuis votre départ; votre belle-sœur, soi-disant, n'a pas encore ri que l'on sache; mais elle est fort engraissée. A l'égard de Riva, comme il s'est lassé de faire le malade sans faire pitié, il a fait semblant de vouloir se pendre devant les dames pour les faire pleurer; mais cela n'a pas eu de suite. Il faut à présent vous satisfaire sur les alarmes de nos beautés, et vous jugerez par ce que j'en vais dire si les Allemandes ou les Flamandes s'intéressent le plus vivement aux batailles.

Vous êtes fort incommodes, vous autres gens de guerre, qui vous rendez si terribles à vos ennemis et si chers à vos femmes; vous ne sauriez croire la peine qu'elles nous donnent en votre absence. A chaque mouvement que font les armées nous les voyons tout éperdues; elles s'imaginent qu'on ne marche que pour se battre, et qu'on n'en veut qu'à leurs maris; notre rhétorique ne fait que blanchir auprès de leur frayeur; et le seul expédient que nous ayons trouvé pour étourdir leurs tendres inquiétudes est de faire diversion par de petites parties de plaisir, purement à vos intentions. Le sieur Cuzac, pour cet effet, leur donna la première collation dans le jardin du château neuf.

Ce fut justement ce jardin
Où jadis la troupe adorable
De nos nymphes de Saint-Germain
Nous trouva l'air si misérable,
Si morfondu, si pitoyable,
Lorsque nous revenions du bain.

Mais cette fois tout y était galamment ordonné; une table de douze couverts, la vaisselle que vous savez, une profusion de tartes *cheese cakes*[1], sellibots, et de toutes sortes de liqueurs, se présentait à la vue, et bientôt madame la grande duchesse et la belle Clarice, à cause de leurs cruels déplaisirs, ne buvaient d'abord que de l'hydromel; madame Nugent et *Mamzelle*, après avoir dépêché deux ou trois tartes, et s'en être jeté deux ou trois autres à la tête, se levèrent de table pour jouer au colin-maillard avec Leybourne. Un jambon parut, et les ramena; les beautés affligées en mangèrent sans savoir ce qu'elles faisaient, mais elles burent trois ou quatre coups, parce qu'elles en avaient mangé. Vous savez comme le vin est amusant : elles se mirent de bonne humeur; et tandis que la santé des époux absents suspendait les alarmes qu'on avait pour eux, un traître de *sack-posset*[2] parut, qui les fit entièrement oublier. Mais en récompense il fit bien souvenir de l'aventure du bonnet de nuit et des cornettes, qui avait tant diverti la compagnie la veille de votre départ. On mourait d'envie de voir répéter la même scène; la belle Nanette tourna les yeux de côté : j'étais résolu de m'offrir pour votre rôle, si elle eût trouvé ce qu'elle semblait chercher, car cela m'avait paru tout à fait plaisant; mais on avait oublié la toilette, ne croyant pas qu'elle dût être d'aucun usage dans un jardin; il ne manquait pourtant que cela.

Car un lit de gazon tout frais,
Ombragé d'un naissant feuillage,
Semblait se présenter exprès;
Mais, comme il fallait l'équipage
Des cornettes et des bonnets,

[1] Talmouses.

[2] Breuvage fortifiant, composé de vin sec, de crême, de muscade, d'œufs et de sucre, battus ensemble.

Le Cuzac gronda ses valets,
Et l'on ne fit rien davantage.

A quelques jours de là le chevalier de La Salle se mit sur les rangs; mais sa magnificence ordinaire n'eut pas les applaudissements qu'il attendait; un orage imprévu fit porter l'appareil du *junket* dans son appartement du château; le couvert avait été mis dès le grand matin, au jeu de boule; la symétrie fut dérangée par la précipitation dont on déménagea; quelques pièces de l'ambigu se perdirent en chemin; on servit tout de travers, et le vin manqua. Les dames firent tout de leur mieux pour le consoler de tant de disgrâces; mais Cuzac, pour troubler la fête, se mit à parler des siéges et des batailles qu'il y aurait cette année du côté de l'Allemagne. Il n'en fallut pas davantage pour faire venir les larmes aux yeux de madame Clare : vous savez comme elle est susceptible d'alarmes, et qu'il n'y a qu'à faire attention à sa coiffure pour savoir ce qui se passe au delà du Rhin; par exemple :

Quand le Bade mal à propos
Eut fait, par un pénible ouvrage,
Retrancher partout ce passage
Que devaient forcer nos héros,
Et qu'on manda que leurs chevaux,
Ennuyés d'être sans fourrage,
Revenaient en gras pâturage
Se remettre de leurs travaux,
La belle Clarice, en repos
Sur les alarmes du veuvage,
Orna l'éclat de son visage
De mille et mille attraits nouveaux.
Mais, quand, par avis de gazette,
Dont Lindsey lui tient un recueil,
On sut que, la jonction faite,
Villars allait tout d'une traite
Dompter l'impérial orgueil

Par quelque nouvelle défaite,
La belle à corps perdu se jette
Entre les bras de son fauteuil;
Sa beauté se met en grand deuil :
Adieu les rayons, la cornette;
Ses divins appas en retraite
Ne sortent plus du battant-l'œil,
Quoique la belle et tendre.....
De crainte ait le cœur pénétré,
Et que son âme désolée
Tremble pour le fidèle A.....
L'image affreuse des combats
Ne change rien à ses appas.

Madame la grande duchesse se contentait au commencement de regarder en pitié leurs inquiétudes, et, comme le mal paraissait éloigné pour elle, ne faisait que convenir des inconvénients de la guerre en général, sans s'arrêter au détail des douleurs particulières; car vous ne faisiez encore que ravauder en Flandre, outre que nous l'assurions fort que le commencement de votre campagne se passerait à cueillir des fraises et la fin à manger des campines[1] : cela même leur paraissait rude pour vous. Mais quand on eut le vent de votre expédition de Tongres, je crus qu'elles n'en reviendraient jamais : ce fut l'officieux Lindsey qui leur en porta la nouvelle, avec un compliment par avance sur la gloire dont vous alliez vous couvrir. La belle Nanette et la prudente *Mamzelle* ne songeaient à rien moins qu'à cette alarme, quoiqu'elles songeassent à vous justement dans ce moment; car

L'une et l'autre, en tapisserie,
Achevaient certain marmouset,
Travaillé par telle industrie
Qu'on l'eût pris pour votre portrait,

[1] Espèce de petite poularde fine.

Avec l'amoureuse effigie
Que vous aviez étant brochet
De cette figure attendrie
On devait faire un tabouret,
Pour être mis en symétrie
Dans quelque coin du cabinet.

Il serait difficile de représenter les funestes effets que causa cette nouvelle. Le travail fut interrompu d'une manière à donner de la compassion aux tigres, et aux beautés de notre cour, qui sont encore plus sauvages. La grande duchesse fit un cri qu'on entendit à Nanterre; Corydon se mit à hurler, et le chat grimpa jusqu'au plancher :

De *Mad'moiselle* les appas
Prirent une pâleur soudaine;
De pleurs elle arrosa sa laine,
Et trempa tout son canevas.
Nous laissâmes couler ses larmes;
Mais, craignant des transports nouveaux,
On crut qu'il était à propos
De laisser sa douleur sans armes,
Et nous lui prîmes ses ciseaux.

Je m'approchai de madame sa sœur pour tâcher de la remettre par le bon sens, après l'avoir quelque temps abandonnée aux mouvements de sa douleur; je lui dis que vous en seriez peut-être quitte pour un bras, une jambe, ou peut-être même pour un œil; qu'au pis-aller, si vous succombiez devant la ville, M. le maréchal de Villeroi, qui est de vos amis, vengerait hautement votre mort, c'est-à-dire, comme Sarrasin dit que Mars célèbre celle des héros :

Par de sanglantes funérailles,
Par cent combats fameux, par cent fières batailles,
Par la chute de cent murailles.

[1] Nom de société donné au duc de Berwick.

J'ajoutais ce que la princesse Iphigénie dit en pareille occasion à son Achille, et je disais de votre ami :

Il ira dans ces murs vides de leurs bourgeois
Faire pleurer sa mort aux veuves des Tongrois [1].

Je lui disais encore, mais d'un style plus naturel, que si c'était la volonté du ciel qu'elle fût veuve, il y avait encore des maris au monde ; mais que, se laissant mourir de douleur, il n'y avait plus de Nanette pour elle ni pour nous. Comme elle a des sentiments et beaucoup de goût pour la raison, ces réflexions commencèrent à calmer son désespoir ; et l'éloquent chevalier de La Salle, la voyant ébranlée, offrit de parier trois pistoles que vous seriez encore en vie à la fin du mois prochain. Riva ne voulut pas parier par respect pour vous ; mais, pour faire voir que les dangers de la guerre font plus de peur que de mal, il se mit à nous conter que, dans les vieilles guerres d'Italie, cinquante mille Guelphes s'étaient battus tout un jour contre cinquante-trois mille Gibelins, et qu'il n'y avait eu qu'un mort et deux blessés de part et d'autre. Tout cela fit son effet pour cette fois ; mais c'est toujours à recommencer. La lettre qu'elle reçut hier au soir l'a fait pleurer pendant deux heures ; vous avez eu beau l'assurer qu'il n'y aurait rien, il suffit que vous ayez mandé qu'on voyait le camp des ennemis du vôtre, et que vous aviez mis votre gauche où était votre droite, c'est assez pour que nous ne sachions plus ici ce que nous faisons. Que ne vous tenez-vous en repos, pour nous y laisser ? Pour moi, je n'en puis plus, et les alarmes que vous nous donnez sont si fréquentes, que mes consolations sont épuisées. Ayez donc pitié de nous, mon cher duc ;

[1] Parodie de ces vers de Racine dans *Iphigénie :*

Allez, et dans ces murs vides de citoyens
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.

ne nous écrivez qu'après coup, afin qu'en apprenant les circonstances du péril nous apprenions en même temps que vous en êtes glorieuscment sorti. Je vous demande bien pardon de la longueur de cette lettre : les questions que vous me faites dans la vôtre en sont cause ; et je ne sais par quel hasard l'envie de rimer me prend toutes les fois que vous me demandez des nouvelles de Saint-Germain.

LETTRE A MADEMOISELLE B***.

A Saint-Germain, le 12 août.

Que puis-je faire, mademoiselle, pour ne vous être plus insupportable? J'ai honte d'être encore en vie, après avoir mérité votre indignation, et après les assurances que je vous avais données dans ma dernière lettre, de ne vivre plus que quelques jours ; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à mon aventure, c'est que la violence du désespoir, qui fait chercher aux autres des solitudes pour gémir, des arbres pour se pendre, des rochers pour se précipiter, m'a conduit au beau lieu de Sceaux, le même jour que la danse, la comédie, la musique, les feux d'artifice, et toutes les beautés de l'univers, excepté celles de votre famille, s'y étaient rassemblées pour la fête de Châtenay. Je fus d'abord tenté d'en troubler la célébration par un événement tragique ; car, croyant bien que je ne trouverais jamais une plus belle occasion de me punir, et de signaler mon repentir, j'étais sur le point d'assembler la compagnie autour de moi, de leur dire que vous étiez la plus charmante personne du monde, et moi le plus grand coquin ; et, après vous avoir nommée trois fois, avec trois horribles soupirs, de me donner trois coups

d'épée tout au milieu du cœur : mais, faisant réflexion que je suis à vous absolument, j'ai cru que je ne devais pas me tuer sans votre permission; et qu'en attendant que vous eussiez la bonté de me l'accorder, je ne ferais pas mal de donner toute mon attention aux magnificences de cette fête, pour vous en faire une espèce de relation : mais comme ces récits demandent un peu d'ornement, et que je suis dans une situation trop déplorable pour la poésie française, trouvez bon, mademoiselle, que dans les endroits où il sera question de vers j'appelle quelque muse d'Angleterre à mon secours; car, avant que de vous parler des préparatifs et du spectacle, il est bon de vous nommer les principaux de ceux qui s'étaient rendus à Sceaux pour y assister : c'étaient M. le duc, et mademoiselle d'Enguien, M. le comte d'Harcourt, autrefois abbé de ce nom, madame sa femme, madame la duchesse d'Albemarle, recommandable par son érudition, M. le duc et madame la duchesse de Nevers avec mademoiselle leur fille, madame la duchesse de La Ferté et madame de Mirepoix, madame la duchesse de La Feuillade, madame la duchesse de Quintin, madame la comtesse de Dreux, madame de La Vieuville, madame la comtesse de Lussan, madame la marquise de Moras, madame la comtesse d'Artagnan, M. le duc de Coaslin, M. le président de Mesmes, M. le marquis de Lassay, M. le baron de Ricousse, M. Caryll, gentilhomme anglais, et M. de Fimarcon. Remarquez, s'il vous plaît, mademoiselle, que cette liste n'est qu'un très-petit dénombrement de ceux qui étaient priés, et que la cour ordinaire de madame du Maine, avec l'ordre entier de la Mouche, dont je ne parle point, était de la fête. Toute cette compagnie partit dimanche, neuvième du mois, à une heure après midi, pour se rendre à Châtenay, distant de Sceaux environ de quinze stades; il se trouva des voitures toutes prêtes pour la compagnie

que je viens de nommer; madame la duchesse de La Ferté, qui par hasard m'aimait ce jour-là, me fit l'honneur de me mettre avec elle et madame de Mirepoix, dans une calèche ouverte où deux personnes des plus minces, dans la saison la plus froide, seraient en danger d'étouffer.

Il faut avouer que les faveurs du beau sexe seraient bien précieuses si elles étaient plus durables; les dames qui m'avaient distingué par cette préférence s'en repentirent apparemment, car elles dirent que j'avais été de très-mauvaise compagnie pendant le voyage. Si je voulais vous mander en détail ce qu'il y avait de rare et de magnifique dans la célébration de cette fête, je n'aurais jamais fait. Imaginez-vous que le premier spectacle qui se présenta lorsque tout le monde fut arrivé fut une galerie de plain-pied au jardin, dans laquelle il y avait une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq dames, plus belles les unes que les autres, se placèrent dans la même galerie; une autre table, de dix-huit ou vingt couverts, fut servie en même temps pour M. le duc, M. le duc du Maine, et pour une partie des hommes. Mais il faut voir de quelle magnificence, de quelle profusion, et de quelle délicatesse tout cela fut servi!

C'est la vérité, mademoiselle, car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que vous autres Anglaises qui ayez des yeux brillants et des teints fleuris. Toutes ces dames paraissaient autant de déesses qui s'étaient mises à la table pour prendre une tasse de nectar et quatre doigts d'ambroisie; à la droite de son altesse était madame de Nevers, à sa gauche madame de La Feuillade.

Si je louais chacune de ces divinités autant qu'elle le mérite, je ferais un poëme au lieu d'une lettre; disons pourtant quelque chose de mademoiselle de Nevers, digne héritière de l'esprit de monsieur son père et des charmes de madame sa mère.....

(*On a omis ici quelques vers anglais à la louange de cette demoiselle.*)

Les autres beautés me pardonneront si je n'en dis rien de particulier; ce n'est pas qu'elles ne le méritent, mais il faut du tour et de la délicatesse pour rendre les louanges agréables, et c'est ce que je n'ai pas.

Au sortir de la table on se mit à jouer pendant que tout se préparait pour la comédie. La salle où elle fut représentée était au milieu du jardin; c'était un grand espace couvert et environné de toiles, où l'on avait élevé un théâtre dont les décorations étaient entrelacées de feuillages verts fraîchement coupés, et illuminées d'une prodigieuse quantité de bougies. La pièce, en trois actes, est de M. de Malézieu; elle était mêlée de danses, de récits et de symphonies; et, afin que vous ne puissiez douter qu'elle ne fût représentée dans toute sa perfection, vous saurez que madame la duchesse du Maine y jouait; mademoiselle de Moras, M. de Malézieu, M. Crom, M. Landais, M. Dampierre, M. Caraman, et un officier de l'artillerie, dont j'oublie le nom, en étaient les acteurs : pour les intermèdes, c'étaient Balon, Dumoulin, et les Allards qui formaient les entrées : les paroles du prologue et des récits étaient de M. de Nevers pour l'italien, et de M. de Malézieu pour le français, excellemment mises en musique par Matair; et le tout exécuté par les voix et les instruments de la musique du roi. Le spectacle dura trois heures et demie, sans ennuyer un moment; il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la représentation, par un laquais de madame d'Albemarle, qui pendant qu'on était le plus attentif, et qu'on suait à grosses gouttes, fit lever tout le monde pour porter une coiffe et une écharpe à sa maîtresse, de peur du serein; Dieu sait les bénédictions qu'on donnait à son laquais et à la délicatesse de son tempérament! Le souper fut encore plus magnifique que

le premier repas; les dames s'y présentèrent avec les mêmes charmes, et quelque chose de plus. Les applaudissements fournirent les premiers entretiens; on se mit de bonne humeur. Les faiseurs d'*impromptus* ajoutèrent quelques plats de leur façon à ceux de l'entremets; M. de Nevers commença; un homme qu'on prit pour moi poursuivit, et ne fit rien qui vaille. Je ne vous envoie pas ces ouvrages, parce que vous avez assez mal reçu ceux que je vous ai déjà envoyés. Après le souper on tira force fusées, et à une heure après minuit le bal commença; je ne vous dirai point à quelle heure il finit, car je me retirai à la petite pointe du jour, qu'on ne faisait que commencer les contre-danses. Je regagnai Sceaux, j'y dormis deux heures; et quand j'en suis parti, je ne doute pas qu'on ne dansât encore à Châtenay. Voilà, mademoiselle, le récit abrégé d'une fête que vous trouverez beaucoup plus circonstanciée dans le premier *Mercure*.

ÉPITRE A M. DESPRÉAUX, PAR HAMILTON,

AU NOM DU COMTE DE GRAMMONT.

De Maintenon.

Des bords de la rivière d'Eure,
Lieux où, pour orner la nature,
L'art fit jadis quelque fracas;
De ces lieux, aujourd'hui brillants de mille appas,
Gens qui n'estiment point Voiture
M'ont engagé dans l'embarras
D'un nouveau genre d'écriture
Dont vous ferez fort peu de cas,
Et que l'écrivain du *Mercure*,
Pour grossir le recueil de ses galants fatras,
Trouverait d'un style trop bas :

On veut que je vous prouve en rime,
Moi qui n'en suis qu'à l'alphabet,
Que, pour ces lieux charmants où chacun vous estime,
Vous devez pour un temps et quitter le sublime
Et vous arracher à Babet[1].
En vain je m'en défends, on ne veut point d'excuse :
Écrivez, me dit-on; peut-on être en défaut
Quand du gentil Voiture on révère la muse
Et les prologues de Quinault?
Révolté contre l'ironie,
Je soutiens par dépit, en termes absolus,
Que j'aime l'auteur d'Uranie
Jusque dans ses Lenturelus;
Que ses rondeaux sont au-dessus
De la Taurique Iphigénie[2]
Et des vacarmes rebattus
Que vient faire, dans sa manie,
La belle-fille d'Égyptus[3].
Mais, par ce discours inutile
Ayant attiré leur courroux,
D'une manière plus docile,
Je leur dis : A quoi songez-vous?
L'art de rimer pour moi fut toujours un mystère;
Et, dans mes efforts superflus,
Inspirez-moi des vers que je ne sais point faire,
Ou permettez-moi de me taire,
Sans prendre, en dépit de Phébus,
Une route si téméraire;
Assez d'idylles, de rébus,
De bouts-rimés et d'impromptus
Excitent partout sa colère :
Est-il pour vous si nécessaire
De renchérir sur ces abus?

[1] Sa gouvernante.
[2] *Oreste et Pylade*, tragédie de La Grange Chancel.
[3] *Hypermnestre*, tragédie de Longepierre, alors dans la nouveauté ainsi qu'*Iphigénie*.

Ce n'est qu'aux lieux où l'indolence,
Dans la retraite et dans l'aisance,
Ignore jusqu'aux moindres maux;
Ce n'est qu'aux lieux où, dans un plein repos,
Le jugement et l'élégance,
Du bon goût tenant la balance,
Pèsent le choix de tous les mots;
Ce n'est, enfin, que parmi ces coteaux
Où Phébus à longs traits répand son influence,
Que l'harmonieuse cadence
Fait naître la rime à propos;
Et cet art n'a de résidence
Que chez l'illustre Despréaux.
Chez nous, chétifs rimeurs, le dieu des vers, de glace,
N'échauffe qu'en pointe de vin,
Ou bien, quand un couplet malin
Peint quelque Iris à triste face;
Mais sur Auteuil, comme au Parnasse,
Il épanche son feu divin;
C'est là que près de lui tient la première place
Cet élève fameux qui chanta le Lutrin,
Qui le premier ouvrit tous les trésors d'Horace,
Qui des replis obscurs du grec et du latin
Démêla Juvénal, développa Longin,
Déguisé sous l'ignoble crasse
Des traducteurs de chez Barbin.
Tels chantres ont le goût trop fin
Pour espérer qu'ils fassent grâce
A des vers qui sont de la classe
Des madrigaux de Trissotin.
Nous donc qu'un même sort menace,
Pour éviter même disgrâce
A nos sornettes mettons fin;
Notre Pégase est un roussin
Que la moindre traite embarrasse,
Et qui, bronchant dès la préface,
Est rétif à moitié chemin.

RÉPONSE DE M. DESPRÉAUX

A UNE LETTRE QUI ACCOMPAGNAIT LA PRÉCÉDENTE.

Je ne sais pas, monseigneur, comme vous l'entendez; mais il me semble que c'est le poëte qui doit écrire de belles lettres au duc et pair; et non point le duc et pair au poëte. D'où vient donc que vous avez songé à m'en écrire une ? Est-ce que vous vouliez m'apprendre mon métier, et que vous pensez savoir mieux que moi où il faut placer les belles figures et les comparaisons du soleil ? La vérité est cependant que votre plume a mieux fait que vous, et non-seulement ne s'est point guindée pour me dire de belles choses, mais, en me disant des choses très-badines, m'a autorisé à vous en dire de pareilles; c'est de quoi je m'accommode fort, et dont je saurai très-bien user. Oserai-je néanmoins vous dire que votre lettre, en me réjouissant fort, m'a pourtant chagriné, puisque je vous croyais entièrement guéri, et que c'est par elle que j'ai appris que vous étiez encore sous la conduite d'Esculape. Oh ! le fâcheux dieu ! il ne parle jamais que de sobriété et d'abstinences; et nous autres beaux esprits, quoique ses frères en Apollon, nous ne le pouvons plus souffrir, surtout depuis qu'il n'a plus voulu entreprendre de guérir messieurs de.......... de la folie de juger des ouvrages. Je le tiens de la Faculté; je lui pardonne pourtant volontiers la défense qu'il vous a faite de m'écrire de belles lettres; mais non pas de m'écrire, comme vous faites, tout ce qui vient au bout de la plume, et surtout de m'assurer que madame de N.... et madame de Q.... me font l'honneur de se souvenir de moi; cela ne s'appelle point *magno conatu magnas nugas*, puisque c'est au contraire une chose très-aisée à dire, et qui me fait un plaisir très-sérieux. Mais, monseigneur, à propos de belles choses, quel est donc le nouvel habitant de Maintenon qui m'a écrit la

lettre en vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer ?

Qui novus hic vestris successit sedibus hospes ?

Je n'ai pas l'honneur de le connaître ; mais, supposé qu'il y ait chez vous beaucoup de pareils habitants, je ne doute point que les Muses n'abandonnent dans peu les rives du Permesse pour s'aller habituer sur les bords de la rivière d'Eure. Il a raison de soutenir le parti de Voiture, puisqu'il lui ressemble beaucoup, et qu'en le défendant il défend sa propre cause, aux pointes près, dont je ne le vois pas fort amoureux. J'ose vous prier, monseigneur, de lui bien témoigner l'estime que je fais de lui, et la reconnaissance que j'ai de l'estime qu'il fait de moi : mais de quoi je vous conjure encore davantage, c'est de bien marquer à madame de N.... et à madame de Q.... la sincère vénération que j'ai pour elles, et de croire qu'il n'y a personne qui soit avec plus de sincérité et de respect que moi, monseigneur, votre très-humble, etc.

DESPRÉAUX.

A Paris, ce 13 octobre 1704.

LETTRE ÉCRITE PAR HAMILTON A SAINT-ÉVREMONT, AU NOM DU COMTE DE GRAMMONT.

Votre régularité à m'écrire sur mes autres résurrections me fait croire que vous n'avez rien su de celle-ci. Je viens pourtant de pousser l'aventure plus loin que jamais, avec aussi peu d'envie de la mettre à fin. On se moque de dire que les occasions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la Mort d'assez près, je vous dirai franchement que je me sens une grande aversion pour elle; et lorsqu'on la voit venir droit à son homme, je tiens qu'il est assez difficile de n'en être pas ému.

Malgré la misère ou les ans,
Malgré les chagrins accablants
D'une ennuyeuse maladie,
Malgré cette glace ennemie
Qui se répand sur tous les sens,
Quoique perclus, quoique mourants,
Il reste aux humains pour la vie
De chers et de tendres penchants.
On a beau le voir d'un œil ferme,
On n'aime point le dernier terme ;
Et de vos Grecs et vos Romains,
Qui se tuaient à belles mains,
On a beau vanter le courage,
Et l'on aurait beau discourir
Sur une vertu si sauvage,
Je tiens, pour moi, que l'homme sage
N'est jamais pressé de mourir.
Je conviens qu'après certain âge
La mort à peu près s'envisage
Comme un mal qu'on ne peut guérir,
Ou comme la fin d'un voyage
Qu'on n'achève point sans périr :
Mais pour nous rendre à ce passage
Doucement, d'étage en étage
Approchons-en sans y courir
Allons au bout de la carrière
Sans ennui, sans empressement :
Assez tôt de l'heure dernière
Arrive le fatal moment.
Je suis peu fort sur la morale,
Et je ne sais pas grand latin ;
Mais, afin que d'une âme égale
Je puisse soutenir ma fin,
Voici pour l'une et l'autre vie
Le plan de ma philosophie :
Je tâche de mettre à profit
Ce que la comtesse m'en dit ;
Car, sans méditer et sans lire,

Je commence à me faire instruire
Des principes de notre foi,
Petitement, pour me suffire.
Je sais ce que prescrit la loi;
Au prochain je ne veux plus nuire,
A moins qu'il ne me nuise, à moi;
Sur l'incontinence, je croi
Que l'on n'a plus rien à me dire;
Dévot, sans jeûner ni médire,
Je le suis; je l'ai dit au roi,
Et n'ai garde de m'en dédire.

RÉPONSE DE SAINT-ÉVREMONT
AU COMTE DE GRAMMONT.

J'ai appris avec beaucoup de douleur votre seconde mort, et avec beaucoup de joie votre seconde résurrection. J'écris toujours à mon héros d'un style poétique; je vous dirai donc, en poëte, que vous avez trouvé un gué au Cocyte, que vous passez et repassez avec plus de facilité que je ne ferais un ruisseau. La difficulté que j'aurais à revenir de l'autre monde me tient attaché, autant que je puis, à celui-ci.

Heureux qui, de bonne heure, a pu songer aux cieux!
C'est là qu'on peut trouver la félicité sûre,
Le bien toujours égal et toujours précieux.
Je trouve cependant une chose assez dure:
C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux
Sans passer par la sépulture;
Une autre route serait mieux.

RÉPLIQUE DU COMTE DE GRAMMONT

A LA LETTRE DE SAINT-ÉVREMOND;

PAR HAMILTON.

Les compliments que vous me faites sur mon retour de l'autre monde plaisent beaucoup dans celui-ci; les applaudissements qu'on donne à votre lettre et le nombre des copies que l'on m'en a demandées sont dignes de la réputation de mon philosophe. On ne se lasse point d'admirer cette vivacité que les ans ne font que réveiller; et l'on soutient que deux hommes, nés, comme vous et moi, pour porter si loin et conserver si longtemps tous les agréments de l'esprit, ne sont pas faits pour mourir : il me semble que vous ne vous éloignez pas de cette opinion, dans votre style poétique; et, pour moi, mes voyages là-bas l'autorisent assez.

Deux fois du ténébreux Cocyte
Ayant su repasser les bords,
Je prétends faire mes efforts
Pour différer longtemps la dernière visite
Que l'on doit rendre chez les morts.
Là pourtant le gentil Voiture,
Sous quelques myrtes verdoyants,
Les Grâces et les Ris près de lui badinants,
Admirait de vos vers les sons et la mesure,
La cadence, les tours brillants,
Et ravissait, par leur lecture,
Les Malherbes et les Racans;
Et là, votre maître Épicure,
A certains morts des plus récents
Demandait par quelle aventure,
Avec tant d'esprit, tant de sens,
Vous restiez parmi les vivants.

Mais, n'en déplaise à la figure
Que font là-bas tous vos savants,
Puisque c'est par la sépulture
Qu'on passe à leurs paisibles champs,
Suivez ici les doux penchants
Où vous attache la nature,
Et que dans la demeure obscure
On vous attende encor longtemps.

VOYAGE
DE CHAPELLE
ET
DE BACHAUMONT.

NOTICE

SUR CHAPELLE ET BACHAUMONT.

Rien ne met mieux à découvert les changements qui s'opèrent dans l'esprit des peuples et le développement de nouveaux besoins moraux et littéraires dans les nouvelles générations, que l'impression que nous éprouvons aujourd'hui à la lecture du charmant *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*. Nous concevons à peine que deux hommes d'une organisation parfaite, d'une éducation très-cultivée, et qui, s'il faut en juger par leurs passions, ne manquaient ni de sensibilité ni d'enthousiasme, courent jusqu'aux limites de la France sur le plus grand rayon de Paris, sans y remarquer autre chose que les perdreaux de Jonzac et les ortolans de Fontrailles. S'ils s'arrêtent à Montpellier, dans la ville du savoir, et sous le ciel le plus doux de l'Europe, c'est pour flétrir d'une affreuse calomnie la réputation d'un poëte aventurier, plus digne de pitié que de haine. S'ils gravissent cette montagne austère de Notre-Dame-de-la Garde, dont le point de vue embrasse la vieille ville des Phocéens, avec ses mille bastides, une mer immense et des îles pittoresques, c'est pour attacher une épigramme aux portes de la forteresse *in partibus* du matamore Scudéry. Cette manière de voir les choses n'est pas celle de notre temps, qui ne vaut peut-être pas mieux. Il s'est mêlé quelque chose de grave et de religieux dans le jugement que nous portons des objets plus ou moins sérieux de nos recherches et même de nos distractions. Ce genre de voyage qu'on appelle *sentimental*, et dont je suis loin d'approuver l'*afféterie* niaise, laisse toutefois quelque souvenir dans le cœur. Celui de CHAPELLE ET DE BACHAUMONT ne laisse à la mémoire qu'un petit nombre de mots fins et un madrigal délicieux ; mais l'esprit franc[illegible]rille tout entier ; il n'a rien produit de plus

facile, de plus gracieux, de plus délicat. Le suffrage de deux siècles l'a consacré, et ce badinage est un monument.

Le *Voyage de Chapelle et de Bachaumont* n'avait pas été écrit pour devenir un livre. Aussi son exiguïté l'a classé parmi ces pièces qu'il faut chercher dans des recueils, et qui n'ont presque jamais obtenu l'honneur d'une publication spéciale. Il nous aurait été facile de suivre l'exemple des éditeurs qui nous ont précédés, et de renforcer le léger volume que nous offrons aux bibliophiles de quelques improvisations qu'a laissé échapper la veine paresseuse de CHAPELLE à Bâville ou chez Crénet. De ce nombre sont ces tristes épîtres au duc de Nevers, où, suivant l'usage du temps, il a épuisé sans goût et, si on osait le dire, sans esprit ces rimes en *ime* et en *if*, qui n'ont pas même le mérite de la difficulté ; car il n'y a point de difficulté quand on a le privilége de faire des mots. Que dirons-nous de la plupart des pièces que Saint-Marc est parvenu à y joindre, sinon que le talent de CHAPELLE l'a trahi toutes les fois qu'il a oublié l'heureux instinct qui lui avait inspiré ces vers :

Tout bon fainéant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère :
Pour moi c'est ainsi que j'en fais ;
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais [1].

[1] Saint-Marc ajoute dans son édition ces deux vers, que la tradition n'a pas conservés, et dont la terminaison masculine décèle ou une supposition malhabile, ou, ce qui est mille fois plus probable, une improvisation étourdie :

Mais pour notre ami Despréaux,
Il en compose de plus beaux.

Le même éditeur a trouvé dans une édition de Despréaux une parodie assez grossière de l'innocent impromptu de CHAPELLE :

Tout bon ivrogne du Marais
Fait des vers que l'on ne lit guère ;
Il les croit pourtant fort bien faits ;
Et quand il cherche à les mieux faire,
Il les fait encor plus mauvais.

Cette polémique en *versiculets* est certaineme[illegible]n ton détestable, mais elle suggère à Saint-Marc une observa[illegible]ante. Il croit

Il était animé par cette muse heureuse quand il disait à son ami Boileau :

Qu'avecque plaisir du haut style
Je te vois descendre en quatrain !
Bon Dieu ! que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main !

Voici un rondeau plus célèbre encore que ces jolies boutades de la plus spirituelle gaieté ; et on ne nous pardonnerait pas de l'oublier, quoiqu'un philologue maladroit l'ait disputé à CHAPELLE, sur la foi de je ne sais quel imprimeur de Hollande ; CHAPELLE n'y est pas méconnaissable, et on pouvait se passer, pour le nommer, de l'autorité de La Monnaye :

A la fontaine où l'on puise cette eau
Qui fait rimer et Racine et Boileau,
Je ne bois point ou bien je ne bois guère.
Dans un besoin, si j'en avais affaire,
J'en boirais moins que ne fait un moineau.
Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un rondeau
Que je n'avale un plein verre d'eau claire
A la fontaine.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire :
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Ce dernier sixain est d'une finesse exquise, qui l'a rendu presque proverbial. On nous pardonnera de n'avoir pas accordé la même importance aux moindres vers de CHAPELLE,

que ce qui a irrité Boileau dans l'impromptu de CHAPELLE, c'est l'opposition du mot *faire* et de ses dérivés, quatre fois répété en quatre vers, avec le mot *composer*, qui se rapporte à Boileau, et qui marque toute la distance du travail à l'invention. Cela est un peu fin, surtout pour CHAPELLE, qui plaisantait durement.

dont nous n'aimons à conserver que ce qui peut justifier sa réputation passée aux yeux d'un avenir plus difficile. Nous nous conformons cependant à la plus grande partie des éditions du dix-huitième siècle en plaçant après le *Voyage* la *Description de Saint-Lazare*, qui s'y trouve ordinairement réunie, et qui, malgré les incorrections et les *hiatus* dont elle est semée, ne manque pas de grâce et de poésie.

On a écrit partout que CLAUDE-EMMANUEL LUILLIER était fils naturel de FRANÇOIS LUILLIER et de MARIE CHANUT, et qu'il naquit en 1626, au village de *La Chapelle*, entre Paris et Saint-Denis. Il mourut à Paris, en 1686, au mois de septembre. Le nom de CHAPELLE ou LA CHAPELLE lui resta, et il s'en est si peu soucié de son vivant, qu'on ne sait pas quel est celui qu'il a préféré. La postérité l'appellera CHAPELLE; et il ne pensait pas à la postérité l'homme qui écrivait ces vers, assez médiocres mais très-caractéristiques :

Je sens dans mon cœur s'introduire
Cet honnête et sage désir
Pour la campagne et son loisir.
Dieu veuille encor qu'il me retire
Des lieux où je verrais moisir
Le peu d'esprit qu'on a cru luire
Dans quelques brouillons, qu'à vrai dire
Personne ne m'a vu choisir
Ni pour réciter ni pour lire,
Et que le vin et le plaisir
M'ont à peine permis d'écrire.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la renommée de CHAPELLE, homme de mauvaise compagnie s'il en fut jamais, c'est qu'elle nous est parvenue comme une tradition de la meilleure compagnie de l'époque, soit que les mœurs fussent alors plus libérales, soit que le talent eût alors plus de priviléges. Il était l'ami du comte du Lude, du marquis de Jonsac, du duc de Saint-Aignan, du duc de Nevers, du duc de Vendôme, de la duchesse de Bouillon. Il eut une gloire plus réelle, celle d'être le maître de Chaulieu, qui lui doit son abandon,

sa philosophie épicurienne, ses libertés de style, la licence de ses pensées et de ses vers, et qui l'avoue avec grâce dans ce passage, où il faut plus s'attacher au sens qu'à la rime, et au sentiment qu'à l'expression :

Là, dans l'instant fatal que le sort m'aura mis,
J'espère retrouver mes illustres amis :
LA FARE avec OVIDE, et CATULLE et LESBIE,
Voulant plaire à CORINNE ou caresser JULIE;
CHAPELLE au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit
Au son harmonieux des rimes redoublées
L'art d'enchanter l'oreille et d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées [1].

Ces vers classiques ne sont pas très-bons; mais Chaulieu est souvent revenu sur la même pensée, et il faut lui tenir compte au moins d'une reconnaissance fort rare en littérature. Il a dit ailleurs :

CHAPELLE, par hasard rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse
Et cache le mal qu'il nous fait
En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre le tabac et le vin,
M'apprit, sans rabot et sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjoûment
Qui peut seul faire le sublime [2].

Mais son admiration pour CHAPELLE ne lui a rien suggéré d'aussi ingénieux que cette jolie épigramme sur l'homonymie de son ami et d'un écrivain de la même époque, avec lequel on l'avait confondu :

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
Sur cette édition nouvelle

[1] Épitre au chevalier de Bouillon.
[2] Épitre au marquis de La Fare.

Ce qui pourrait t'alambiquer
Entre CHAPELLE et LA CHAPELLE,
Lis leurs vers, et dans le moment
Tu verras que celui qui si maussadement
Fit parler Catulle et Lesbie
N'est point cet aimable génie
Qui fit ce Voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

La Chapelle était cependant un écrivain fort élégant, qui ne mérite pas l'oubli où il est tombé ; mais Chaulieu avait été repoussé par l'Académie, et le dépit inspire des vers comme l'indignation. Ceux-ci sont excellents.

Voltaire, brillant héritier de cette école du Marais que ses poésies fugitives, à jamais inimitables, ont fait oublier, a consacré les noms de CHAPELLE et de BACHAUMONT dans une des éclatantes bluettes qui préludaient de loin à son immense gloire. Il parle dans le *Temple du Goût* de notre CHAPELLE et de cet autre esprit aimable .

Dont il se servit pour second
Dans le récit de ce Voyage
Qui du plus charmant badinage
Est la plus charmante leçon.

C'est par lui, et sur la foi d'une tradition qu'il ne nous a pas révélée, que nous reconnaissons BACHAUMONT [1] pour l'auteur de ces vers, plus gracieux que tendres, qui rappellent Tibulle et qui ont inspiré Parny :

Sous ce berceau qu'amour exprès, etc.

Je ne sais où Voltaire a puisé ce renseignement ; mais, jaloux de toutes les gloires sur lesquelles il avait des droits, il cherchait à les éparpiller pour les perdre. Bien supérieur à

[1] FRANÇOIS LE COIGNEUX, seigneur de BACHAUMONT, né en 1624 et mort en 1702. Il n'est connu que par le *Voyage*, et une ridicule querelle littéraire avec Ménage, qui aima mieux avoir affaire à lui qu'à CHAPELLE, et qui avait ses raisons. BACHAUMONT ne répondit pas.

Chaulieu, bien supérieur à CHAPELLE dans leur genre même, il avait peur de tout le monde, et il se trouve heureux de faire rejaillir sur un nom qu'on nomme à peine la plus grande partie de la gloire qui entoure un nom consacré. On oserait lui opposer CHAPELLE dans la poésie fugitive, et il le dépossède pour BACHAUMONT, dont les travaux sans célébrité ne vivront dans l'avenir qu'à la faveur d'une célébrité auxiliaire. Les pièces de BACHAUMONT que Saint-Marc a recueillies ne justifient guère l'hypothèse de Voltaire. A part un triolet polisson, qui ne serait pas désavoué par Marigny, elles méritent tout au plus une place dans le recueil de Loret.

La vie d'un homme aussi insouciant que CHAPELLE ne pouvait pas être fort riche en événements. Tout le monde connait l'histoire du souper d'Auteuil, si souvent répétée, et qui a fourni à nos auteurs dramatiques de petites compositions pleines d'esprit. On me saurait mauvais gré peut-être de ne pas emprunter à Saint-Marc quelques anecdotes du même genre, qu'il raconte avec trop de sel et d'agrément pour qu'il soit permis de le citer autrement qu'en le copiant.

« Naturellement gai, dit-il, CHAPELLE ne se livrait guère au « sérieux qu'il ne fût ivre. Dans un souper qu'il fit tête à tête « avec un maréchal de France, le vin leur rappela par degrés « diverses idées philosophiques et morales, et réveilla chez « eux des sentiments de christianisme. Ils réfléchirent pro- « fondément sur les malheurs attachés à la condition humaine « et sur l'incertitude des suites de cette vie.

« Ils convinrent que rien n'est plus dangereux que de vivre « sans religion; mais ils trouvèrent comme impossible de « vivre pendant un grand nombre d'années dans le monde en « bon chrétien. Ils finirent par envier le bonheur des martyrs. « Quelques moments de souffrance leur ont valu le ciel. *Eh « bien!* dit CHAPELLE, *allons en Turquie prêcher la foi. Nous « serons conduits devant un bacha; je lui répondrai comme « il convient; vous répondrez comme moi, monsieur le maré- « chal: on m'empalera, vous serez empalé: nous voilà saints. « — Comment!* s'écrie le maréchal en colère, *est-ce à vous*,

« *petit compagnon, à me donner l'exemple? C'est moi qui parlerai le premier au bacha, qui serai martyrisé le premier,* « *moi maréchal de France et duc et pair! — Quand il s'agit* « *de la foi,* réplique CHAPELLE en bégayant, *je me moque du* « *maréchal de France et du duc et pair.* Le maréchal lui jette « son assiette à la tête. CHAPELLE se jette sur le maréchal; ils « renversent table, buffet, siéges; on accourt au bruit, ils « exposent leur différend; et ce ne fut pas sans étouffer des « ris que le respect empêchait d'éclater qu'on vint à bout de « les résoudre à s'aller coucher.

« Le vin n'avait pas toujours inspiré à CHAPELLE un aussi « grand mépris de la mort. Longtemps avant le souper d'Auteuil, il assistait à l'hôtel de Bourgogne à la représentation « d'une pièce dans laquelle il se faisait un combat sur la scène. « Jusqu'à ce moment les vapeurs de la digestion du dîner n'avaient pas permis d'être fort attentif à la pièce. Le cliquetis « et l'éclat des épées le tira de son assoupissement, la frayeur « le saisit; il sortit précipitamment, et s'enfonça dans le cabaret voisin, d'où l'on ne put le tirer qu'après qu'il eut, « dit celui qui raconte cette aventure, épuisé le tonneau que « l'on avait mis en perce pour le faire revenir de sa défaillance [1].

« A peu près dans le même temps, il sortait seul et fort tard « d'un cabaret dans lequel il avait passé plusieurs heures, au « coin de la rue Tirechape. Il rencontre un homme qui portait « sous son manteau quelque chose que la peur lui représenta « comme propre à l'assommer. Aussitôt il lui jette sa casaque « à la tête, et d'une vitesse extrême il enfile les piliers des Halles. L'homme, avec non moins de légèreté, court après, « lui crie, pour le rassurer, que ce qu'il porte est une guitare, « et le prie de s'arrêter pour reprendre sa casaque. CHAPELLE « n'en court qu'un peu plus vite.

« Voici l'exemple d'une tendresse de cœur assez singulière. « CHAPELLE était véritablement ami d'une mademoiselle

[1] Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Cette hyperbole burlesque est de d'Assouci.

« Chouars, fille de condition, ayant de l'esprit et des con-
« naissances. Comme on servait à sa table de très-bon vin, il
« allait de temps en temps souper tête à tête avec elle, et son
« cœur s'attendrissait à proportion de l'excellence du vin. Il
« lui proposait quelquefois très-sérieusement de l'épouser.
« Elle, qui le connaissait, écartait en riant cette idée, trop con-
« tente d'avoir en lui la ressource d'un ami dont l'esprit lui
« faisait passer quelques moments de la manière la plus agréa-
« ble. Une fois qu'ils avaient tenu table assez longtemps, la
« femme de chambre survint, et fut bien étonnée de voir sa
« maîtresse en pleurs, et CHAPELLE accablé de tristesse. A
« ses questions sur la cause de ce qu'elle voyait, CHAPELLE
« répondit en soupirant qu'ils pleuraient la mort du poëte
« Pindare, malheureuse victime de l'ignorance des médecins,
« qui l'avaient tué par des remèdes contraires à sa maladie.
« Là-dessus, ample éloge du poëte, détails immenses de ses
« belles qualités et de ses talents poétiques, sans oublier la
« vigueur de son tempérament, que les remèdes avaient dé-
« truit. La bonne femme de chambre, pénétrée jusqu'au fond
« du cœur, joignit ses pleurs à ceux de sa maîtresse, et tous
« trois continuèrent à regretter, avec larmes et sanglots, qu'un
« si grand homme eût péri aussi malheureusement. »

Saint-Marc, qui contait si bien, est aussi un excellent philologue. C'est à lui que nous devons les meilleurs renseignements qui nous soient parvenus sur l'époque précise du *Voyage de Chapelle* aux eaux d'Encausse. La mort du baron de Blot et le voyage de d'Assouci dans le midi de la France, qui correspondent si exactement avec cet événement littéraire, sont les autorités de ce savant éditeur qui fixe le *Voyage de Chapelle* à l'année 1656. L'art de vérifier les dates a si peu de chose à faire dans cette question, qu'on ne pourrait la développer sans abuser de la patience du lecteur.

VOYAGE
DE CHAPELLE
ET
DE BACHAUMONT.

C'est en vers que je vous écris,
Messieurs les deux frères nourris
Aussi bien que gens de la ville;
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous qu'en dix mille
Chez les plus friands de Paris:
Vous vous attendez à l'histoire
De ce qui nous est arrivé
Depuis que, par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux dont je me suis trouvé
Assez mal pour vous faire croire
Que les destins ont réservé
Ma guérison et cette gloire
Au remède tant éprouvé,
Et par qui, de fraîche mémoire,
Un de nos amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'ivoire.

Vous ne serez pas frustrés de votre attente, et vous aurez, je vous assure, une assez bonne relation de nos aventures; car M. de Bachaumont, qui m'a surpris comme j'en commencais une mauvaise, a voulu que nous la fis-

sions ensemble; et j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second elle sera digne de vous être envoyée.

CHAPELLE.

Contre le serment solennel que nous avions fait M. Chapelle et moi d'être si fort unis dans le voyage que toutes choses seraient en commun, il n'a pas laissé, par une distinction philosophique, de prétendre en pouvoir séparer ses pensées; et, croyant y gagner, il s'était caché de moi pour vous écrire. Je l'ai surpris sur le fait, et n'ai pu souffrir qu'il eût seul cet avantage; ses vers m'ont paru d'une manière si aisée, que, m'étant imaginé qu'il était bien facile d'en faire de même,

Quoique malade et paresseux,
Je n'ai pu m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainsi le reste de la lettre
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout à fait assurés de quelle façon vous avez traité notre absence, et si vous méritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi compte de nos actions, nous ne laissons pas néanmoins de vous envoyer le récit de tout ce qui s'est passé dans notre voyage si particulier, que vous en serez assurément satisfaits. Nous ne vous ferons pas souvenir de notre sortie de Paris, car vous en fûtes témoins, et peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un médiocre chagrin. Il est vrai que nous reçûmes vos embrassements avec assez de fermeté, et nous parûmes sans doute bien philosophes

Dans les assauts et les alarmes
Que donnent les derniers adieux :

Mais il fallut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avaient tant de charmes;
Et ce fut lors que de nos yeux
Vous eussiez vu couler des larmes.

Deux petits cerveaux desséchés n'en peuvent pas fournir une grande abondance : aussi furent-elles en peu de temps essuyées, et nous vîmes le Bourg-la-Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cessèrent et que notre appétit s'aiguisa. Mais l'air de la campagne l'avait rendu si grand dès sa naissance, qu'il devint tout à fait pressant vers Antoni, et presque insupportable à Longjumeau. Il nous fut impossible de passer outre sans l'apaiser auprès d'une fontaine, dont l'eau paraissait la plus claire et la plus vive du monde.

Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avait jusque-là serrées;
Et d'un appétit vigoureux
Toutes deux furent dévorées,
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons que les nôtres aient eu de la peine à digérer deux perdrix froides : voilà pourtant, en vérité, la chose comme elle est. Nous en fûmes toujours incommodés jusques à Saint-Euverte, où nous couchâmes deux jours après notre départ, sans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, et vous savez encore que M. Boyer, dont tous les jours nous espérions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, et qu'on tient si longtemps en incertitude, ont apparemment de méchantes heures; mais nous trou-

vâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de M. l'évêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent, et dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connaissent vous auront pu dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France; et vous en serez entièrement persuadés quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit et l'âme d'un Delbène,
C'est-à-dire, avec la bonté,
La douceur et l'honnêteté
D'une vertu mâle et romaine
Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos soirées se passaient le plus souvent sur les bords de la Loire; et quelquefois nos après-dînées, quand la chaleur était plus grande, dans les routes de la forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une manière de courrier assez extraordinaire,

Qui sur une mazette outrée,
Bronchant à tout moment, trottait :
D'ours sa casaque était fourrée
Comme le bonnet qu'il portait;
Et le cavalier rare était
Tout couvert de toile cirée,
Qui, fondant partout, dégouttait.
Ainsi l'on peint dans des tableaux
Un Icare tombant des nues,
Où l'on voit, dans l'air épandues,
Ses ailes de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du soleil fondues,
Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nues avec un qui court la poste vous paraîtra peut-être bien har-

die; mais si vous aviez vu le tableau d'un Icare que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette vision vous serait venue comme à nous, ou tout au moins vous semblerait excusable. Enfin, de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous saurait paraître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce cavalier, qui était par hasard notre ami d'Aubeville. Quoique notre joie fût extrême dans cette rencontre, nous n'osâmes pourtant pas nous hasarder de l'embrasser en l'état où il était; mais sitôt

Qu'au logis il fut retiré,
Débotté, frotté, déciré,
Et qu'il nous parut délassé,
Il fut comme il faut embrassé.

Nous écrivîmes en ce temps-là, comme après avoir attendu l'homme que vous savez inutilement; nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il fallut avoir recours à Blavet pour notre voiture, n'en pouvant trouver de commode à Orléans. Le jour qu'il nous devait arriver un carrosse de Paris, nous reçûmes une lettre de M. Boyer, par laquelle il nous assurait qu'il viendrait dedans, et que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au-devant de lui. A cent pas des portes parut le long des grands chemins une manière de coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, et conduit par un vrai cocher de louage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvait être que ce que nous cherchions; et nous en fûmes bientôt assurés quand deux personnes qui étaient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter :

Et lors sortit avec grands cris
Un béquillard d'une portière,

Fort basané, sec, et tout gris,
Béquillant de même manière
Que Boyer béquille à Paris.

A cette démarche, qui n'eût cru voir M. Boyer? Et cependant c'était le petit duc avec M. Potel. Ils s'étaient tous deux servis de la commodité de ce carrosse, l'un pour aller à la maison de M. son frère auprès de Tours, et l'autre à quelques affaires qui l'appelaient dans le pays. Après les civilités ordinaires, nous retournâmes tous ensemble à la ville, où nous lûmes une lettre d'excuse qu'ils apportaient de la part de M. Boyer; et cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces messieurs. Ils nous assurèrent que nonobstant la fièvre qui l'avait pris malheureusement cette nuit-là, il n'eût pas laissé de partir avec eux comme il l'avait promis, si son médecin, qui se trouva chez lui par hasard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes sans beaucoup de peine que puisqu'il ne venait pas, après tant de serments, il était assurément

Fort malade et presque aux abois,
Car on peut, sans qu'on le cajole,
Dire pour la première fois
Qu'il aurait manqué de parole.

Il fallut donc se résoudre à marcher sans M. Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchés, mais, avec sa permission, en peu de temps consolés. Le souper préparé pour lui servit à régaler ceux qui vinrent à sa place, et le lendemain tous ensemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin la conversation fut un peu goguenarde: aussi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Étant arrivés, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher M. Colomb. Après une si longue absence, chacun mourait d'en-

vie de le voir. Il était dans une hôtellerie avec M. le président Le Bailleul, faisant si bien l'honneur de la ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain à notre aise nous renouvelâmes une amitié qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, semblait avoir été interrompue. Après mille questions faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevue de fort bons amis qui ne se sont point vus depuis longtemps, nous eûmes, quoique avec un extrême regret, la curiosité d'apprendre de lui, comme de la personne la plus instruite, et que nous savons avoir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
Et ses moindres discours, et sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot;
Il fit tout ce qu'il fit d'une âme fort sensée.

Enfin, ayant causé de beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la révérence à Son Altesse Royale; et de là dîner chez lui avec M. et madame la présidente Le Bailleul.

Là, d'une obligeante manière,
D'un visage ouvert et riant,
Il nous fit bonne et grande chère,
Nous donnant à son ordinaire
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert était le plus propre du monde. Il ne souffrait pas sur sa nappe une seule miette de pain. Des verres bien rincés, de toutes sortes de figures, brillaient sans nombre sur son buffet, et la glace était tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais :
Car il a trouvé des merveilles

Sur la glace et sur les banquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.

Sa salle était parée pour le ballet du soir, toutes les belles de la ville priées, tous les violons de la province assemblés; et tout cela se faisait pour divertir madame Le Bailleul.

Et cette belle présidente
Nous parut si bien ce jour-là,
Qu'elle en devait être contente.
Assurément elle effaça
Tant de beautés qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertissements qui se préparaient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîner. Amboise devait être notre couchée; et comme il était déjà tard, nous n'eûmes que le temps qu'il fallait pour y pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement, dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée et sur la vue de cette agréable rivière

Qui par le milieu de la France,
Entre les plus heureux coteaux,
Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porte partout l'abondance
Dans cent villes et cent châteaux
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise jusqu'à Fontallade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommodités de quatre méchants gîtes, et à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir. Vous saurez seulement que la joie de M. de Lussans ne parut pas petite de voir arriver chez lui des personnes qu'il aimait si tendrement. Mais, nonobstant la

beauté de sa maison et sa grande chère, il n'aura que les cinq vers que vous avez déjà vus :

Ni les pays où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la cassonnade,
Ne sont pas pour charmer les sens,
Ce qu'est l'aimable Fontallade
Du tendre et commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçus chez lui, il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blayes. Nous nous détournâmes un peu de notre chemin, pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à M. le marquis de Jonsac, son beau-frère. Un compliment de part et d'autre décida la visite, et de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux et du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir :

Car entre Blayes et Jonsac,
On ne trouve que Croupignac :
Le Croupignac est très-funeste,
Car le Croupignac est un lieu
Où six mourants faisaient le reste
De cinq ou six cents que la peste
Avait envoyés devant Dieu ;
Et ces six mourants s'étaient mis
Tous six dans un même logis.
Un septième, soi-disant prêtre,
Plus pestiféré que les six,
Les confessait par la fenêtre,
De peur, disait-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux et si traître.

Ce lieu si dangereux et si misérable fut traversé brusquement ; et n'espérant pas trouver de village, il fallut se résoudre à manger sur l'herbe, où les perdreaux et le pain

tendre de M. Jonsac furent d'un grand secours. Ensuite d'un repas si cavalier, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Blayes, mais si tard, et le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des étoiles. Le montant, qui commençait de très-bonne heure, nous obligeait à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans, et reçu mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe et voguâmes longtemps avant le jour.

Mais sitôt que par son flambeau
La lumière nous fut rendue,
Rien ne s'offrit à notre vue
Que le ciel, et notre bateau,
Tout seul dans la vaste étendue
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large depuis qu'au bec des landes d'Ambesse elle est jointe avec la Dordogne, qu'elle ressemble tout à fait à la mer; et ses marées montent avec tant d'impétuosité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vîmes au milieu des eaux
Devant nous paraître Bordeaux,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques et de vaisseaux
Qu'aucun autre port de la terre.

Sans mentir, la rivière était alors si couverte, que notre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La foire, qui se devait tenir dans peu de jours, avait attiré cette grande quantité de navires et de mar-

chands, quasi de toutes sortes de nations, pour charger les vins de ce pays;

Car ce fâcheux et rude port
En cette saison a la gloire
De donner tous les ans à boire
Presque à tous les peuples du Nord.

Ces messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemands; et nous apprîmes qu'il était défendu, non-seulement de leur vendre les meilleurs pour les enlever, mais même encore de leur en laisser boire dans les cabarets. Après être descendus sur la grève et avoir admiré quelque temps la situation de cette ville, nous nous retirâmes au Chapeau rouge, où M. Taleman nous vint prendre aussitôt qu'il sut notre arrivée. Depuis ce moment, nous nous retirâmes dans notre logis, pendant notre séjour à Bordeaux, pour y coucher. Les journées se passaient tout entières le plus agréablement du monde chez M. l'intendant : car les plus honnêtes gens de la ville n'ont point d'autre réduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé même que la plupart étaient ses cousins, et on le croirait plutôt premier président de la province que l'intendant. Enfin, il est toujours le même que vous l'avez vu, à cela près que sa dépense est plus grande. Mais pour madame l'intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout à fait changée.

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur et plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même :
Car nous avons appris qu'elle aime
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

Elle, qui ne connaissait pas autrefois les cartes, passe maintenant les nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont devenues joueuses pour lui plaire : elles viennent régulièrement chez elle pour la divertir ; et qui veut voir une belle assemblée n'a qu'à lui rendre visite. Mademoiselle du Pin se trouve toujours là bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le jeu. En vérité, sa conversation est si fine et si spirituelle, que ce ne sont point les plus mal partagés. C'est là que messieurs les Gascons apprennent le bel air et la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans sa manière est unique,
A l'esprit méchant et bien fin ;
Et si jamais Gascon s'en pique,
Gascon fera mauvaise fin.

Au reste, sans faire ici les goguenards sur messieurs les Gascons, puisque Gascons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque risque, et notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur, nous nous sauvons de Bordeaux pour donner deux jours après dans Agen !

Agen, cette ville fameuse,
De tant de belles le séjour ;
Si fatale et si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour ;
Dès qu'on en approche l'entrée,
On doit bien prendre garde à soi :
Car tel y va de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sais quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie sans en pouvoir sortir. Le fabuleux pa-

lais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes M. de Saint-Luc arrêté depuis six mois, Nort depuis quatre années, et Dortis depuis six semaines; et ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, et qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper; et tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connaître que nous étions dans un pays enchanté. En vérité, ces dames ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent dans leur premier abord; et tant d'esprit, qu'elles nous gagnèrent dès la première conversation. Il est impossible de les voir et de conserver sa liberté; et c'est la destinée de tous ceux qui passent en ce lieu-là, s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour otage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avaient fait les autres
Il fallut y laisser les nôtres.
Là, tous deux ils nous furent pris :
Mais, n'en déplaise à tant de belles,
Ce fut par l'aimable Dortis;
Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leur bon plaisir. Elles ne lui envièrent point cette conquête; et, nous jugeant apparemment très-infimes, elles ne daignèrent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes et les chemins libres : de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encosse sur les coureurs que M. de Chameraut nous avait promis, et qui nous attendaient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer

Et dire, sans qu'on le cajole,
Qu'il sait bien tenir sa parole.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère ; car, excepté ses eaux, qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, et l'on n'y peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village, entre des saules et des prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, était toute notre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, et les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords, assis sur l'herbe, et que nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi du flux et reflux sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme qui nous avait apparemment écoutés : c'était

Un vieillard tout blanc, pâle et sec,
Dont la barbe et la chevelure
Pendaient plus bas que la ceinture.
Ainsi l'on peint Melchisédec,
Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque grec,
Qui, faisant le salamalec,
Dit à tous la bonne aventure ;
Car il portait un chapiteau
Comme un couvercle de lessive ;
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenait lieu de chapeau :
Et ce chapeau, dont les grands bords
Allaient tombant sur ses épaules,
Était fait de branches de saules,
Et couvrait presque tout son corps.
Son habit, de couleur verdâtre,
Était d'un tissu de roseaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cristal épais et bleuâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de croix et trois pas en arrière. Mais la curiosité prévalut sur la crainte, et nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battements de cœur, d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout à fait gracieux, et qui nous parla fort civilement de cette sorte :

Messieurs, je ne suis point surpris
Que de ma rencontre imprévue
Vous ayez un peu l'âme émue ;
Mais lorsque vous aurez appris
En quel rang les destins ont mis
Ma naissance, à vous inconnue,
Et le sujet de ma venue,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le dieu de ce ruisseau,
Qui, d'une urne jamais tarie
Qui penche au pied de ce coteau,
Prend le soin dans cette prairie
De verser incessamment l'eau
Qui la rend si verte et fleurie.
Depuis huit jours matin et soir
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir :
Car enfin j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair et si net
Est le lieu de mon apanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords et ma verdure :
Ce qui me plaît, je vous assure,
Plus qu'une offrande ou qu'un autel ;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous en serez, foi d'immortel,
Récompensés avec usure.

Dans ce petit vallon champêtre
Soyez donc les très-bien venus :
Chacun de vous y sera maître;
Et puisque vous voulez connaître
Les causes du flux et reflux,
Je vous instruirai là-dessus,
Et vous ferai bientôt paraître
Que les raisonnements cornus
De tout temps sont les attributs
De la faiblesse de votre être;
Car tous les dits et les redits
De ces vieux rêveurs de jadis
Ne sont que contes d'Amadis.
Même dans vos sectes dernières,
Les Descartes, les Gassendis,
Quoiqu'en différentes manières,
Et plus heureux et plus hardis
A fouiller les causes premières,
N'ont jamais traité ces matières
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui sais le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit de si bonne sorte
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive le grand merci.

Il nous prit lors tous deux par la main, et nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un fleuve. Mais tout d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença :
Lorsque l'onde en partage échut
Au frère du grand dieu qui tonne,

L'avénement à la couronne
De ce nouveau monarque fut
Publié partout, et fallut
Que chaque dieu fleuve en personne
Allât lui porter son tribut.
Dans ces rencontres la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais si brusque et si fanfaronne,
Que sa démarche lui déplut;
Et le puissant dieu résolut
De châtier cette Gasconne
Par quelque signalé rebut :
De fait, il en fit peu de cas;
Quand elle lui vint rendre hommage,
Il se renfrogna le visage,
Et la traita de haut en bas.
Mais elle, au lieu de l'apaiser,
Ayant pris soin d'apprivoiser
Avec la puissante Dordogne
Mille autres fleuves de Gascogne,
Sembla le vouloir offenser.
Lui d'une orgueilleuse manière,
Comme il a l'humeur fort altière,
Amèrement s'en courrouça,
Et d'une mine froide et fière
Deux fois si loin la repoussa,
Que cette insolente rivière
Toutes les deux fois rebroussa
Plus de six heures en arrière.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crurent pas
Devoir en un tel embarras
Se séparer de leur confrère,
Ni l'abandonner; au contraire,
Ils en murmurèrent tout bas,
Accusant le roi, trop sévère.

Mais lui, branlant ses cheveux blancs,
Tout dégouttants de l'onde amère :
Taisez-vous, dit-il, insolents,
Ou vous saurez en peu de temps
Ce que peut Neptune en colère.
Sur-le-champ, au lieu de se taire,
Plus haut encore on murmura :
Le dieu lors en furie entra,
Son trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Styx jura :
Quoi donc! ici l'on osera
Dire hardiment ce qu'on voudra?
Chaque petit dieu glosera
Sur ce que Neptune fera?
Per Dio, questo non sarà,
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura;
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,
Et deux fois mon courroux fuira :
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui par son malheur a
Causé tout ce désordre-là;
Et cet exemple durera
Tant que Neptune régnera.
A ce dieu du moite élément
Ces rebelles lors se soumirent,
Et quoique grondants obéirent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais su,
Et ce que tout le monde admire :
Aussi avions-nous résolu
Pour notre honneur de n'en rien dire;
Mais aujourd'hui vous m'avez plu
Si fort que je n'ai jamais pu
M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'écoula d'entre nous

deux ; mais si vite qu'il était à plus de vingt pas avant que nous nous en fussions aperçus. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes, et, voyant qu'il était impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

Hé, monsieur le fleuve! arrêtez;
Ne vous en allez pas si vite :
Hé! de grâce, un mot! écoutez.
Mais il se remit dans son gîte,

et entra dans ces mêmes roseaux dont nous l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bonhomme était déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes : sa voix n'était plus

Qu'un murmure agréable et doux;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux;
Il ne le put être de nous;
Et même, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir appelé plusieurs fois inutilement, enfin la nuit nous obligea de retourner en notre logis, où nous fîmes mille réflexions sur cette aventure. Notre esprit n'était pas entièrement satisfait de cet éclaircissement, et nous ne pouvions concevoir pourquoi, dans une sédition où tous les fleuves avaient trempé, il n'y en avait eu qu'une partie de châtiés. Nous revînmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encosse, pour y conjurer cet honnête fleuve de nous vouloir donner à ce sujet un quart d'heure de conversation; mais il ne parut plus, et nos eaux étant prises, le temps vint enfin de s'en aller. Un carrosse, que M. le sénéchal d'Armagnac avait envoyé, nous mena bien à notre aise chez lui à Castille, où nous fûmes reçus avec tant de joie, qu'il était

aisé de juger que nos visages n'étaient point désagréables au maître de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,
Où les tourtes, les ortolans,
Les perdrix rouges, et les cailles,
Et mille autres vols succulents,
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon et tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres casaniers, qui ne connaissez que la Vallée de misère et vos rôtisseurs de Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chère; si vous vous y connaissez, et si vous l'aimez comme vous dites,

Soyez donc assez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles;
Et si vous êtes de bon sens,
Allez, et courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellents.

Vous y serez bien reçus assurément, et vous le trouverez toujours le même : sans plus s'embarrasser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de sa province en savent fort bien le chemin; mais les autres ne l'ont jamais pu trouver. Après nous y être empiffrés quatre jours avec M. le président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre aussitôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allâmes tous ensemble à Toulouse descendre chez M. l'abbé de Beauregard, qui nous attendait, et qui nous donna de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain M. le président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner jusques où peut aller la splendeur et la magnificence, ou plutôt, avec sa permission, la profu-

sion et la prodigalité. Le festin du *Menteur* n'était rien en comparaison; et c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts pour vous en faire une description magnifique.

Toi qui présides aux repas,
O muse, sois-nous favorable;
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table :
Pour notre honneur et pour ta gloire,
Fais qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échappe à notre mémoire,
Et fais qu'on en parle à jamais.
Mais comme notre esprit s'abuse
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une muse,
Et qu'elle se connaisse en vins!
Non, non, les doctes demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles
Ne burent jamais que de l'eau.
A qui donc adresser ses vœux
En des occasions pareilles?
Est-ce à vous, Bacchus, roi des treilles?
Mais pour rimer Bacchus et Come
Sont des dieux de peu de secours,
Et jamais de mémoire d'homme
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin, et de notre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire : il faut donc nous contenter de vous dire que jamais on ne vit rien de si splendide; et nous eussions cru Toulouse, ce lieu si renommé par la bonne chère, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si un de vos amis et des nôtres ne nous eût encore le lendemain, dans un dîner, fait admirer cette ville comme un prodige pour la quantité des

belles choses qu'elle fournit. Vous devinerez aisément son nom quand nous vous dirons

Que c'est un de ces beaux esprits
Dont Toulouse fut l'origine :
C'est le seul Gascon qui n'a pris
Ni l'air ni l'accent du pays ;
Et l'on jugerait à sa mine
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'est l'agréable M. d'Osneville, dont l'air et l'esprit n'ont rien que d'un homme qui n'aurait jamais bougé de la cour.

Vous saurez qu'il est marié
Environ depuis une année,
Et qu'il est tout à fait lié
Du sacré lien d'hyménée,
Lié tout à fait, c'est-à-dire
Qu'il est lié tout à fait bien,
Et qu'il ne lui manque plus rien,
Et qu'il a tout ce qu'il désire.
L'épouse est bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux ;
Elle est jeune, riche, espritée ;
Il est jeune, riche, esprit doux.

Avec lui et dans son carrosse nous quittâmes Toulouse pour aller à Grouille, où M. le comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit palais qu'il a fait bâtir au milieu de ses jardins, entre des fontaines et des bois, et qui n'est composé que de trois chambres bien peintes et tout à fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis, ou, quand il est seul, s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa maîtresse.

Malgré l'injustice des cours,
Dans cet agréable ermitage



Il coule doucement ses jours,
Et vit en véritable sage.

De vous dire qu'il tenait une fort bonne table et bien servie, ce ne serait vous apprendre rien de nouveau ; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que, faisant si grande chère, il ne vivait que d'une croûte de pain par jour : aussi son visage était-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand, et qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées entières dans une petite île plantée et tenue aussi propre qu'un jardin, et dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit et va mouiller le haut d'un berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portait à peine
Grava ces vers sur un cyprès :
« Hélas ! que l'on serait heureux
« Dans ce beau lieu, digne d'envie,
« Si, toujours aimé de Sylvie,
« L'on pouvait, toujours amoureux,
« Avec elle passer la vie ! »

Vous connaîtrez par là que dans notre voyage nous ne songions pas toujours à faire bonne chère, et que nous avions quelquefois des moments assez tendres. Au reste, quoique Grouille ait tant de charmes, M. d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours, après lesquels il nous donna son carrosse pour aller à Castres prendre celui de M. de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieue de Carcassonne. Vos santés y furent bues mille fois

avec le cher ami Balzant, qui ne nous quitta pas un moment. La comédie fut aussi un de nos divertissements assez grand, parce que la troupe n'était pas mauvaise, et qu'on y voyait toutes les dames de Carcassonne. Quand nous en partîmes, M. de Penautier, qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du monde, voulut absolument que nous prissions encore son carrosse pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eût une grande journée. Le temps était si beau, que nous espérions le lendemain sur nos chevaux frais, et qui suivaient en main depuis Encosse, aller coucher près de Montpellier; mais par malheur

Dans cette vilaine Narbonne
Toujours il pleut, toujours il tonne :
Toute la nuit doncques il plut,
Et tant d'eau cette nuit il chut,
Que la campagne submergée
Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous surprenne point, quand il pleut six heures en cette ville, comme c'est toujours par orage, et qu'elle est située dans un fond tout environné de montagnes, en peu de temps les eaux se ramassent en si grande abondance, qu'il est impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous le voulûmes pourtant hasarder; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, et qui sans doute était perdu si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vite pour attendre que les passages fussent libres. Des messieurs que nous trouvâmes se promenant dans la grande place, et qui nous parurent être des principaux du pays, ayant appris notre aventure, crurent qu'il était de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur ville, et nous menèrent d'abord dans l'église cathédrale, qu'ils prétendaient être un chef-d'œuvre pour la

hauteur de ses voûtes; mais nous ne saurions pas bien dire au vrai

Si l'architecte qui la fit
La fit ronde, ovale, ou carrée;
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, large, basse, ou serrée :
Car, arrivés en ce saint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de notre vie.
Ce qu'on y montre encor de rare
Est un vieux et sombre tableau,
Où l'on voit sortir un Lazare
A demi mort de son tombeau;
Mais le peintre l'a si bien fait
Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,
Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare que d'un diable.

Ces messieurs ne furent pas contents de nous avoir fait voir ces deux merveilles; ils eurent encore la bonté, pour nous régaler tout à fait, de nous présenter à deux ou trois de leurs plus polies demoiselles qui tombaient en vérité de la vérole. Voilà tous les divertissements que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là si deux jours que nous y demeurâmes se passèrent agréablement. Toi qui nous as si bien divertis,

Digne objet de notre courroux,
Vieille ville toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux et qu'égouts,
Pourrais-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hiver
De quinze ou vingt malheureux drilles,
Où l'on peut à peine trouver

Deux ou trois misérables filles
Aussi malsaines que ton air.
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui mérite qu'on le prise;
Bien peu de chose est ton tableau,
Et bien moins que rien ton église.

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprécation un peu forte; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin, les eaux s'écoulèrent et nos chevaux n'en ayant plus que jusques aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées, et passé sur de méchantes planches un torrent qui s'était fait de l'égout des eaux, large comme une rivière, Béziers, cette ville si propre et si bien située, nous fit voir un pays aussi beau que celui dont nous partions était vilain. Le lendemain, ayant traversé les landes de Saint-Hubert et goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous environné de ces plantades et de ces blanquettes que vous connaissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail; car on joue là le long des chemins à la chicane. Dans la grande rue des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial; et cependant,

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures senteurs,
Son terroir en muscat fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bientôt épouvantés

De rencontrer en cette place
Un grand concours de populace;
Chacun y nommait d'Assouci.

Il sera brûlé, Dieu merci,
Disait une vieille bagasse;
Dieu veuille qu'autant on en fasse
A tous ceux qui vivent ainsi.

La curiosité de savoir ce que c'était nous fit avancer plus avant; tous le bas était plein de peuple, et les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville qui nous fit entrer aussitôt dans le logis. Dans la chambre où il était, nous apprîmes qu'effectivement on allait brûler d'Assouci pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre, nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées, et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras, et leurs discours extraordinaires, nous crûmes bientôt que c'était une assemblée des précieuses de Montpellier; mais, bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paraissaient que des précieuses de campagne, et n'imitaient que faiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des beaux esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valaient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante :

Les unes disaient que Ménage
Avait l'air et l'esprit galant;
Que Chapelain n'était pas sage,
Que Costar n'était pas pédant.

Les autres croyaient M. de Scudéri

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, et toujours bien mis;
Sa sœur une beauté divine;
Et Pélisson un Adonis.

Elles en nommèrent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé de si beaux esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'*Alaric* et dans le *Moïse*, on ne loua que le jugement et la conduite; et dans la *Pucelle*, rien du tout; dans Sarrasin, on n'estima que la lettre de M. Ménage, et la préface de M. Pélisson fut traitée de ridicule; Voiture même passa pour un homme grossier. Quant aux Romains, *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse de la conversation; *Cyrus* et *Clélie*, pour la magnificence de l'expression et la grandeur des événements. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'exécution approchait. Une de ces dames prit la parole, et s'adressant à celle qui nous avait paru la principale et la maîtresse précieuse :

Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même composé quelque chose
En vers sur la *Métamorphose* ?
Il faut donc qu'il soit bel esprit.
Aussi l'est-il, et l'un des vrais,
Reprit l'autre, et des premiers faits;
Ses lettres lui furent scellées
Dès leurs premières assemblées :
J'ai la liste de ces messieurs,
Son nom est en tête des leurs;
Puis d'une mine sérieuse,
Avec certain air affecté,
Penchant sa tête de côté,
Et de ce ton de précieuse,
Lui dit : Ma chère, en vérité,
C'est dommage que dans Paris
Ces messieurs de l'Académie,

Tous ces messieurs les beaux esprits,
Soient sujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit si furieusement, qu'il nous fallut quitter la chambre et le logis pour en aller éclater à notre aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les rues, à cause de l'affluence du peuple.

Là, d'hommes on voyait fort peu ;
Cent mille femmes animées,
Toutes de colère enflammées,
Accouraient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumaient toutes de rage ; et jamais on n'a rien vu de si terrible : les unes disaient que c'était trop peu de le brûler ; les autres, qu'il fallait l'écorcher vif auparavant ; et toutes, que si la justice le leur voulait livrer, elles inventeraient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin

L'on aurait dit, à voir ainsi
Ces bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce monsieur d'Assouci
Les aurait toutes violées ;

et cependant il ne leur avait jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine notre logis, où nous apprîmes en arrivant qu'un homme de condition avait fait sauver le malheureux ; et quelque temps après on nous vint dire que toute la ville était en rumeur, que les femmes y faisaient une sédition, et qu'elles avaient déjà déchiré deux ou trois personnes, pour être seulement soupçonnées de connaître d'Assouci. Cela nous fit une très-grande frayeur en vérité ;

Et, de peur d'être pris aussi
Pour amis du sieur d'Assouci,

Ce fut à nous de faire gille :
Nous fûmes donc assez prudents
Pour quitter d'abord cette ville,
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous nous sauvons donc, comme des criminels, par une porte écartée, et prenons le chemin de Massillargues, espérant de pouvoir arriver avant la nuit à une demi-lieue de Montpellier. Nous rencontrâmes notre d'Assouci avec un page assez joli qui le suivait. En deux mots il nous conta ses disgrâces; aussi n'avions-nous pas le loisir d'écouter un long discours ni de le faire. Chacun donc s'en alla de son côté, lui fort vite, quoiqu'à pied, et nous assez doucement à cause que nos chevaux étaient fatigués. Nous arrivâmes avant la nuit chez M. de Cauvisson, qui pensa mourir de rire de notre aventure. Il prit le soin, par sa bonne chère et par ses bons lits, de nous faire bientôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant si proches de Nîmes, refuser à notre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands et fameux bâtiments
Du pont du Gard, et des Arènes,
Qui nous restent pour monuments
Des magnificences romaines.
Ils sont plus entiers et plus sains
Que tant d'autres restes si rares
Échappés aux brutales mains
De ce déluge de barbares
Qui furent les fléaux des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vite la route de Provence par cette grande prairie de Beaucaire, si célèbre pour sa foire; et le même jour nous vîmes de bonne heure

Paraître sur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'illustres bourgeois,

Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour et le trône
De trois ou quatre puissants rois.

On y aborde par

Cette heureuse et fertile plaine,
Qui doit son nom à la vertu
Du grand et fameux capitaine
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poétiquement, cette belle et célèbre ville d'Arles, qui par son pont de bateaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assurément y entrer par la plus belle porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du pays, et les dames y sont propres, galantes, et jolies, mais si couvertes de mouches qu'elles en paraissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes aux cours où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir, avec quantité de messieurs assez bien faits. Elles nous donnèrent lieu de les accoster, quoique inconnus; et, sans vanité, nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires, et que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le soir on nous pria d'une assemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore : mais, avec tout cela, ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, et le lendemain nous en partîmes et traversâmes avec bien de la peine

La vaste et pierreuse campagne
Couverte encor de ces cailloux
Qu'un prince revenant d'Espagne
Y fit pleuvoir dans son courroux.

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement jusques à Salon, petite ville, et qui n'a point

d'autre rareté que le tombeau de Nostradamus. Nous y couchâmes, et nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une comédienne, qui s'avisa d'accoucher cette nuit, proche de notre chambre, de deux petits comédiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, et cette diligence servit à nous faire considérer plus à notre aise, en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté; car elles sont toutes fort petites et fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement ce serait répéter les mêmes choses, et peut-être vous ennuyer.

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre, et sans pareille
Pour son terroir et pour son port;
Mais il vous faut parler du fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, et si haut élevé que, s'il commandait à tout ce qu'il voit au-dessous de lui, la plupart du genre humain ne vivrait que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,
En connaissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence,
De gens pour qui dans les alarmes
Le danger aurait eu des charmes,

Des gens prêts à tout hasarder,
Qu'on eût vus longtemps commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

Une description magnifique qu'on a faite autrefois de cette place nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jeter par terre; et après avoir heurté longtemps, sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens, qui travaillaient là proche,
Nous dirent : Messieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis longtemps :
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, surtout quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avait presque effacé.

Portion de gouvernement
A louer tout présentement.

Plus bas en petit caractère :

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le secrétaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous messieurs les beaux esprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce pays, nous le quittâmes sur-le-champ, et même avec em-

pressement, pour aller goûter des muscats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes, et que, passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir de la Cioutat

Que les marchands et les nochers
La rendent fort considérable;
Mais pour le muscat adorable
Qu'un soleil proche et favorable
Confit dans les brûlants rochers,
Vous en aurez, frères très-chers,
Et du meilleur, sur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu furent achevées aussitôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain, vers le midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette ville est dans une situation admirable, exposée au midi, et couverte au septentrion par des montagnes élevées jusques aux nues, qui rendent son port le plus grand et le plus sûr qui soit au monde. Nous y trouvâmes M. le chevalier Paul, qui par sa charge, par son mérite, et par sa dépense, est le premier et le plus considérable du pays.

C'est ce Paul, dont l'expérience
Gourmande la mer et le vent;
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa mine; mais en vérité, quoiqu'elle ait quelque chose de sombre, il ne laisse pas d'être commode, doux, et tout à fait honnête. Il nous régala dans sa cassine, propre et si bien entendue qu'elle semble un petit palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusque là que des orangers de médiocre grandeur, et dans des jardins. L'envie d'en voir de gros comme des

chênes, et dans le milieu des campagnes, nous fit aller jusques à Hières. Que ce lieu nous plut ! qu'il est charmant ! et quel séjour serait-ce que Paris sous un si beau climat !

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France et si froids
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang et sans nombre,
Former des forêts et des bois !
Là jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre :
Cet heureux coin de l'univers
Les a toujours beaux, toujours verts,
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservés et les mieux gardés ne doivent pas être en comparaison appelés des orangers ;

Car ces petits nains contrefaits,
Toujours tapis entre deux ais
Et contraints sous des casemates,
Ne sont, à bien parler, que vrais
Et misérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable ; aussi dès le moment ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte-Baume. C'est un lieu presque inaccessible, et que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre dans le milieu d'un rocher escarpé, de plus de quatre-vingts toises de haut, fait assurément par miracle ; car il est bien aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé ;
Et l'on croit, avec apparence,

Que les saints esprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de constance
La sainte a si longtemps mouillé
Des larmes de sa pénitence.
Mais si d'une adresse admirable
L'ange a taillé ce roc divin,
Le démon, cauteleux et fin,
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le pèlerin
Se donnerait cent fois au diable
Et se damnerait en chemin.

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluie, et par la grâce de Dieu, sans murmurer un seul mot. Mais nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir, sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, et nous nous instruisîmes en un moment des religieux, de leur ordre, de leur coutume, et de leur manière de traiter les passants; car ce sont eux qui les reçoivent et qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge;
Enfin ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge.
L'on ne peut être sans horreur
Dedans cette horrible demeure,
Et la faim, la soif et la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.



Bien qu'il fît presque nuit, et qu'il fît le plus vilain temps du monde, nous aimâmes mieux hasarder de nous perdre dans les montagnes que de demeurer à la Sainte-

Baume. Les reliques qui sont à Saint-Maximin nous portèrent bonheur, et nous y firent arriver à l'aide d'un guide, sans nous être égarés, mais non pas sans être mouillés. Aussi le lendemain, la matinée s'étant passée tout entière en dévotion, c'est-à-dire à faire toucher des chapelets à quantité de corps saints et à mettre d'assez grosses pièces à tous les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excellente blanchette de Negreaux, et de là coucher à Aix. C'est une capitale sans rivière, et dont tous les dehors sont fort désagréables; mais en récompense belle et assez bien bâtie, et de bonne chère. Orgon fut ensuite notre couchée, lieu célèbre pour tous les bons vins, et le jour d'après Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame de Castelane y était, à qui nous rendîmes visite aussitôt le même jour, qui fut le jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle, en bonne compagnie; elle n'était point, comme les autres veuves, dans les églises à prier Dieu;

Car, bien qu'elle ait l'âme assez tendre
Pour tout ce qu'elle aurait chéri,
On aurait peine à la surprendre
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avait paru si beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loisir. Le soir que nous prenions le frais sur les bords du Rhône, par un beau clair de lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenait, qui nous semblait avoir l'air du sieur d'Assouci; son manteau, qu'il portait sur le nez, empêchait qu'on ne le pût bien voir au visage. Dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'accoster et de lui demander :

Est-ce vous, monsieur d'Assouci?
— Oui, c'est moi, messieurs, me voici,

N'ayant plus pour tout équipage
Que mes vers, mon luth et mon page.
Vous me voyez sur le pavé,
En désordre, malpropre et sale :
Aussi je me suis esquivé
Sans emporter paquet ni malle;
Mais enfin me voilà sauvé,
Car je suis en terre papale.

Il avait effectivement avec lui le même page que nous lui avions vu lorsqu'il se sauva de Montpellier, et que l'obscurité nous avait empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'était que ce petit garçon, et quelle belle qualité l'obligeait à le mener avec lui : nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant :

Ce petit garçon qui vous suit,
Et qui derrière vous se glisse,
Que sait-il? en quel exercice,
En quel art l'avez-vous instruit?
— Il sait tout, dit-il; s'il vous duit,
Il est bien à votre service.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainsi que vous eussiez fait, et ne lui répondîmes autre chose,

Qu'adieu, bonsoir, et bonne nuit :
De votre page qui vous suit,
Et qui derrière vous se glisse,
Et de tout ce qu'il sait aussi,
Grand merci, monsieur d'Assouci!
D'un si bel offre de service,
Monsieur d'Assouci, grand merci.

Notre lettre finira par un bel endroit, quoiqu'elle soit écrite de Lyon : ce n'est pas que nous n'ayons à vous mander bien des choses des beautés du Pont-Saint-Esprit, des bons vins de Condrieux et de Côte-Rôtie; mais, en vérité,

nous sommes si las d'écrire, que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir de quoi vous entretenir lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir : cependant,

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire;
Et vous saurez qu'il est plus doux
De causer buvant avec vous,
Qu'en voyageant de vous écrire.
Adieu, les deux frères nourris
Aussi bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

DATE.

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le roi, par un rude édit,
Avait fait défenses expresses,
Expresses défenses à tous
De plus porter chausses suissesses.
Cet édit, qui n'est rien pour nous,
Vous réduit en grandes détresses,
Grosses bedaines, grosses fesses;
Car où diable vous mettrez-vous?

ADRESSE.

A messieurs les aînés *Broussins*,
Chacun enseignera la rue;
Car leur demeure est plus connue
Au Marais que les capucins.

LETTRE DE CHAPELLE

A M. MOREAU,

ÉCRITE DE SAINT-LAZARE, A L'AGE DE VINGT ANS.

Je ne vous ferai point ici la description de la maison de Saint-Lazare, où je suis, puisque je vous la vais faire en vers; je me contenterai seulement de vous dire, pour vous exciter à la compassion, que je suis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'est inutile et rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un bénitier, et je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit. J'ai un prie-Dieu, et je n'ai point de chaise ni table dans ma chambre. J'ai un surplis, et je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour, et je n'en ai point la nuit. J'ai une soutane, et je n'ai point de robe de chambre. J'ai des pantoufles, et je n'ai point de souliers; et à table j'ai des serviettes, des assiettes, des couteaux, des cuillers, et je n'ai rien à manger. Enfin, monsieur, dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent, et je n'en ai point qui me divertissent; car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siècle, et de s'emporter particulièrement contre ceux qui, au lieu de dire : *Je me recommande à vos bonnes grâces*, disent, quand ils se quittent : *Je suis votre serviteur*.

STANCES.

Toi qui nous fais voir la sagesse,
Jointe avec la vivacité;
Toi qui ravis la liberté
Aux dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté,

Moreau, le pauvre solitaire,
Qui sans ta consolation
Serait mort dans la Mission,
En peu de mots te va faire
Une triste description.

Dans une froide plaine assise
Est une chétive maison,
Où jamais ne fut vu tison,
Et qui ne peut parer la bise
Que par quelque froide cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent,
Désirant se mortifier
Et n'y faire rien que prier,
Une grande église ils y firent,
Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeste lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu
Que quand aux vêpres on allume
L'encensoir pour honorer Dieu.

Là de pauvres gens pâles, blêmes,
Secs, tout meurtris et décharnés
Par les coups qu'ils se sont donnés,
Disent qu'assurément eux-mêmes
Et tous les autres sont damnés.

Nuit et jour ils sont en prières,
Tant ils ont crainte de l'enfer,
Et, pour mieux surmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étrivières,
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu, où sans sonner sonnette
Personne n'entre ni n'en sort,
Est le lieu d'où, moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais, afin qu'on ne puisse dire
Que pour peu de difficultés
Mes semblables sont rebutés,
Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma chambre ou plutôt une armoire,
Qu'on a faite pour me serrer,
D'abord qu'on me la vint montrer
Me fit rire, et j'eus peine à croire
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un aquilon froid et mutin
Me fait trembler soir et matin;
Car pour me parer de sa rage
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprends maintenant la structure
De nos misérables grabats:
Deux ais servent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abaisse les paupières
Sur mes yeux, du sommeil battus,
Un claustral *Benedicamus*
M'éveille et m'envoie aux prières,
Qui durent trois heures et plus.

Le dîner ou plutôt dînette,
Que sans déjeûner on attend,
N'est rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite palette
Dont on use à tirer du sang.

A ce plat on proportionne
Un peu de vache et de brebis,
Si peu même qu'une fourmi
N'aurait pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi se soûler à demi.

Le vin, grossier, rouge, insipide,
Ne peut qu'avec peine couler;
Et je ne saurais avaler
Ce vilain Cotignac liquide
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'assure,
Nous tient demi-heure pourtant;
Mais ne t'en étonne pas tant,
C'est que *Benedicite* dure
Un quart d'heure, et Grâces autant.

Après dîner, c'est l'ordinaire,
Pour aider la digestion
Il y a récréation,
Où l'on emploie une heure entière
En quelque conversation.

Ces conversations chrétiennes,
Vraiment dignes de ces oisons,
Sont, par cent sortes de raisons,
De me prouver que les Antiennes
Valent mieux que les Oraisons.

Que tous les jours ma faim soit grande,
Mon dîner te le fait juger;
Cependant, pour ne point charger
Mon estomac de trop de viande,
Mon souper n'est pas moins léger.

Enfin, monsieur, quoi que j'en dise,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a;
Mais il faut finir, car voilà
L'heure qui m'appelle à l'église,
Où les autres chantent déjà.

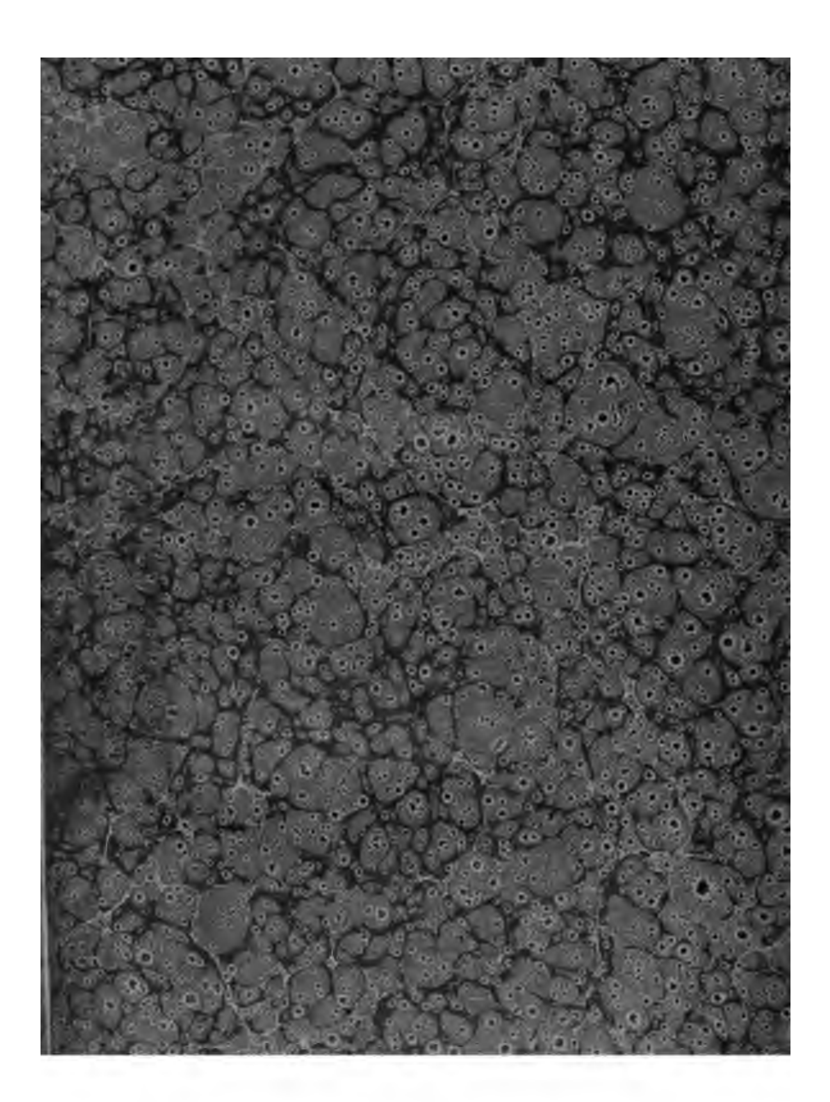
TABLE DES MATIÈRES

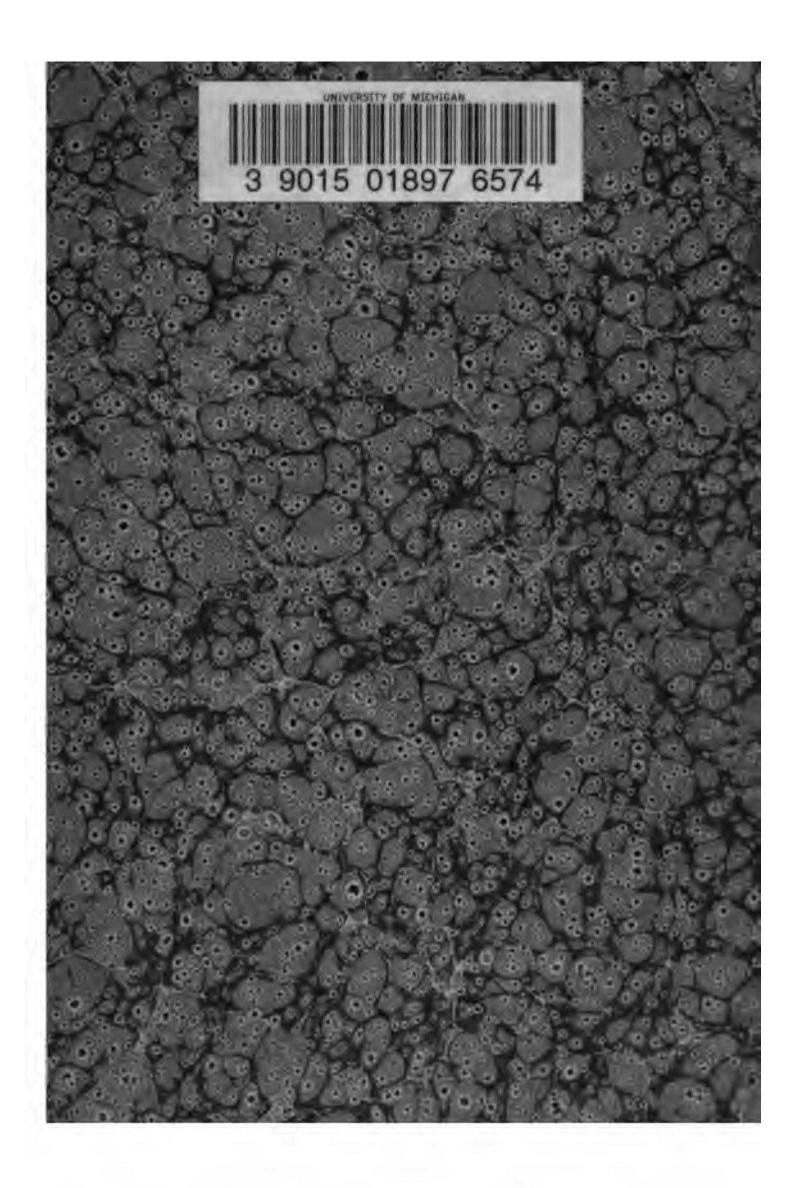
CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXTRAIT DES ŒUVRES D'ANTOINE HAMILTON.

VOYAGE DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT.

FIN.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01897 6574

